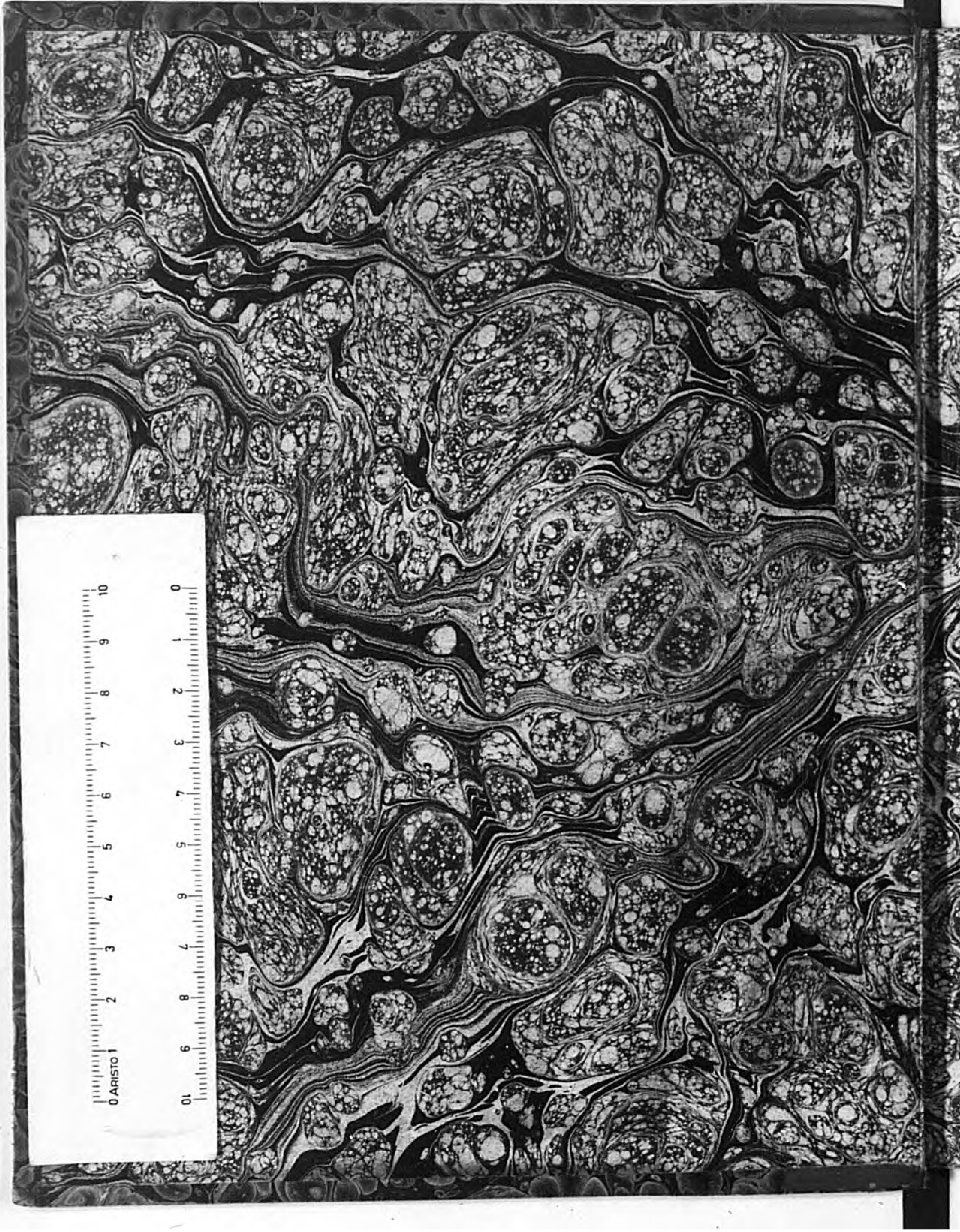
Ibn-Ṭufail, Muḥammad Ibn-ʿAbd-al-Malik [Verfasser]

Le philosophe sans maître ou la vie de Hai Ebn Yokdan écrite en Arabe par Abu-Jaafar Ebn Tophail et traduite en françois - BSB Cod.arab. 932

[S.l.] Persien (?) 1709


ARISTO

Le Philosophe sans maitre

ou

La vie de Hai Ebn Yokdan

ecrite en Arabe

par

Abu-Jaafar Ebn Tophail

et

traduite en François

Avec un Discours preliminaire
sur la Phisophie des Gymnosophistes
et de celle des Sophis

Plotin eclairé d'une lumiere divine ne cherchoit qu'à s'elever vers l'etre supreme par les voies dont Platon fait mention dans son banquet. Aussi Dieu lui apparut il, et il eut la communication intime de cet etre supreme qui est sans figure, dont on ne peut pas donner la representation et qui enfin est incomprehensible. J'ai eté assez heureux pour m'approcher une fois en ma vie de ce divin etre et pour m'y unir. J'avois pour lors soixante huit ans. C'etoit cette union qui faisoit tout l'objet des desirs de Plotin. Il eut quatre fois cette divine jouissance, pendant que je demeurois avec lui. Ce qui se passe pour lors est ineffable. Vie de Plotin par Porphyre. nomb. 23.

La Theurgie des anciens Philosophes etoit le secret de procurer à l'ame une union intime avec la divinité. On comprenoit sous ce nom la science des diverses especes des etres intelligens, la subordination qui etoit entre eux, le culte qui leur etoit dû et les ceremonies necessaires pour s'unir intimement avec eux.

La Theurgie selon Jamblique est l'art de commander aux Esprits. elle a eté apprise aux hommes par Mercure et expliquée par Bytis qui avoit etudié les hieroglyphes d'Egypte. Les Theurges passoient pour avoir le secret d'evoquer les Dieux par des paroles mysterieuses, et lorsqu'il y avoit quelque resistance, la Theurgie avoit recours à des menaces qui triomphoient de l'opiniatreté des Dieux. S. Augustin a eu connoissance de ces ceremonies extravagantes et en a fait mention dans la cité de Dieu lib. X. c. 11.

Discours preliminaire sur la Philosophie des Gymnosophistes et sur celle des Sophis

L'ingenieux auteur de ce roman philosophique intitulé La vie de Hai Ebn Yokdan etoit un Mahometan Andalous ou Espagnol contemporain d'Averroès (a) qui vivoit vers la fin du sixieme siecle de l'hegire (b) c'est a dire, du douzieme

(a) Ebn Roshd que l'on nomme communement Averroès est mort l'an de l'hegire 595. de J. C. 1198.

(b) Hegire est le nom que les Nouveaux Arabes et Mahometans donnent à leur epoque, c'est a dire, au point d'ou ils commencent à compter leurs années. ce nom signifie fuite, parce qu'ils comptent leurs années du temps ou Mahomet leur pretendu Prophete, pour se soustraire à la persecution des Koreischites ses compatriotes, fut obligé de se retirer de la Mecque à Yatreb, ou Medine. Cette fuite arriva le 16. de juillet de l'an 622. de J. C. L'année Mahometane est lunaire, c'est a dire plus courte d'onze jours que la notre, c'est pourquoi l'année de l'hegire ne repond pas exactement à l'année Chretienne. Pour reduire l'année de l'hegire à l'année chretienne, la voie la plus courte est d'ajouter le nombre des années de l'hegire au nombre 621. puis du total retrancher autant de fois 1. que le nombre de 33. se trouve dans celui des années de l'hegire; ce qui restera sera le nombre de l'année chretienne que l'on cherchoit. On est obligé de faire la soustraction proposée, parceque

douzieme de l'ere Chretienne. Il est nommé dans le manuscript Arabe Abu Jaafar Ebn Tophail; mais d'autres le nomment Abu Becr Ebn Tophail. Le premier nom signifie: Pere de Jaafar fils de Tophail, le second: Pere de la fille fils de Tophail. Cette diversité de noms est commune chez les Arabes qui souvent substituent à leur nom celui de leurs enfans. ainsi Abdallah premier Caliphe et successeur de Mahomet fut appellé Abu Becr pere de la fille, a cause d'Aischa qu'il donna en mariage a Mahomet, et qui étoit la seule des vingt une femmes que ce faux Prophete avoit epousées, qui fut vierge, lors qu'il la prit.

On peut juger par les traductions, les commentaires et les citations des anciens du cas qu'ils ont fait de cet ouvrage. Il a eté traduit en Hebreu par un Juif de Narbonne qui y a joint un long commentaire. Il est cité avec eloge par le Rabbin Isaac Arama dans son livre intitulé Akidat Isaac. Mardochée ben Eliezer en parle aussi dans ses commentaires sur le livre d'Aben Ezra qui a pour titre Jesod more. Les Arabes l'ont aussi commenté. Ahmed Ebn Jahya Ebn Phadlillahi qui

---

parce que trente trois années Mahometanes n'en font qu'environ trente deux des nôtres. Exemple: Je veux sçavoir dans quelle année de l'Ere chretienne tombe la mort d'Averroës que je sçais etre arrivée l'an de l'hegire 595. j'ajoute ce nombre 595 à 621. je trouve 1216. Je cherche ensuite combien de fois 33 est dans 595 qui est le nombre des années de l'hegire. ayant trouvé qu'il y est 18 fois, je retranche ces 18. du nombre 1216 que j'ai trouvé par ma premiere addition, il me reste 1198. pour l'année de l'Ere Chretienne dans la quelle tombe l'année 595. de l'hegire qui est celle de la mort d'Averroës.

qui a composé un ouvrage de Geographie vers l'an de l'hegire 693. cite un de ces commentaires et en extrait un passage pour prouver que les païs situés sous la ligne equinoctiale sont habitables.

Des Sçavans Modernes n'ont pas moins estimé cet ouvrage que les Juifs et les Arabes. Edouard Pocock fils du celebre Pocock professeur des langues orientales à Oxford crut rendre service au public en le traduisant d'Arabe en Latin; et Pocock son pere daigna l'accompagner d'une Sçavante preface. L'ouvrage du pere et du fils a eté imprimé à Oxford en 1671. in 4.° apeine cette traduction eut elle eté rendüe publique, qu'elle fut mise en Anglois par le Docteur Ashwel, qui n'eut d'autre vüe que de faire connoitre à ses compatriotes un ouvrage qu'il croioit meriter leur curiosité. C'est sur cette version que M. Le Clerc a donné l'extrait de l'ouvrage d'Abu-Jafar dans sa bibliotheque universelle. (c) Quelque temps après un Quaker traduisit le meme ouvrage en Anglois. Il crut faire plaisir à ceux de sa Secte en leur mettant entre les mains un livre, où il s'imaginoit trouver les principes de leur fanatisme. mais comme ces deux traductions n'avoient eté faites que sur le latin de Pocock, Simon Ockley jugea qu'elles pouvoient etre defectueuses en plusieurs endroits. à la sollicitation de ses amis, il en entreprit une nouvelle sur l'Arabe qu'il publia en 1708. Les Journalistes de Trevoux l'annoncerent l'année

(c) Bibliotheque universelle. Tome III. page 76. on trouvera l'extrait de M. Le Clerc à la fin de cette dissertation.

suivante, et temoignerent souhaiter que quelqu'un voulut donner en françois cet ouvrage d'Abu Jaafar. Personne ne l'a encore fait.

Pocock dans la preface qu'il a mise à la tête de la version latine publiée par son fils pretend (d) que le dessein d'Abu Jaafar en composant cet ouvrage dont Avicenne (e) lui avoit fourni le plan, a eté de faire voir jusqu'ou la raison humaine est capable de s'elever, et comment un homme qui n'a d'autre secours que les lumieres de la nature peut parvenir à la connoissance des choses naturelles et particulierement de ce qui regarde Dieu et l'autre vie. Simon Ockley prete aussi les memes vües à Abu Jaafar. Je conviens avec eux que l'Auteur Arabe s'est proposé ce but. On le voit en effet dans son ouvrage conduirre son heros des choses les plus simples aux plus sublimes. Il le represente d'abord occupé des moiens de pourvoir aux besoins de la nature, cherchant ensuite à se connoitre lui même avec tout ce qui l'environne, se convainquant apres de la necessité d'un etre supreme, travaillant enfin à s'unir à lui de la maniere la plus intime. Mais je ne puis me persuader que ce soit la l'unique objet

---

(d) Is enim videtur præcipuus hujus operis scopus, ut ostenderet quousque ratio illibata suis viribus in rerum sublimiorum cognitione pertingere possit et ejusmodi contemplationi deditis methodum præscriberet, atque eâ methodo.... Philosophum suum perducit in Dei mundique sublimioris cognitione, ultrà quod nisi divinæ revelationis ope perveniri vix aut ne vix possit. Pocock. Præfat.

(e) Introduction d'Abu Jaafar à l'histoire de la vie de Hai Ebn Jokdan. Nomb. XVIII.

objet d'Abu Jaafar, ni meme le principal. La lecture attentive de son ouvrage nous en fait entrevoir d'autres. La fin de son histoire ou il raconte le voiage de Hai Ebn Jokdan et d'Azal dans l'isle ou regnoit Salaman (f) fait voir qu'il avoit dessein de justifier la sagesse du legislateur des Mahometans, et de rendre raison pourquoi dans le Coran il n'avoit point donné de preceptes plus parfaits; mais ce qu'il dit dans le corps de son ouvrage de l'union de l'ame avec Dieu paroit etre l'objet principal de son livre. C'est pour apprendre à son lecteur le moien de parvenir à cette espece de perfection qu'il l'a composé. Ce dessein paroit clairement dans son introduction, et c'est ce qu'il pretend lui avoir eté demandé par celui à qui il addresse son histoire. (g). La Doctrine qu'il y expose est de son aveu (h) celle des Suphis ou Sophis, qui sont une espece de religieux Musulmans, qui vivent separés du monde pour se livrer entierement à la Contemplation.

M. D'Herbelot (i) croit que ce nom vient du mot grec Σοφος qui signifie un Sage, un Philosophe; mais il est inutile de chercher dans le grec une etimologie que la langue Arabe peut nous fournir. On peut en effet deriver ce nom du mot Souf qui signifie de la laine, parceque ces religieux en sont habillés, ou de Safa

(f) Histoire de la vie de Hai Ebn Jokdan. Nomb. CXI. et suiv.
(g) Introduct. Nomb. II.
(h) Histoire. Nomb. LXX.
(i) Bibliotheque Orientale pag. 816.

qui veut dire pureté, parce qu'ils ont une attention extreme à se conserver exempts de toute souillure, ou enfin de Tesaouf qui signifie Theologie mistique ou quietisme. Ces memes religieux se nomment aussi fakirs du nom Arabe fakara qui signifie pauvre, et Dervisches d'un mot Persan qui a la meme signification. un auteur Arabe cité par M. Dherbelot (l) attribue à ces religieux dix des qualités qu'il dit etre propres au chien, d'avoir toujours faim, n'avoir point de lieu assuré; veiller la nuit; ne point laisser d'heritier apres sa mort; ne point abandonner son maitre, quoi qu'il en soit maltraité; se contenter du plus bas lieu; ceder sa place à qui la veut et en prendre une autre; retourner à celui qui l'a battu, quand il lui presente un morceau de pain; se tenir eloigné quand on apporte à manger; ne point songer à retourner au lieu qu'il a quitté quand il suit son maitre. Leur pauvreté en effet est extreme; ils sont quelquefois tout nuds ou couverts de mechans haillons qui ne leur ~~couvrent~~ cachent qu'une partie du corps. ils ne ~~avoient~~ possedent rien et ne vivent que de ce que l'on veut bien leur donner par aumône. ils s'accoutument tellement au mal qu'ils en deviennent presque impassibles. On en voit qui pendant les plus grands froids de l'hiver restent nuds exposés à l'air, et qui dans le meme etat supportent les ardeurs les plus brulantes du soleil pendant l'eté. d'autres se font sur le corps des incisions profondes ou des brulures sans paroitre en ressentir la moindre douleur.

(l) Bibliot. orient. pag. 292.

Leur principale occupation est la contemplation, par laquelle ils se flattent de parvenir à l'etat de perfection. Ils s'imaginent arriver à cet etat, en se detachant non seulement de toutes les choses exterieures et sensibles, mais aussi en renonçant a eux mêmes, à tout desir, à toute pensée et à toute operation du cœur et de l'esprit. Ils s'accoutument à tomber dans des especes d'extases, pendant lesquelles les operations de leurs sens sont totalement suspenduës. Quand ils ont reussi à se mettre dans ~~cette~~ cet etat, ils se persuadent qu'ils sont arrivés au souverain degré du bonheur, qu'ils sont intimement unis à Dieu et entierement absorbés en lui. Cette union, ou plutot cette pretenduë refusion de l'ame dans son principe est ce qu'ils appellent la perfection de l'amour divin. Je dis: Cette refusion de l'ame en Dieu, parce qu'ils croient en effet que leur union est si intime qu'il ne se fait de Dieu et de leur ame qu'un seul et même etre; C'est pourquoi ils ne font point difficulté de s'attribuer les proprietés divines et la divinité même.

» Mon esprit, disoit Houssain Mansour surnommé Hallage l'un de ces pretendus Mystiques, (m) est tellement » confondu avec le vôtre, qu'il semble que ce soit l'eau et le » vin melés ensemble, qui ne font que la même liqueur. Quelque » chose que j'entreprenne, en quelque etat que je me trouve, je » ne trouve que vous et moi. » Ce meme Mystique se servoit souvent de cette expression: Je suis Dieu, et si l'on en croit les Docteurs Mahometans, Dieu même la justifia. Car le

(m) Biblioth. Orient. pag. 424.

Prince Ala-eddoulat etant un jour allé voir Mansour, (n) et l'aiant trouvé en extase, cette reflexion se presenta à son esprit: Pharaon a eté condamné aux flammes eternelles pour avoir voulu faire croire à ses peuples idolatres qu'il etoit Dieu, (o) et Hallage qui dit hautement parmi les fideles: Je suis Dieu, est elevé par la toute puissance divine au plus haut degré de la contemplation et jouit en ce monde des delices du Paradis. Pendant qu'il etoit occupé de cette reflexion, il entendit une voix qui lui disoit: Pharaon en prononcant ces paroles: Je suis Dieu, ne regardoit que lui meme et m'avoit entierement oublié; mais Houssain en les proferant ne pense qu'a moi et m'adore. Je suis Dieu, dans la bouche de Pharaon, etoit une malediction pour lui; dans celle de Houssain, c'est un effet de ma misericorde. Enfin ce Tyran etoit l'ennemi declaré de la souveraine verité; mais celui ci en est un amant passionné. Cet Houssain Mansour fut mis à mort par sentence des Docteurs de la loi de Bagdad, l'an 309. de l'hegire, mais ce ne fut point pour avoir proferé ce blasphême. Le motif, ou plutôt le pretexte

---

(n) Bibliot. Orient. pag. 345

(o) L'Ecriture sainte n'accuse point Pharaon Roi d'Egypte d'avoir voulu se faire adorer, elle n'attribue cette folle impieté qu'a Nabuchodonozor Roi de Babylone; mais les Mahometans attribuent souvent a un personnage ce que l'ecriture dit d'un autre et surchargent son histoire de quantité de circonstances fabuleuses. Ils disent que Pharaon voulant passer pour une divinité dit a son peuple ces paroles pleines d'orgueil et d'impieté: Je ne crois pas qu'il y ait pour vous d'autre Dieu que moi. Je suis votre souverain seigneur et le plus grand de tous vos Dieux. Ils ajoutent qu'il ne maltraita les Israelites, que parce qu'ils refuserent de l'adorer.

de sa condamnation, fut parce qu'il avoit avancé dans un de ses livres que l'on pouvoit suppleer le pelerinage de la Mecque, et en avoir tout le merite en lui substituant des prieres, des aumônes et d'autres bonnes œuvres. (p)

Je crois que les imaginations de ces faux mystiques n'ont point d'autre fondement qu'un ancien dogme philosophique sur la nature de l'ame. Persuadés qu'elle n'est qu'une emanation, et pour ainsi dire, une particule de la divinité, ils croient qu'apres la separation du corps elle va se rejoindre et se reünir à son principe; et c'est ce qu'ils appellent la souveraine felicité. Ce bonheur reservé apres la mort peut etre anticipé, selon ces memes mystiques. Ils se flattent de pouvoir en joüir des cette vie. Car ils pretendent que ceux qui se degagent d'eux memes et de leurs sens et qui s'elevent au dessus de la circonference des Cieux, (q) ne recoivent plus d'autres impressions que celles de la splendeur de l'essence divine; que ces impressions les penetrent tout entiers et qu'elles les unissent aussi intimement à Dieu que l'image l'est avec le miroir sur lequel elle est empreinte.

(p) Neque potuit Alvizier morte ipsum afficere, donec videret librum ipsius quemdam, in quo scriptum fuit, quòd si quis religionis ergò peregrinari cupiens, præstare illud non posset, in ædibus suis locum aliquem mundum seponeret, cumque adessent dies peregrinationis ritibus instituti, eum circumiret, faceret que quæ peregrini Meccæ faciunt, deinde triginta orphanos pascens ac vestiens, unicuique eorum septem nummos daret. Al vizier ergò accessitis judicibus et legisperitorum præcipuis sententiam ipsorum rogavit; cùm que scripsissent illi licitum esse ipsum morte mulctare, ipsum præfecto satellitum tradidit. Abul Pharaj. Dynast. IX. pag. 189.

Le pelerinage du temple de la Mecque est recommandé par Mahomet dans le Coran comme une œuvre que Dieu meme a ordonnée. mais parce que Mahomet a ajouté que c'est a quiconque sera en etat de faire ce voiage, ses commentateurs ont tellement etendu les conditions qui rendent ce pelerinage obligatoire, que l'on ne manque jamais de raisons pour s'en dispenser, si on ne juge pas apropos de le faire. Ainsi les Docteurs Musulmans sont revenus au sentiment pour lequel ceux de Bagdad firent perir Hallage.

(q) Bibliot. Orient. pag. 322.

Cette Theologie mystique des Sophis fondée sur ces principes erronés n'est point Mahometane d'origine. on n'en trouve aucun vestiges dans le Coran. car ce qui y est dit (r) par Mahomet du repos de l'ame et de son retour à Dieu, ne doit s'entendre, suivant l'explication des meilleurs commentateurs, que de l'etat d'une ame qui apres s'etre convaincüe de la verité, y demeure fermement attachée, et de l'esperance certaine qu'elle a de son salut. Il faut donc chercher sa source ailleurs que chez les Mahometans, mais il ne faut point sortir de l'orient, car les Mahometans eux memes la qualifient du titre de Doctrine orientale. C'est le nom que lui donnent Avicenne et Abu Jaafar. (s) Les anciens ont appellé ainsi la Doctrine des Chaldéens d'Assyrie et celle des Mages de Perse; mais je crois que ce n'est ni de l'une ni de l'autre dont il s'agit dans l'ouvrage d'Abu Jaafar. Car les Musulmans n'ont jamais adopté les opinions de ces deux sortes de Philosophes. Il y avoit longtemps que la Secte des Philosophes de Chaldée etoit totalement eteinte, lorsque le Mahometisme parut dans le monde. Les Mages existoient encore à la verité, leur religion etoit meme fort repandüe dans l'Arabie du temps de Mahomet; mais outre qu'on n'y trouve point les principes de cette Theologie Mystique, les differentes maledictions prononcées contre eux par Mahomet avoient inspiré à tous les Musulmans trop d'aversion de ces Philosophes pour qu'ils admissent leur systeme. La Philosophie orientale adoptée par les Sophis ou religieux Musulmans ne peut donc etre que celle qui s'enseignoit dans les Indes par les Gymnosophistes. Il est facile de s'en convaincre par la comparaison de leurs pratiques et de leur doctrine avec celle que nous trouvons dans la vie de Hai Ebn Jokdan.

(r) Coran. Chap. 89.

(s) Introd. nomb. 2.

Les Mahometans occupés durant les deux premiers siecles de l'hegire des moiens d'etablir et d'affermir leur Empire naissant, ne pensoient qu'a faire la guerre. Ils n'avoient d'autre livre que le Coran, c'est àdire, la loi que Mahomet l'instituteur de leur religion leur avoit laissée. C'etoit à ce livre qu'ils bornoient toutes leurs connoissances. L'incendie de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie ordonné par le Caliphe Omar, lors ~~qu'il prit cette ville~~ que cette ville fut prise, prouve le peu de cas que les Mahometans faisoient alors de toute Science ou Doctrine etrangere à leur Coran.(t) Mais sous le Caliphat d'Al Mamon septieme de la famille des Abassides qui monta sur le Throne l'an de l'hegire 205. de l'ere Chretienne 820. ils commencerent à s'adonner aux Sciences speculatives. Leur etude principale fut d'abord celle des Mathematiques; ensuite ils s'appliquerent à la Philosophie. Ils prirent pour guide Aristote dont ils traduisirent et commenterent les ouvrages. Ce furent ces commentaires Arabes des livres d'Aristote traduits depuis en latin qui introduisirent le Peripatetisme dans nos ecoles. Les Arabes

---

(t) Amrou Ebno'l Aaz aiant pris la ville d'Alexandrie la 20.me année de l'hegire, Jean le Grammairien voiant qu'il n'avoit point compris dans l'etat des choses qu'il estimoit etre de prix la bibliotheque de cette ville, se hazarda de lui demander les livres qui la composoient. Amrou lui repondit qu'il n'etoit point en son pouvoir d'en disposer, sans en avoir auparavant demandé la permission au Caliphe, et il lui promit de lui en ecrire. Il le fit en effet. Omar lui fit cette reponse: Ce qui est contenu dans les livres dont vous parlés c'est dans le livre de Dieu, c'est àdire, dans le Coran, ou ne l'est point. S'il y est contenu, le Coran suffit sans eux; s'il n'y est pas, il faut les aneantir. En execution de cet ordre, Amrou distribua les livres de cette bibliotheque a ceux qui etoient chargés d'entretenir les bains de la ville. Le nombre en etoit si grand qu'ils servirent pendant six mois à chauffer les bains, quoi que ces bains fussent au nombre de quatre mille. Simon Ockley History of Saracenism.

Mahometans admirent tous les principes de ce Philosophe et les adapterent à leur Theologie; mais il se fit bientot chez eux un melange de la philosophie des Indiens ou Orientaux avec la Peripateticienne.

On fixe communement l'epoque de ce melange à la fin du quatrieme, ou vers le commencement du cinquieme siecle de l'hegire, c'est a dire, à la fin du dixieme, ou au commencement de l'onzieme siecle de l'ere Chretienne, et l'on en fait auteur Abu-Rihan. Ce Philosophe Arabe surnommé al Khovaresmi al Birouni, parce qu'il etoit de la ville de Biroun dans la Province de Khovaresme passa alors dans les Indes, et dans un sejour de quarante ans qu'il y fit, il s'instruisit à fond de la Doctrine des Philosophes du païs, et en reconnoissance des lumieres qu'il avoit reçües d'eux, il leur communiqua ce qu'il sçavoit de la Philosophie Greque. (u) Il est tres vrai semblable que ce Docteur fort estimé des Mahometans ne contribua pas peu, lors qu'il fut de retour dans son païs, à accrediter et rendre commune la philosophie orientale; mais il n'est pas le premier qui en ait donné la connoissance aux Musulmans. Longtemps avant lui, les Arabes avoient penetré dans les Indes. Sous le Caliphat de Walid Ebn Abdo'l melek le sixieme de la race des Ommiades qui monta sur le throne l'an 86. de l'hegire, ils y avoient porté leurs armes et conquis l'Indostan. (x) Etablis depuis ce temps dans ce païs

---

(u) His annis scientiarum veterum gloriâ claruit Abu'l Rihan Mohammed Ebn Ahmed al Birouni in variis philosophiæ Græcorum et Indorum generibus profundè eruditus, præcipuè in Mathematicis de quibus libros insignes composuit. Indiæ regiones ingressus, ibi que multis annis commoratus, à sapientibus eorum disciplinis ipsorum est eruditus, ipsos que Græcorum philosophandi rationem docuit. Abul Pharaj. Dynast. IX. pag. 229. Bibliot. orient. pag. 31.

(x) Expugnata ipso (Walid) Imperante Hispania, Cashgara, India. Abul Pharaj. Dyn. IX. pag. 229. Bibliot. orient. p. 31.

ce païs, ils purent prendre connoissance des opinions des Philosophes, qui y demeuroient, et lorsque le gout des Sciences speculatives leur fut venu, examiner ces opinions et en admettre ce qu'ils crurent pouvoir accorder avec leur Coran.

On trouve en effet des vestiges de cette Philosophie Indienne chez les Mahometans, longtemps avant ce voiage d'Abu-Rihan aux Indes. Houslain Mansour surnommé Hallage, dont j'ai parlé ci dessus, condamné à mort l'an 309. de l'hegire en avoit connoissance, et Abul Pharage (y) temoigne expressement qu'il etoit instruit de la Doctrine des Sophis. Al Jonaïd ~~que le meme Abul Pharage~~ qu'Abu-Jaafar qualifie Docteur et Iman, c'est a dire, chef de la Secte des Sophis (z) est mort l'an de l'hegire 297. Yezid de Bestame a qui Al Gazali attribüe d'avoir dit, lors qu'il etoit revenu de ses extases: Que je suis admirable! que je suis grand! est encore plus ancien, puis qu'il est mort l'an de l'hegire 261. Il est vrai qu'Abu-Jaafar reproche à Mansour et à Yezid, dont il rapporte les paroles fanatiques sans les nommer, (a) de n'avoir point eu l'esprit cultivé par les Sciences, mais il convient en meme temps qu'ils etoient arrivés à l'etat ou conduit la Philosophie orientale. Le reproche qu'il leur fait prouve tout au plus qu'ils n'etoient pas assez instruits pour en faire un usage legitime, ni pour s'exprimer en public d'une maniere convenable. au reste quelle qu'ait eté l'epoque de l'introduction de la Philosophie Indienne chez les Musulmans, il est certain qu'il s'est fait chez eux un mélange de cette Philosophie avec celle d'Aristote. Ce mélange est visible dans plusieurs de leurs

---

(y) Ferunt fuisse virum qui Suphiorum institutis operam dederat. Abulpharag. Dynast. IX. pag. 189.

(z) Hist. nomb. 70.

(a) Introduct. Nomb. 2.

ouvrages, mais sur tout dans celui d'Abu Iafar.

Ceux qui dans les Indes enseignoient cette Philosophie ont eté nommés par les Grecs Gymnosophistes. Ils le sont ainsi appellés à cause de leur nudité. Lors qu'Onesicrite Philosophe Cynique alla de la part d'Alexandre le grand trouver ces sophistes, le premier auquel il s'addressa fut Sphines, à qui les Grecs donnerent le nom de Calanus, parceque en saluant en sa langue ceux qui se presentoient devant lui, il disoit: Calé. (b) Il le trouva couché nud sur une pierre. (c) Ce Calanus ne voulut point parler a Onesicrite qu'il ne se fut mis dans le meme etat que lui, c'est à dire, qu'il ne se fut depoüillé de ses habits. (d) Mandane, nommé par Plutarque Dandamis (e) autre Philosophe auquel Onesicrite s'addressa aussi lui dit que Pythagore, Socrate et Diogene, qui pensoient tres bien sur toute autre chose etoient dans l'erreur en ce qu'ils preferoient la loi, c'est à dire, la coutume à la nature; autrement, ajouta til, ils n'auroient point honte d'etre nuds comme nous. (f) Philostrate dans la vie d'Apollonius de Tyanes

---

(b) ἐκαλεῖτο δὲ Σφίνης· ἐπεὶ δὲ κατ' ἰνδικὴν γλῶτταν τῷ Καλὲ προσαγορεύων ἀντὶ τοῦ χαίρειν τοὺς ἐντυγχάνοντας ἠσπάζετο, Καλανὸς ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων ὠνομάσθη. Plutarch. in vit. Alex. pag. 1286. Edit. Graec. Steph.

(c) τότε δὲ ἐπὶ λίθων τυχεῖν κείμενον. Strabo. Geogr. lib. XV. pag. 492. Edit. Casaub. il paroit parceque qui suit que Calanus etoit couché nud sur ces pierres.

(d) κελεύειν εἰ βούλοιτο ἀκροάσασθαι καταθέμενον τὴν σκευὴν γυμνὸν ἐπὶ τῶν αὐτῶν λίθων κείμενον, μετέχειν τῶν λογων. Strabo. ibid. τὸν μὲν Καλανὸν... κελεύ[ειν] ἀποδύντα τὸν χιτῶνα, γυμνὸν ἀκροᾶσθαι τῶν λόγων· ἄλλως δὲ οὐ διαλέξεσθαι πρὸς αὐτὸν, οὐδ' εἰ παρὰ τοῦ Διὸς ἀφῖκται. Plutarch. ibid.

(e) τὸν δὲ Δάνδαμιν διακούσαντα περὶ Σωκράτους καὶ Πυθαγόρου καὶ Διογένους, εἰπ[εῖν] ὡς εὐφυεῖς μὲν αὐτῷ γεγονέναι δοκοῦσιν οἱ ἄνδρες, λίαν δὲ τοὺς νόμους αἰσχυνόμενοι βεβιωκέναι. Plutarch. ibid.

(f) ἀποκρίνασθαι (Μάνδανιν) ὅτι τ' ἄλλα μὲν νομίζει φρονίμως αὐτοῖς (Πυθαγόρ[ᾳ] Σωκράτει καὶ Διογένει) δοκεῖν· ἓν δὲ ἁμαρτάνειν, νόμον πρὸ τῆς φύσεως τιθεμέν[ους] οὐ γὰρ αἰσχύνεσθαι γυμνοὺς, ὥσπερ αὐτὸν διάγειν ἀπὸ λιτῶν ζῶντας. Strabo. ibid.

parlant des Philosophes de la meme Secte qu'Apollonius trouva dans l'Ethiopie ne leur donne point d'autre nom que celui de nuds. (g). Il n'est point cependant croiable que leur nudité fut absoluë, si ce n'est peut etre dans le temps de leurs exercices penibles. S. Augustin (h) pretend qu'ils couvroient les parties du corps que la pudeur inspire à tous les hommes de tenir cachées. D'autres auteurs leur donnent encore plus de vetemens. Philostrate dans la description qu'il fait de ceux des Indes (i) leur donne une mitre ou une espece de bonnet blanc, et une robe de lin d'une forme semblable à celle dont les esclaves etoient revetus, c'est à dire, une espece de tunique sans manches et qui laissoit une partie des epaules à decouvert; mais il les fait marcher pieds nuds. Il remarque aussi que lors qu'Iarchas leur chef conduisit Apollonius au bain, ce Gymnosophiste et tous ceux qui l'accompagnoient se depouillerent pour se baigner, ce qui fait voir qu'ils etoient vetus. (K) Ce meme auteur donne aux Philosophes d'Ethiopie qui descendoient de ceux des Indes des habits semblables à ceux des moissonneurs dans le territoire d'Athenes, (l) ce qui

---

(g) Ἐντεῦθεν ἐξελάσαντες ἡλίου ἀνίσχοντος, ἀφίκοντο πρὸς μεσημβρίας ἐς τὸ τῶν γυμνῶν φροντιστήριον. Philostrat. lib. 6. c. 4. pag. 263. Edit. Morell.

(h) Per opacas quoque Indiæ solitudines, cum quidam nudi philosophantur, unde Gymnosophistæ nominantur, adhibent tamen genitalibus tegumenta, quibus per cætera membrorum carent. S. Aug. de civit. lib. 14. c. 17.

(i) Κομᾶν δὲ ἐπιτηδεύουσιν... μίτραν τε ἀναδοῦνται λευκήν, καὶ γυμνὸν αὐτοῖς βάδισμα. καὶ τὴν ἐσθῆτα ἐσχημάτιζοντο παραπλησίως ταῖς ἐξωμίσιν. ἡ δὲ ὕλη τῆς ἐσθῆτος, ἔριον αὐτοφυὲς ἡ γῆ φύει, λευκὸν μέν. Philost. lib. 3. c. 4.

(K) Ἐλθόντες οὖν ἐπὶ πηγήν τινα ὕδατος... πρῶτα μὲν ἐγυμνώθησαν. Id. ibid. cap. 4.

(l) Γυμνοὶ δὲ ἐστάλθαι κατὰ ταῦτα τοῖς εἰληθεροῦσιν Ἀθήνησι. Idem. lib. 6. c. 4.

ne l'empeche point de les appeller nuds, toutes les fois qu'il en parle. Porphyre dit aussi que lorsque ces Philosophes admettoient un nouveau disciple dans leurs ecoles, apres lui avoir fait raser tout le corps, pour lui faire entendre qu'il devoit renoncer à toute superfluité, ils lui donnoient un habit qui descendoit jusqu'aux talons. (m) Les Grecs ne donnerent donc vraisemblablement aux Philosophes des Indes le nom de nuds que parce qu'ils ne portoient qu'une simple tunique qui laissoit decouvertes plusieurs parties du corps, differens en cela des Philosophes des autres païs, qui, outre la tunique portoient encore un manteau, des chaussures, un chapeau ou grand bonnet. Ce fut dans un pareil habit qu'Onesicrite se presenta devant Sphinès ou Calanus; (n) ce qui fit rire cet Indien qui etoit persuadé que celui qui ne sçavoit point se passer du superflu, ni se renfermer dans les bornes du necessaire le plus etroit, ne pouvoit meriter le nom de Philosophe ou de Sage. On sçait que l'usage des Grecs etoit d'appeller nuds ceux qui aiant quitté l'habit de dessus ne conservoient que leur tunique.

Ces Philosophes que les anciens ont preferés à tous ceux des autres nations demeuroient en differens endroits des Indes, où ils etoient tres considerés par les Rois et par les peuples. Il y en avoit aussi dans l'Ethiopie au dessus de l'Egypte. Ces derniers etoient une

---

(m) Ξυράμενος δ' τοῦ σώματος τὰ περιττὰ, λαμβάνει στολὴν. Porphyr. de abstin. lib. 4. pag. 407. Edit Lugd. 1620.

(n) Ἰδόντα δ' ἐκεῖνον χλαμύδα, καὶ καυσίαν φοροῦντα, καὶ κρηπίδα, καταγελάσαντα. Strabo lib. XV. pag. 492.

colonie des Gymnosophistes Indiens. Eusebe (o) place cette migration sous le regne d'Amenophis Roi d'Egypte qui commenca à regner suivant le calcul du chevalier Marsham vers l'an du monde 2841. avant J. C. 1164. Philostrate dit (p) qu'ils furent obligés de quitter leur païs parce qu'aiant tué leur roi nommé Ganges, les autres Indiens les regardant comme impurs ne vouloient plus avoir aucune communication avec eux. Cependant ces Ethiopiens ne vouloient point convenir de leur origine Indienne; (q) et pour en faire perdre le souvenir, ils avoient admis dans leur religion plusieurs usages Egyptiens, en conservant neanmoins la philosophie de leurs ancetres, c'est a dire, la Philosophie Indienne. (r)

Strabon qui dans sa Geographie nous rend un compte assez detaillé de la Doctrine et des mœurs des Philosophes de l'Inde les divise en Brachmanes et en Germanes. (s) Tous les auteurs s'accordent sur le premier nom, mais ils varient sur le second. Porphyre lui substitue celui de Samaneens, (t) S. Clement d'Alexandrie celui de Sarmanes. (u) Philostrate s'en eloigne

---

(o) Æthiopes ab Indo flumine consurgentes juxta Ægyptum consederunt. Euseb. ex vers. Hieron. num. 402.

(p) ἦν τοίνυν χρόνος, ὅτ' Αἰθίοπες μὲν ᾤκουν ἐνταῦθα, γένος Ἰνδικόν. Αἰθιοπία δ' οὔπω ἦν.... ὃν μὲν δὴ χρόνον ᾤκουν ἐνταῦθα οἱ Αἰθίοπες ὑπακούοντες βασιλεῖ Γάγγῃ .... ἐπεὶ δὲ ἀπέκτειναν τὸν βασιλέα τοῦτον, οὔτε τοῖς ἄλλοις Ἰνδοῖς καθαροὶ ἔδοξαν· οὔτε ἡ γῆ ξυνεχώρει αὐτοῖς ἵστασθαι. Philostr. de vit. Apollon. lib. 3. cap. 6.

(q) Apollonius dit aux Gymnosophistes Ethiopiens: τὰ Ἰνδῶν ἐπῄνει τε. Ἰνδοὶ τὸ ἀρχαῖον πάλαι ὄντες, ἐπεὶ δ' αἰδοῖ τοῦ λόγου, δι' ὃν ἐκ μνημάτων τῆς γῆς ἀφίκεσθε δεῦρο, ἕτεροι μᾶλλον ἐβούλεσθε δοκεῖν ἢ Αἰθίοπες οἱ ἀπὸ τῶν Ἰνδῶν ἥκοντες. Id. lib. 6. c. 6.

(r) Σοφώτατοι μὲν ἀνθρώπων Ἰνδοί, ἄποικοι δ' Ἰνδῶν Αἰθίοπες, πατριάζουσι δ' οὗτοι τὴν σοφίαν, καὶ πρὸς τὰ οἴκοι βλέπουσι. Id. lib. 6. c. 8.

τοὺς δὲ Γερμᾶνας. Strabo. lib. 15. pag. 489.

(s) Δύο γένη, ὧν τοὺς μὲν Βραχμᾶνας καλεῖ,

(t) Τούτων δ' δύο αἱρέσεις. ὧν τῆς μὲν, Βραχμᾶνες προΐστανται: τῆς δὲ, Σαμαναῖοι. Porphyr. de abstin. lib. 4. pag. 404.

(u) Διττὸν δὲ τούτων τὸ γένος. οἱ μὲν Σαρμάναι αὐτῶν, οἱ δὲ Βραχμᾶναι καλούμενοι. Clemens Alex. Strom. lib. 1. pag. 305.

encore plus, car il les nomme Hyrcaniens; (x) mais ce nom ne se trouve point employé dans aucun autre auteur pour designer les Philosophes des Indes. ceux de Germanes et de Sarmanes pourroient bien n'etre qu'une corruption de celui de Samanéens que Porphyre donne a l'une de ces Sectes. Il est vrai que S. Clement d'Alexandrie paroit distinguer les Samanéens de ceux qu'il a nommés Germanes, car il dit ailleurs que ces Samaneens sont les Prophetes ou les Philosophes des Bactriens. (y) mais, comme il est constant par les livres meme des Indiens (z) qu'il y avoit autrefois chez eux des Samanéens, la presomption doit etre pour le texte de Porphyre, et l'on est fondé a croire que Strabon et S. Clement d'Alexandrie auront eté trompés par des exemplaires fautifs. La distinction faite par S. Clement d'Alexandrie ne doit point nous arreter. La Bactriane etant voisine des Indes, des Philosophes Indiens peuvent etre passé dans ce päis et y avoir conservé le nom qu'ils portoient dans les Indes. au reste les Grecs donnoient a ces differentes Sectes le nom commun de Gymnosophistes.

La plus considerable et la plus distinguée etoit celle des Brachmanes. (a) Ils portoient ce nom a cause d'un ancien Roi des Indes appellé Brachman qu'ils regardoient comme leur chef qui avoit civilizé le päis et lui avoit donné des loix. (b) Ce Prince est probablement celui que les Indiens, suivant l'usage de tous les peuples envers les hommes extraordinaires qui leur avoient rendu de grands services, ont divinisé sous le nom de Brahma. car il est a remarquer

---

(x) ἐνθυμεῖ ταυτὸ ἰνδικὸν ἔθνος, κὶ τὺς ἐν αὐτῷ σοφὺς, οἱ λέγονται Βραχμᾶνές τε κὶ Υρκανιοι εἶναι. Philostr. lib. 1. pag. 24.

(y) Φιλοσοφία τοίνυν πολυωφελές τι χρῆμα .... προέστησαν δ' αὐτῆς .... Σαμαναῖοι Βάκτρων. Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 305.

(z) La Croze, histoire du Christianisme des Indes. pag. 493 et suiv.

(b) Βραχμὰν. βασιλεὺς. ὁ κὶ τῇ χώρᾳ δὺς τὴν προσηγορίαν. ἔγραψε νόμυς βραχμάνων, κὶ πολιτείαν τῦ αὐτοῦ ἔθνυς ἰδίᾳ διαλέκτῳ. Suidas in voce Βραχμὰν.

(a) τὺς μὲν ὖν Βραχμᾶνας εὐδοκιμεῖν. Strabo. lib. XV. pag. 489.

que Brahma n'a point de culte particulier dans les Indes et qu'il n'est honoré que dans la personne des Bramines. Ces Bramines se pretendent produits de sa tete, ce qui, en reduisant le langage figuré au simple, ne signifie autre chose sinon qu'ils ont eté formés par ses instructions. Les Brachmanes anciens composoient une meme famille, aiant tous une origine commune et se transmettant leur philosophie comme un heritage patrimonial. (c) Ptolomée qui fait de ces Brachmanes une nation les place endeca du Gange et leur donne une ville qu'il nomme Brachmé. (d) Suidas en fait aussi un peuple et pretend (e) qu'ils tenoient leurs femmes eloignées d'eux dans un canton audela du Gange; qu'ils les alloient voir dans les mois de Juillet et d'aout, et qu'apres avoir passé quarante jours avec elles, ils revenoient chez eux; que lors qu'un Brachmane avoit eu deux enfans de sa femme, il ne retournoit plus la voir, et que sa femme passoit le reste de ses jours dans la continence; ~~[illegible]~~. que s'il avoit fait cinq années de suite ce voiage sans que sa femme lui

---

(c) οἱ μὲν Βραχμᾶνες, ἐκ γένους διαδέχονται, ὥσπερ ἱερατείαν, τὴν τοιαύτην θεοσοφίαν..... πάντες γὰρ Βραχμᾶνες ἑνός εἰσι γένους· ἐξ ἑνὸς γὰρ πατρὸς, καὶ μιᾶς μητρὸς πάντες κατάγουσι. Porphyr. de abstin. l. 4. pag. 404. et 405.

(d) Ptolom. Geogr. lib. 7. cap. 1.

(e) οἱ μὲν ἄνδρες πρὸς τὸ μέρος τοῦ ὠκεανοῦ προσπαροικοῦσιν. αἱ δὲ γυναῖκες ἐντεῦθεν εἰσι τοῦ Γάγγου παραρρέοντος εἰς τὸν ὠκεανὸν ἐπὶ τὸ μέρος τῆς Ἰνδίας. ἐντεῦθεν οὖν ἄνδρες περῶσι πρὸς τὰς γυναῖκας Ἰουλίῳ καὶ Αὐγούστῳ μηνὶ..... καὶ ποιήσαντες μετὰ τῶν γυναικῶν αὐτῶν ἡμέρας μ, πάλιν ἀντιπερῶσι. τῆς δὲ γυναικὸς δύο παῖδας γεννησάσης οὐκέτι ὁ ἀνὴρ ἀντιπερᾷ πρὸς αὐτὴν, οὔτε μὴν ἐκείνη πλησιάζει ἄλλῳ, διὰ πολλὴν εὐλάβειαν. εἰ δὲ συμβῇ στεῖραν ἐν αὐταῖς εὑρεθῆναι, μέχρι πενταετοῦς διαπερῶν ὁ ἀνὴρ αὐτῆς, καὶ συγγενόμενος αὐτῇ ἐὰν οὐ τέκῃ, οὐκέτι πλησιάζει αὐτῇ. Suidas in voce Βραχμᾶνες.

eut ~~point~~ donné des enfans, il ne pouvoit plus l'avoir.

Quoi qu'il en soit de ce recit de Suidas, il est certain qu'ils apportoient une attention particuliere à l'education de leurs enfans. Ils prevenoient meme le temps de leur naissance. Car dès qu'ils apprenoient que la femme d'un Brachmane avoit concu, ils lui envoioient des gens doctes. (f) Ces deputés rendoient de frequentes visites à la mere sous pretexte d'attirer par leurs prieres la benediction de Dieu sur elle et sur son fruit, + si la mere ecoutoit volontiers leurs discours, ils en auguroient bien pour l'enfant. à mesure que l'enfant croissoit en âge, on le faisoit passer par la discipline de differens maitres. (g) Lorsque ces maitres faisoient leurs leçons, il falloit que les ecoliers les ecoutassent attentivement sans les interrompre. Non seulement il leur etoit defendu de parler, ils n'avoient pas meme la liberté de tousser, ni de cracher. Ceux qui le faisoient etoient exclus de l'ecole ce jour la. (h) Tous leurs disciples mangeoient en commun, et tous les jours avant de se mettre à table, ils etoient obligés de rendre compte de l'emploi du temps depuis le matin. (i) Il falloit qu'ils

+ mais reellement pour lui donner de bons preceptes.

(f) Ἤδη δ' εὐθὺς κυομένους ἔχειν ἐπιμελητὰς λογίους ἄνδρας· οὓς προσιόντας, λόγον μὲν ἐπᾴδειν δοκεῖν καὶ τὴν μητέρα, καὶ τὸν κυόμενον εἰς εὐτεκνίαν. τὸ δ' ἀληθὲς, σωφρονικάς τινας παραινέσεις καὶ ὑποθήκας διδόναι. τὰς δ' ἥδιστα ἀκροωμένας, μᾶλλον εὐτέκνους εἶναι νομίζεσθαι. Strabo. lib. 15. pag. 490.

(g) Μετὰ δὲ τὴν γένεσιν ἄλλους καὶ ἄλλους διαδέχεσθαι τὴν ἐπιμέλειαν, ἀεὶ τῆς μείζονος ἡλικίας χαριεστέρων τυγχανούσης διδασκάλων. Id. ibid.

(h) τὸν δὲ ἀκροώμενον οὔτε λαλῆσαι θέμις, οὔτε χρέμψασθαι, ἀλλ' οὐδὲ πτύσαι. ἢ ἐκβάλλεσθαι τῆς συνουσίας τὴν ἡμέραν ἐκείνην ὡς ἀκολασταίνοντα. Id. ibid.

(i) Igitur ubi mensa posita, priusquam edulia apponantur, omnes adolescentes ex diversis locis et officiis ad dapem conveniunt. Magistri perrogant quod factum à lucis ortu ad illud diei bonum fecerit. Hic alius commemorat se inter duos arbitrum electum sanata simultate... amicos ex infensis reddidisse. Inde alius se parentibus quidpiam imperantibus obediisse et alius aliquid meditatione sua repperisse, vel alius demonstratione didicisse.... Qui nihil habet adferre cur prandeat, impransus ad opus foràs extruditur. Apuleius, Floridorum lib. 1.

produisissent quelque bonne œuvre, ou qu'ils fissent voir quelque progrès dans les sciences, sinon ils etoient renvoiés au travail sans avoir mangé.

Les Brachamanes ne demeuroient point ordinairement dans les villes, ni dans des maisons communes. Ils vivoient separés les uns des autres aiant chacun leur cabane à part. (k) Ils menoient une vie des plus austeres. Ils couchoient par terre sur des peaux, ou sur des herbes qu'ils etendoient pour leur servir de lit. (l) Leurs jeunes etoient frequens, et ils passoient quelque fois trois jours sans rien prendre. (m) Ils ne mangeoient que des herbes, des fruits, ou du laitage, et regardoient comme la derniere impieté de se nourrir de quelque chose qui eut eté animé. (n) Ils s'abstenoient entierement de l'usage ~~des femmes~~ du vin et du commerce des femmes. (o)

(k) Διατρίβειν δὲ τοὺς φιλοσόφους ἐν ἄλσει πρὸ τῆς πόλεως ὑπὸ περιβόλῳ συμμέτρῳ λιτῶς ζῶντας. Strabo. lib. XV. pag. 490. τούτων δὲ οἱ φιλόσοφοι, οἱ μὲν ἐν ὄρει οἰκοῦσιν. οἱ δὲ περὶ Γάγγην ποταμόν. Porphyr. de abstin. lib. 4. pag. 405. κοινῇ γὰρ Βραχμᾶνες μένειν οὐκ ἀνέχονται: ἕκαστος ἰδίαν καλύβην ἔχοντος, καὶ ὡς ἐνὶ μάλιστα ἰδιάζοντος. Idem. ibid. pag. 406.

(l) ἐν στιβάσι καὶ δοραῖς. Strabo. pag. 490. χαμευνίᾳ μὲν αὐτοὺς χρῆσθαι, τῇ δὲ γῇ ὑποστρωννύναι πόας. Philostr. lib. 3. ~~pag~~ cap. 4. pag. 119.

(m) πολλάκις δὲ καὶ νηστεύουσι. Porphyr. lib. 4. p. 407. οἱ μὲν αὐτῶν καθ' ἑκάστην ἡμέραν ὡς ἡμεῖς τὴν τροφὴν προσίενται. ἔνιοι δ' αὐτῶν διὰ τριῶν ἡμερῶν. Clem. Alex. Strom. lib. 3. pag. 451.

(n) Σιτοῦνται δὲ οἱ μὲν ὄρειοι τήν τε ὀπώραν καὶ γάλα βόειον, βοτάναις παγεν. ... τὸ οἱ δὲ περὶ τὸν Γάγγην ἐκ τῆς ὀπώρας ἡ πολλὴ περὶ τὸν ποταμὸν γεννᾶται.... τὸ δ' ἄλλου τινὸς ἅψασθαι, ἢ ὅλως θίγειν ἐμψύχου τροφῆς, ἴσον καὶ τῇ ἐσχάτῃ ἀκαθαρσίᾳ τε καὶ ἀσεβείᾳ νενόμισται. Porphyr. lib. 4. pag. 405 et 406. Βραχμᾶναι γὰρ οὔτ' οὖν ἔμψυχον ἐσθίουσιν, οὔτε οἶνον πίνουσιν. Clem. Alexand. Strom. pag. 451.

(o) ἀπεχομένους ἐμψύχων καὶ ἀφροδισίων. Strabo lib. 15. pag. 490.

Comme cette Secte etoit renfermée dans une meme famille, elle se seroit bientot eteinte, si le Celibat de ceux qui la professoient eut eté perpetuel. mais il ne duroit qu'autant de temps qu'ils demeuroient sous la discipline des autres. Ce temps, suivant Strabon (p) etoit de trente sept ans. Lorsqu'il etoit passé, ils pouvoient se marier et meme epouser plusieurs femmes, afin d'avoir plus d'enfans. Cette permission de la polygamie ne s'accorde point avec ce que Suidas dit de leur usage de tenir leurs femmes eloignées d'eux, de ne les aller voir qu'une fois par an et de ne passer que quarante jours avec elles. Il leur etoit expressement defendu de communiquer leur philosophie aux femmes. Ils craignoient que, si elles etoient mechantes, elles ne divulgassent parmi les prophanes les choses mysterieuses qu'ils leur auroient apprises, ou que profitant de leurs leçons, elles ne voulussent plus vivre sous la sujettion de leurs maris, car une de leurs maximes etoit que le sage n'etoit soumis a personne. Ils pouvoient aussi se relacher de l'austerité de leur vie pour en mener une plus commode. Strabon ajoute qu'il leur etoit permis de manger de la chair des animaux, pourvu que ce ne fut point

(p) Ἔτη δ' ἑπτὰ καὶ τριάκοντα οὕτως ζήσαντα ἀναχωρεῖν εἰς τὴν ἑαυτοῦ κτῆσιν ἕκαστον καὶ ζῆν ἀδεῶς καὶ ἀνειμένως μᾶλλον σινδονοφοροῦντα καὶ χρυσοφοροῦντα μετρίως ἐν τοῖς ὠσὶ καὶ ταῖς χερσί, προσφερόμενον σάρκας, μὴ τῶν πρὸς τὴν χρείαν συνεργῶν ζώων, δριμέων καὶ ἀρτυτῶν ἀπεχόμενον. γαμεῖν δ' ὅτι πλείστας εἰς πολυτεκνίαν... ταῖς δὲ γυναιξὶ ταῖς γαμεταῖς μὴ φιλοσοφεῖν τοὺς Βραχμᾶνας, εἰ μὲν μοχθηραὶ γίνοιντο, ἵνα μή τι τῶν οὐ θεμιτῶν ἐκφέροιεν εἰς τοὺς βεβήλους, εἰ δὲ σπουδαῖαι μὴ καταλείποιεν αὐτούς. οὐδένα γὰρ ἡδονῆς καὶ πόνου καταφρονοῦντα ὡς δ' αὕτως ζωῆς καὶ θανάτου, ἐθέλειν ὑφ' ἑτέρῳ εἶναι. τοιοῦτον δ' εἶναι τὸν σπουδαῖον καὶ τὴν σπουδαίαν. Strabo lib. 15. pag. 490.

de ceux qui travaillent pour le service de l'homme ; ce qui se concilie difficilement avec ce ~~qu'il a dit~~ plus que Porphyre nous dit que les Brachmanes regardoient comme la derniere impieté de se nourrir de quelque chose qui eut eté animé. Il y en avoit en effet parmi eux qui prenoient cette liberté. De ce nombre fut Sphinès ou Calanus qui suivit Alexandre jusqu'en Perse et qui changeant sa maniere de vivre se conforma a tous les usages des Grecs. Lors qu'on lui faisoit des reproches de son changement, il se contentoit de repondre qu'aiant accompli les quarante années d'exercice auxquelles il s'etoit engagé, il lui etoit permis de mener une vie plus commode (q) mais ceux qui se permettoient ainsi l'usage de la chair etoient condamnés et meprisés des autres. C'est ce qui arriva à ce Calanus qui fut regardé comme un intemperant et un vil parasite de la table d'Alexandre. (r) En effet la loi de cette abstinence etant fondée sur une Doctrine qu'ils tenoient pour incontestable, et que j'exposerai dans la suite, ils ne pouvoient en aucun temps se permettre l'usage de la chair des animaux, sans renoncer a un principe fondamental de leur secte.

Ces philosophes avoient un soin particulier de conserver la pureté du corps. Pour cet effet ils usoient souvent des bains. (s) ils les prenoient regulierement avant leurs repas et se parfumoient

(q) τὸν δὲ συνακολουθῆσαι μέχρι τέλους καὶ μεταμφιέσασθαι καὶ μεταθέσθαι τὴν δίαιταν, συνόντα τῷ βασιλεῖ. ἐπιτιμώμενον δ' ὑπό τινων λέγειν ὡς ἐκπληρώσειε τὰ τετταράκοντα ἔτη τῆς ἀσκήσεως ἃ ὑπέσχετο. Strabo lib. XV. p. 491.

(r) οἷος ἦν ὁ Κάλανος ἀκόλαστος ἄνθρωπος καὶ ταῖς Ἀλεξάνδρου τραπέζαις δεδουλωμένος. Id. pag. 493.

(s) καὶ τοῦτο αὐτοῖς δόγμα .... καθαρεύωνται. _ Porphyr. lib. 4. pag. 406.

en meme temps. (t) Dans leurs solitudes ils ne s'occupoient que de choses serieuses. (u) et s'exercoient sur tout à la patience. Onesicrite envoié par Alexandre en trouva quinze a vingt stades de la ville, qui demeuroient tout le jour dans la meme posture. l'un etoit assis, l'autre debout, un autre couché et aucun ne se remuoit pour changer de situation. (x) Ceux qui se rendirent à l'invitation d'Alexandre, apres avoir mangé à sa table, se retirerent dans un lieu voisin. là le plus agé resta toute la journée exposé à l'ardeur du soleil et à la pluie. Le plus jeune prit entre ses mains une piece de bois de trois coudées et la tint toute la journée se soutenant sur un pied, sans faire d'autre mouvement que celui de changer de pied, lorsque l'autre etoit las. (y) Si l'on en croit Pline (z) il y en avoit qui restoient toute la journée sur un pied, regardans fixement le soleil depuis son lever jus qu'~~au~~ son coucher.

2– Ils conversoient peu ensemble, pour ne point se detourner de leurs meditations, (a) et lors qu'il leur etoit arrivé d'avoir parlé sans necessité, ils s'eloignoient et gardoient plusieurs jours un

---

(t) Ἐλθόντες οὖν ἐπὶ πηγήν τινα ὕδατος πρῶτα μὲν ἐγυμνώθησαν, εἶτα ἐχρίσαντο τὰς κεφαλὰς ἠλεκτρώδει φαρμάκῳ, εἶτα ἔρριψαν ἑαυτοὺς ἐς τὸ ὕδωρ. Philostr. lib. 3. c. 4. pag. 123.

(u) ἀκροωμένους λόγων σπουδαίων. Strabo. lib. 15. p. 490.

(x) καταλαβεῖν δ' ἄνδρας πεντεκαίδεκα ἀπὸ σταδίων εἴκοσι τῆς πόλεως, ἄλλον ἐν ἄλλῳ σχήματι ἑστῶτα, ἢ καθήμενον, ἢ κείμενον γυμνὸν ἀκίνητον ἕως ἑσπέρας. Strabo. pag. 492.

(y) Παρεχομένους δὲ πρὸς τὴν Ἀλεξάνδρου τράπεζαν παραστάντας δειπνεῖν καρτερίαν διδάσκειν, παραχωροῦντας ἔς τινα τόπον πλησίον. ὅπου τὸν μὲν πρεσβύτερον, πεσόντα ὕπτιον ἀνέχεσθαι τῶν ἡλίων, καὶ τῶν ὄμβρων. τὸν δ' ἑστάναι μονοσκελῆ ξύλον ἐπηρμένον ἀμφοτέραις χερσὶν, ὅσον τρίπηχυ, κάμνοντος δὲ τοῦ σκέλους ἐπὶ θάτερον μεταφέρειν τὴν βάσιν, καὶ διατελεῖν οὕτως τὴν ἡμέραν ὅλην. Strabo. pag. 491.

(z) Philosophos eorum quos Gymnosophistas vocant ab exortu Solis ad occasum perstare contuentes Solem immobilibus oculis, ferventibus arenis, totâ die alternis pedibus insistere. Plin. hist. natur. lib. VII. Cap. 2.

(a) κοινῇ γὰρ Βραχμᾶνες μένουσιν οὐκ ἀνέχονται, οὐδὲ πολλὰ διαλέγεσθαι. Porphyr. lib. 4. pag. 406.

silence inviolable. (b) ce silence n'alloit point cependant jusqu'à les empecher de repondre à ceux qui venoient les trouver soit pour s'instruire, soit pour les consulter. (c) Leurs discours etoient concis, sententieux et souvent Enigmatiques. (d) Tel etoit celui que Sphines, ou Calanus tint à Onesicrite pour lui faire entendre que les hommes devoient renoncer aux superfluités et se contenter du necessaire. La farine d'orge et de froment, lui dit il, (e) etoit autrefois aussi commune que l'est aujourd'hui la poussiere. Il y avoit des fontaines d'eau, de lait, de miel, de vin et d'huile; mais les hommes n'aiant point usé avec moderation de cette abondance, Dieu irrité contre eux a tout detruit, et il a voulu qu'ils se procurassent par le travail les choses necessaires à la vie. alors la temperance et les autres vertus reparoissant, l'abondance est revenüe, mais les hommes aiant recommencé à en faire un mauvais usage, il est à craindre que tout ne soit prêt à perir. L'avis que le meme Philosophe donna à Alexandre est pareillement enigmatique. S'etant fait apporter un cuir sec, (f) il marcha sur un de ses bords. Ce cuir pressé dans un endroit sous ses pieds se releva des

---

(b) ἀλλ' ὅταν τοῦτο συμβῇ, ἀναχωρήσαντες ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας οὐ φθέγγονται. Id. ibid.

(c) μεταδιδόντας καὶ τοῖς ἐθέλουσι. Strabo. lib. XV. pag. 490.

(d) καὶ φασι τοὺς μὲν γυμνοσοφιστὰς αἰνιγματωδῶς ἀποφθεγγομένους φιλοσοφῆσαι. Diogen. Laert. in Proœmio.

(e) τὸ παλαιὸν πάντ' ἦν ἀλφίτων καὶ ἀλεύρων πλήρη, καθάπερ καὶ νῦν κονίας, καὶ κρῆναι δ' ἔρρεον, αἱ μὲν ὕδατος, γάλακτος δ' ἄλλαι καὶ ὁμοίως αἱ μὲν μέλιτος, αἱ δ' οἴνου, τινὲς δ' ἐλαίου. ὑπὸ πλησμονῆς δ' οἱ ἄνθρωποι καὶ τρυφῆς εἰς ὕβριν ἐξέπεσον. Ζεὺς δὲ μισήσας τὴν κατάστασιν ἠφάνισε πάντα καὶ διὰ πόνου τὸν βίον ἀπέδειξε. σωφροσύνης δὲ καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς παρελθούσης εἰς τὸ μέσον πάλιν εὐπορία τῶν ἀγαθῶν ὑπῆρξεν. ἐγγὺς δ' ἐστὶ κόρου νυνὶ καὶ ὕβρεως τὸ πρᾶγμα, κινδυνεύει τε ἀφανισμὸς τῶν ὄντων γενέσθαι. Strabo lib. XV. pag. 492.

(f) τοῦτον δὲ λέγεται καὶ τὸ παράδειγμα τῆς ἀρχῆς τῷ Ἀλεξάνδρῳ προθεῖναι. καταβαλὼν γὰρ ἐν μέσῳ βύρσαν τινὰ ξηρὰν καὶ κατεσκληκυῖαν ἐπάτησε τὸ ἄκρον, ἡ δὲ εἰς ἓν πιεσθεῖσα τοῖς ἄλλοις ἐπήρθη μέρεσιν. καὶ τοῦτο περιιὼν ἐν κύκλῳ καὶ πιέζων,

καθ' ἕκαστον

autres cotés. la meme chose arriva, lorsque faisant le tour de ce cuir il ne marcha que sur ses extremités ; mais quand il se fut placé au milieu, tout le cuir se tint en etat. Calanus vouloit par ce symbole faire comprendre à Alexandre qu'il ne convenoit point à un Prince de s'eloigner de ses etats et qu'il ne pouvoit y maintenir la paix et la tranquillité qu'en y demeurant.

Les Samaneens nommés Sarmanes par S. Clement d'Alexandrie et Germanes par Strabon, qui formoient la seconde classe des Gymnosophistes ou des Philosophes des Indes, n'etoient point, comme les Brachmanes, d'une même famille. Tous ceux qui descendoient des differentes familles des Indes pouvoient s'enroller dans cette secte. (g) Celui qui le souhaitoit alloit trouver les chefs de la ville et leur faisoit part du dessein qu'il avoit formé de mener la vie de Philosophe. Ces magistrats s'informoient du nom de sa ville ou du bourg de sa naissance et de l'etat de ses biens. Il falloit qu'il n'eut pas moins de dix huit ans. On examinoit d'abord la conduite qu'avoient tenue ses parens en remontant jusqu'à la troisieme generation. (h) on s'informoit s'ils n'avoient point eté outrageux, intemperans, avares ou injustes. S'ils ne le trouvoient point notés d'aucune de ces taches, on passoit à l'examen des mœurs du

---

καθ' ἕκαστον ἐδείκνυεν γιγνόμενον, ἄχρι οὗ τὸ μέσον ἐπιστὰς κατέσχεν, καὶ πάντα οὕτως ἠρέμησεν. ἐβούλετο δὲ ἡ εἰκὼν ἔνδειξις εἶναι τοῦ τὰ μέσα δεῖν μάλιστα τῆς ἀρχῆς πιέζειν, καὶ μὴ μακρὰν ἀποπλανᾶσθαι τὸν Ἀλέξανδρον. Plutarch. in vit. Alex. pag. 1270.

(g) Σαμαναῖοι δὲ εἰσὶ ἐκ παντὸς τοῦ τῶν Ἰνδῶν ἔθνους λογάδες. ὅταν δέ μέλλῃ τις εἰς τὸ τάγμα τις ἐγγράφεσθαι ἄρχεσθαι, πρόσεισι τοῖς ἄρχουσι τῆς πόλεως. ὅπου δ' ἂν τύχῃ τῆς πόλεως ἢ τῆς κώμης καὶ τῶν χρημάτων. Porphyr. lib. 4. pag. 407.

(h) χρὴ τὸν νέον ἐπειδὰν ὀκτωκαίδεκα ἔτη γεγονὼς τύχῃ.... ὑπὲρ τὸν Ὕφασιν ποταμὸν ἐλθεῖν παρὰ τοὺς ἄνδρας οὓς σὺ ὥρμηκας, εἰπόντα δημοσίᾳ πρότερον ὅτι φιλοσοφήσει, ἵν' ᾖ τοῖς βουλομένοις ἐξείργειν αὐτόν, εἰ μὴ καθαρὸς φοιτῴη. καθαρὸν δὲ λέγω, πρῶτον μὲν τὸ ἐς πατέρα καὶ μητέρα ἥκον, μὴ περὶ αὐτοὺς ὄνειδός τι ἀναφαίνοιτο. εἶθ' οἱ τούτων γονεῖς καὶ τρίτον γένος ἐς ἄνω, μὴ ὑβριστής

τις

candidat. on s'asseuroit s'il avoit de la memoire et du jugement, s'il etoit modeste, s'il n'etoit point hypocrite, ivrogne, gourmand, vain, temeraire, querelleur, desobeissant à ses parens et à ses maitres. on vouloit outre cela qu'il eut une physionomie heureuse. Lors que l'on avoit jugé que le candidat avoit toutes les qualités requises, on lui otoit la possession de ses biens, ensuite on le faisoit raser par tout le corps, apres quoi il etoit revetu d'une longue robe qui descendoit jusqu'aux talons et envoié à l'ecole des Samanéens. (1) Il n'etoit plus permis des lors au Novice de s'occuper d'autre chose que de lui meme. C'est pourquoi s'il avoit une femme et des enfans, il ne les voioit plus. Le Roi se chargeoit de l'education des enfans et leur faisoit fournir le necessaire à proportion de leurs biens. Les femmes retournoient chez leurs parens qui etoient obligés de prendre soin d'elles. Ces Samanéens demeuroient hors de la ville, passans toute la journée à s'entretenir de Dieu. Ils

---

τις, ἢ ἀκρατὴς, ἢ χρηματιστὴς, ἢ ἄδικος. ὅταν δὲ μηδεμία οὐλὴ περὶ τούτοις ἀναφαίνηται, μὴ δὲ στίγμα ὅλως μηδὲν, αὐτὸν ἤδη διορᾶν τὸν νέον καὶ βασανίζειν, πρῶτον μὲν, εἰ μνημονικὸς, εἶτα εἰ κατὰ φύσιν αἰδήμων, ἀλλὰ μὴ πλαττόμενος τοῦτο, μὴ μεθυστικὸς, μὴ λίχνος, μὴ ἀλαζὼν, μὴ φιλόγελως, μὴ θρασὺς, μὴ φιλολοίδορος, εἰ πατρὸς ὑπήκοος ἢ μητρὸς, ἢ διδασκάλων, ἢ παιδαγωγῶν ἐπὶ πᾶσιν.... τὰ δὲ τῶν ἐφήβων, οὓς αὐτοὺς ἢ ἠθῶν ἑρμηνεύουσι. ὁρῶντες ἀναμανθάνουσι. πολλὰ μὲν γὰρ ὀφθαλμοὶ τῶν ἀνθρώπων

Philostrat. lib. 2. cap. 12. pag. 91. et 92.

(1) ἐξίστανται πάσης τῆς ἄλλης οὐσίας. ξυράμενος δὲ τοῦ σώματος τὰ περιττὰ λαμβάνει στολὴν, ἄπεισί τε πρὸς Σαμαναίους, οὔτε πρὸς γυναῖκα, οὔτε πρὸς τέκνα, εἰ τύχοι κεκτημένος ἐπιστροφὴν ἤ τινα λόγον ἔτι ποιούμενος ἢ πρὸς αὐτὸν ὅλως νομίζων. καὶ τῶν μὲν τέκνων ὁ βασιλεὺς κήδεται, ὅπως ἔχωσι τὰ ἀναγκαῖα, τῆς δὲ γυναικὸς οἱ οἰκεῖοι. ὁ δὲ βίος τοῖς Σαμαναίοις ἐστὶ τοιοῦτος, ἔξω τῆς πόλεως διατρίβουσι διημερεύοντες ἐν τοῖς περὶ τοῦ θείου λόγοις. ἔχουσι δὲ οἴκους καὶ τεμένη ὑπὸ τοῦ βασιλέως οἰκοδομηθέντα, ἐν οἷς οἰκονόμοι εἰσὶν ἀποτακτόν τι λαμβάνοντες παρὰ τοῦ βασιλέως εἰς τροφὴν τῶν συνιόντων. ἡ δὲ παρασκευὴ γίνεται

avoient des temples et des maisons batis aux depens du Roi, ou etoient des Economes qui recevoient tout ce qui etoit necessaire pour la nourriture et l'entretien des Philosophes. cette depense n'etoit pas fort à charge au tresor roial, car leur vie etoit des plus frugales. on ne leur donnoit que du ris, des fruits et des legumes. à l'heure du repas on sonnoit une cloche qui rappelloit à la maison tous ceux qui en etoient eloignés. on faisoit une priere apres la quelle la cloche sonnoit une seconde fois pour avertir ceux qui devoient servir d'apporter à chacun son plat. car il y en avoit toujours deux qui ne mangeoient point avec les autres, etant occupés à servir le ris qui etoit le mets le plus ordinaire. Pour changer on mettoit quelquefois sur les tables des fruits et des legumes. apres le repas chacun retournoit a ses exercices. Tous etoient obligés de garder la continence.

Ces Samaneens etoient divisés en plusieurs classes. la plus honorable etoit composée de ceux que l'on nommoit Hylobiens. (K) S. Clement d'Alexandrie les nomme Allobiens, (l) mais il faut lire, comme dans Porphyre Hylobiens. Ils portoient

---

γίνεται ὀρύζης καὶ ἄρτων, καὶ ὀπώρας, καὶ λαχάνων. καὶ εἰσελθόντων εἰς τὸν οἶκον ὑποσημαίνοντι ~~χώδωνι~~ κώδωνι, οἱ μὲν Σαμαναῖοι ἐξίασιν, οἱ δὲ προσεύχονται. εὐξαμένων δὲ πάλιν διακωδωνίζειν, καὶ οἱ ὑπηρέται ἑκάστῳ τρύβλιον δόντες. δύο γὰρ ἐκ ταύτης οὐκ ἐσθίουσιν, τρέφοντες αὐτοὺς τῇ ὀρύζῃ. τῷ δὲ δεομένῳ ποικιλίας προστίθεται τὸ λάχανον ἢ τῆς ὀπώρας τι. τραφέντες δὲ συντόμως ἐπὶ τὰς αὐτὰς διατριβὰς ἐξίασιν. ἀγύναιοι δ' εἰσὶ πάντες καὶ ἀκτήμονες. Porphyr. lib. 4. pag. 407.

(K) τοὺς δὲ Γερμᾶνας, τοὺς μὲν ἐντιμωτάτους Ὑλοβίους φησὶν ὀνομάζεσθαι ζῶντας ἐν ταῖς ὕλαις, ἀπὸ φύλλων καὶ καρπῶν ἀγρίων, ἐσθῆτος δὲ φλοιῶν δενδρίων, ἀφροδισίων χωρὶς καὶ οἴνου. Strabo. lib. XV. pag. 490.

(l) καὶ τῶν Σαρμανῶν οἱ Ἀλλόβιοι προσαγορευόμενοι οὔτε πόλεις οἰκοῦσιν, οὔτε στέγας ἔχουσιν, ~~οὐ γάμον, οὐ παιδοποιΐαν ἴσασιν. ἀλλ'~~ ὑπὲρ δένδρων δὲ ἀμφιέννυνται φλοιοῖς, καὶ ἀκρόδρυα σιτοῦνται, καὶ ὕδωρ ταῖς χερσὶ πίνουσιν. οὐ γάμον, οὐ παιδοποιΐαν ἴσασιν. Clem. Alex. Strom. lib. 1. pag. 305.

ce nom parce qu'ils vivoient dans les bois, n'aiant d'autre nourriture ni d'autre vetement que ce que les arbres des forets leur fournissoient, ne mangeant que des feuilles ou des fruits sauvages et ne se couvrans que d'ecorces. Ils s'abstenoient aussi du vin et de l'usage des femmes, et lors qu'ils buvoient de l'eau, il ne leur etoit point permis de se servir de tasses. Il falloit qu'ils la prissent dans le creux de leurs mains.

La seconde classe etoit celle des medecins. Ils ne demeuroient point à la belle etoile, comme les premiers; mais ils menoient une vie aussi frugale, ne vivans comme eux que de ris. (m) Ils se vantoient d'avoir des remedes infaillibles pour toute sorte de maladies, mais sur tout contre la sterilité, ce qui faisoit que chacun les recevoit chez soi et leur donnoit volontiers. (n) ainsi quoi qu'ils fussent un peu moins considerés que les hylobiens, ils avoient plus de profit. Ces Medecins s'exerçoient comme les autres à la fatique et à la patience. On en voioit parmi eux qui demeuroient toute une journée dans la meme posture. (o)

(m) Μετὰ δὲ τοὺς Ὑλοβίους δευτερεύειν κατὰ τιμὴν τοὺς ἰατρικούς, καὶ ὡς περὶ τὸν ἄνθρωπον φιλοσόφους λιτοὺς μέν, μὴ ἀγραύλους δέ, ὀρύζῃ καὶ ἀλφίτοις τρεφομένους ἃ παρέχειν αὐτοῖς πάντα τὸν αἰτηθέντα, καὶ ὑποδεξάμενον ξενίᾳ. Strabo lib. XV. pag. 490.

(n) Δύνασθαι δὲ καὶ πολυγόνους ποιεῖν καὶ ἀρρενογόνους καὶ θηλυγόνους διὰ φαρμακευτικῆς. Id. ibid. pag. 491.

(o) Ἀσκεῖν δὲ καὶ τούτους κἀκείνους καρτερίαν, τήν τε ἐν πόνοις καὶ ἐν ταῖς ~~ὑπομοναῖς~~ ὑπομοναῖς, ὥστ' ἐφ' ἑνὸς σχήματος ἀκίνητον διατελέσαι τὴν ἡμέραν ὅλην. Id. ibid.

Il y en avoit d'autres qui couroient les villes et les bourgs se melans d'enchantemens et de divinations, et qui passoient pour etre fort instruits des traditions et des ceremonies concernant les morts. (p) D'autres enfin plus polis que ces derniers, qui ne prenoient de ce qui se disoit de l'autre monde que ce qui pouvoit servir à la pieté et à la sainteté. (q) ~~Telles etoient la difference [illegible] Sarmanes par S.t Clement d'Alexandrie et Germanes par Strabon [illegible] de S.t Clement d'Alexandrie~~

Telles etoient les differentes classes des Samanéens. J'ai remarqué ci dessus que les Germanes de Strabon et les Sarmanes de S.t Clement d'Alexandrie sont les memes que ces Samanéens. Il faut dire la meme chose de ceux que ~~Clitarque dans Strabon~~ Strabon dans un autre endroit nomme Pramnes, et qu'Alexandre Polyhistor ~~dans~~ cité par S.t Clement d'Alexandrie appelle Semnes. La description qu'ils font des uns et des autres prouve cette identité. Les Pramnes, suivant les auteurs copiés par Strabon, (r) distingués des Brachmanes etoient des Sophistes subtils qui aimoient la dispute. Ils etoient divisés en trois classes. Les uns vivoient sur les montagnes, se couvroient de peaux de cerfs, avoient toujours leurs besaces pleines de racines et de simples, exercoient la medecine, faisoient des enchantemens et donnoient des amuletes. Les autres vrais gymnosophistes etoient nuds presque toujours à la belle etoile, pratiquoient les œuvres penibles dont j'ai deja parlé jusqu'à l'age de trente sept ans

---

(p) Ἄλλους δὲ εἶναι τοὺς μὲν μαντικοὺς καὶ ἐπῳδοὺς, καὶ τῶν περὶ τοὺς κατοιχομένους λόγων, καὶ νομίμων ἐμπείρους ἐπαιτοῦντας κατὰ κώμας καὶ πόλεις. Strabo lib. XV. pag. 491.

(q) Τοὺς δὲ χαριεστέρους μὲν τούτων καὶ ἀστειοτέρους, οὐδ' αὐτοὺς ἀπεχομένους τῶν καθ' ᾅδου θρυλλουμένων, ὅσα δοκεῖ πρὸς εὐσέβειαν καὶ ὁσιότητα. Id. ibid.

(r) Φιλοσόφοις τε τοῖς Βραχμᾶσιν ἀντιδιαιροῦνται Πράμνας ἐριστικούς τινας καὶ ἐλεγκτικούς... τούτων δὲ τοὺς μὲν ὀρεινοὺς καλεῖσθαι, τοὺς δὲ γυμνήτας, τοὺς δὲ πολιτικοὺς καὶ προσχωρίους. καὶ τοὺς μὲν ὀρεινοὺς δοραῖς ἐλάφων χρῆσθαι, πήρας δ' ἔχειν ῥιζῶν καὶ φαρμάκων μεστάς, προσποιουμένους ἰατρικὴν μετὰ γοητείας καὶ ἐπῳδῶν καὶ περιάπτων.

Τοὺς δὲ

gardoient une exacte continence, et etoient les plus estimés. les derniers demeuroient dans les villes, ou a la campagne n'etant vraisemblablement distingués des autres que par leur habit qui etoit de peau de chevreuils ou de Daim. Les Semnes d'Alexandre Polyhistor (s) ~~[illegible]~~ etoient nuds, s'exercoient a la tolerance, et predisoient l'avenir. On reconnoit aisement dans ces descriptions, les differentes classes des Samanéens rapportées ci dessus. Les noms de Semnes, ou de Pramnes ne sont pas si eloignés de celui de Samanéens qu'on ne puisse les en rapprocher.

Tous ces philosophes tant Brachmanes que Samanéens etoient fort respectés des peuples et des grands de l'Inde. Lorsque le Prince avoit quelque affaire importante, ou il lui paroissoit difficile de prendre son parti, il venoit les prier de lui donner leurs conseils ou de l'aider de leurs prieres. (t) ou lors qu'il ne pouvoit y aller lui meme, il leur envoioit quelqu'un de sa cour. (u) car ils n'alloient point chez les autres, lors meme qu'ils y etoient appellés, (x) soit qu'ils craignissent que ces voiages ne les detournassent trop de leurs meditations, ou plutôt parce qu'ils s'estimoient superieurs a tous

---

τοὺς δὲ Γυμνῆτας κατὰ τοὔνομα γυμνοὺς διαζῆν ὑπαιθρίους τὸ πλέον, καρτερίαν ἀσκοῦντας, ἥν ἔφαμεν πρότερον μέχρι ἑπτὰ καὶ τριάκοντα ἔτη. καὶ γυναῖκας δὲ συνεῖναι μὴ μιγνυμένας αὐτοῖς. τούτους δὲ θαυμάζεσθαι διαφερόντως. τοὺς δὲ πολιτικοὺς συνδοῦντας κατὰ πόλιν ζῆν ἢ κατ' ἀγροὺς ἐνημμένους νεβρίδας ἢ δορκάδων δορὰς. Strabo lib. XV. pag. 494.

(s) οἱ καλούμενοι δὲ σεμνοὶ τῶν Ἰνδῶν γυμνοὶ διαιτῶνται τὸν πάντα βίον. οὗτοι τὴν ἀλήθειαν ἀσκοῦσι, καὶ περὶ τῶν μελλόντων ~~φ~~ προμηνύουσι ... οὔτε γυναιξὶ χρῶνται. Clemens Alex. Strom. lib. 3. pag. 451.

(t) καὶ τοσοῦτον αὐτῶν τε καὶ τῶν Βραχμάνων σέβας ἔχουσιν οἱ ἄλλοι, ὥστε καὶ τὸν βασιλέα ἀφικνεῖσθαι παρ' αὐτοὺς, καὶ ἱκετεύειν εὔξασθαί τι καὶ δεηθῆναι ὑπὲρ τῶν καταλαμβανόντων τὴν χώραν, ἢ συμβουλεῦσαι τὸ πρακτέον. Porphyrius de abstinentia lib. 4. pag. 409.

(u) τοῖς δὲ βασιλεῦσι συνεῖναι δι' ἀγγέλων πυνθανομένοις περὶ τῶν αἰτίων καὶ δι' ἐκείνων θεραπεύουσι καὶ λιτανεύουσι τὸ θεῖον. Strabo lib. XV. pag. 490.

(x) παρ' ἄλλους ἢ μὴ ~~φ~~ βαδίζοιεν καλοῦντας, ἀλλὰ κελεύοιεν αὐτοὺς φοιτᾶν παρ' αὐτοὺς, εἴ τι μεταχεῖν ἐθέλοιεν τῶν πραττομένων ἢ λεγομένων ὑπ' αὐτῶν. Id. pag. 491.

les autres hommes. Ils vouloient que ceux qui croioient avoir besoin de leurs conseils vinssent les trouver. C'est ce qui fit qu'Alexandre le grand etant dans les Indes et souhaitant de s'instruire de leurs pratiques et de leur doctrine, leur deputa le Philosophe Onesicrite. Ce Prince ne croioit point qu'il fut de sa dignité de les aller trouver, et la haute consideration ou ces Philosophes etoient dans le païs fit qu'il ne voulut point les forcer de rien faire contre leurs usages. (Z) Tous cependant ne faisoient point la meme difficulté. Il n'y avoit que ceux qui s'etoient entierement consacrés à la vie solitaire, ou qui n'avoient point encore accompli leurs trente sept années d'exercice. Car il y avoit des Brachmanes, selon le temoignage de Nearque dans Strabon, (a) qui demeuroient dans les villes et à la cour des Rois à qui ils servoient de conseillers. Et le premier jour de chaque année il se faisoit une assemblée solemnelle à la cour du Prince. Les Philosophes qui n'etoient pas voués à la retraite s'y rendoient de toutes parts, y offroient des sacrifices pour le prince, et lui presentoient les observations qu'ils avoient faites l'année precedente sur les fruits, les animaux et sur le gouvernement de l'etat. Ceux dont les observations etoient trouvées justes etoient exemptés de toute imposition; mais s'ils s'etoient trompés trois fois, on leur imposoit silence pour le reste de leur vie. (b)

(Z) τοιούτων δὴ ὄντων ἐπειδὴ οὔτε αὐτῷ πρέπειν ἔδοξε παρ' ἐκείνους φοιτᾶν, οὔτε ἐκείνους βιάζεσθαι παρὰ τὰ πάτρια ποιεῖν τι ἄκοντας, αὐτὸς (Ὀνησίκριτος) ἔφησε πεμφθῆναι. Strabo lib. 15. p. 491.

(a) Νέαρχος περὶ σοφιστῶν οὕτω λέγει· τοὺς μὲν Βραχμᾶνας πολιτεύεσθαι, καὶ παρακολουθεῖν τοῖς βασιλεῦσι συμβούλους. Id. ibid. pag. 493.

(b) Χρῆσθαι δὲ αὐτοῖς (φιλοσόφοις) ἰδίᾳ μὲν ἑκάστῳ τοὺς θύοντας ἢ τοὺς ἐναγίζοντας· κοινῇ δὲ τοὺς βασιλέας κατὰ τὴν μεγάλην λεγομένην σύνοδον, καθ' ἣν τοῦ νέου ἔτους ἅπαντες οἱ φιλόσοφοι τῷ βασιλεῖ συνελθόντες ἐπὶ θύρας, ὅτι ἂν ἕκαστος αὐτῶν συντάξῃ τῶν χρησίμων, ἢ τηρήσῃ πρὸς εὐετηρίαν καρπῶν τε καὶ περὶ ζώων καὶ πολιτείας, προσφέρει τοῦτο εἰς τὸ μέσον. ὃς δ' ἂν τρὶς ἐψευσμένος ἁλῷ, νόμος ἐστὶ σιγᾶν διὰ βίου. τὸν δὲ κατορθώσαντα ἄφορον καὶ ἀτελῆ κρίνουσι. Strabo ibid. pag. 484.

Le respect du peuple alloit jusqu'a leur donner gratuitement tout ce dont ils avoient besoin. S'ils passoient dans un marché et qu'ils y trouvassent un homme qui vendoit des figues ou des raisins, ils en prenoient ce qu'ils vouloient sans rien payer; si c'etoit un marchand d'huile, il leur en donnoit ce qu'il leur en falloit pour s'oindre. Toutes les maisons des riches leur etoient ouvertes, ils avoient la liberté d'y entrer jusques dans les appartemens des femmes, et on les y admettoit à la table et à la conversation. (c) Passons à leur Doctrine.

Ces Philosophes enseignoient qu'il faut honorer Dieu avec pieté, c'est pour quoi ils passoient eux memes la plus grande partie du jour et de la nuit à le prier et à chanter ses louanges (d) Ils vouloient aussi que l'homme travaillât continuellement à se degager de ses passions; mais surtout de celles que les objets de la vüe peuvent exciter, et à se garantir de l'envie qu'ils regardoient comme la source de toute injustice, (e) parce qu'elle excite le cœur à former de mauvais desseins et la main à les executer. Ils regardoient avec une indifference extreme tous les evenemens de la vie, pensans, quelqu'ils fussent, qu'on ne devoit les considerer ni comme des biens, ni comme des maux. (f) La raison qu'ils en donnoient etoit que les memes

---

(c) ἀπιόντας δ' εἰς τὴν πόλιν κατὰ τὰς ἀγορὰς σκεδάννυσθαι. ὅτῳ δ' ἂν κομίζοντι σῦκα ἢ βότρυς περιτύχωσι λαμβάνειν δωρεὰν παρέχοντος. εἰ δ' ἔλαιον εἴη, καταχεῖσθαι αὐτῶν, καὶ ἀλείφεσθαι. ἅπασαν δὲ πλουσίαν οἰκίαν ἀνεῖσθαι αὐτοῖς μέχρι γυναικωνίτιδος, εἰσιόντας δὲ δείπνου κοινωνεῖν καὶ λόγων. Strabo. lib. XV. pag. 492.

(d) καὶ τοῦτο αὐτοῖς τὸ δόγμα. θρησκεύουσί τε τὸ θεῖον, καὶ εὐσεβοῦσι περὶ αὐτό, τὸν τοίνυν χρόνον τῆς ἡμέρας, καὶ τῆς νυκτὸς τὸ πλεῖστον εἰς ὕμνους τῶν θεῶν ἀπένειμαν καὶ εὐχάς. Porphyr. lib. 4. pag. 406.

(e) ἀποχρῆν τῷ σοφῷ ... καθαρῷ εἶναι ... ἡμέρου τε, ὃς φοιτᾷ δι' ὀμμάτων, φθόνου τε, ὃς διδάσκαλος ἀδίκων ἐπὶ χεῖρα καὶ γνώμην ἥκει. Philostr. lib. 6. Cap. 5. pag. 269.

(f) ἀγαθὸν δ' ἢ κακὸν μηδὲν εἶναι τῶν συμβαινόντων ἀνθρώποις. οὐ γὰρ ἂν τοῖς αὐτοῖς τοὺς μὲν ἄχθεσθαι, τοὺς δὲ χαίρειν ἐνυπνιώδεις ὑπολήψεις ἔχοντας, καὶ τοὺς αὐτοὺς τοῖς αὐτοῖς τοτὲ μὲν ἄχθεσθαι τοτὲ δὲ αὖ χαίρειν μεταβαλλομένους. Strabo. lib. XV. pag. 490.

choses plaisoient aux uns et deplaisoient aux autres, qu'elles etoient meme agreables et desagreables à la meme personne en differens temps. Cette indifference faisoit qu'ils ne se croioient soumis à personne. (g) Celui disoient ils qui regarde d'un œil egal le plaisir et la douleur, la vie et la mort ne peut dependre d'un autre. (h) En consequence de ce Principe ceux qui menoient la vie solitaire et qui se croioient les plus parfaits n'alloient jamais chez les Rois, et si nous en croions Philostrate, lorsque quelque Prince venoit les consulter, ils ne daignoient pas meme se lever pour le saluer. Il rapporte qu'Apollonius etant dans la compagnie des Brachmanes lorsqu'un Roi des Medes accompagné de son fils et de son frere vint les voir, il voulut se lever pour lui faire honneur, mais qu'il en fut empeché par Iarchas chef des Bracmanes qui lui dit que suivant leur coutume il n'etoit point permis de donner aux Princes ces marques de respect. (i) c'etoit du meme principe que venoit le silence inviolable qu'ils gardoient envers leurs femmes sur les mysteres de leur Philosophie. Ils

---

(g) οὗτε δὲ βασιλεύεται Βραχμᾶν. Porphyr. lib. 4. pag. 405.

(h) ταῖς δὲ γυναιξὶ ταῖς γαμεταῖς μὴ συμφιλοσοφεῖν τοὺς Βραχμᾶνας ..... οὐδενὶ γὰρ ἡδονῆς καὶ πόνου καταφρονοῦντα, ὡς δ' αὔτως ζωῆς καὶ θανάτου ἐθέλειν ὑφ' ἑτέρῳ εἶναι. Strabo lib. xv. pag. 490.

(i) προσήει δ' ἄρα βασιλεὺς ἀδελφῷ τε καὶ υἱῷ ἅμα. ὑπανισταμένου δὲ τοῦ Ἀπολλωνίου, κατεῖχεν αὐτὸν ὁ Ἰαρχὰς ἐν τῷ θρόνῳ· μὴ δὲ γὰρ αὐτοῖς πάτριον εἶναι τοῦτο. Philostrate lib. 3. Cap. 8. pag. 133.

Craignoient qu'elles n'en tirassent la meme induction qu'eux et qu'elles ne refusassent de leur obeir.

Toutes leurs pratiques tendoient a se preparer a la mort. (K) Ils la regardoient comme une veritable naissance, et l'etat qui la doit suivre comme la veritable vie et la seule qui puisse etre nommée heureuse. La vie presente dans leurs principes ne meritoit point le nom de vie. Ils la comparoient à l'etat des enfans nouvellement conçus dans le sein de leurs meres, ou tout au plus comme le cours necessaire de la nature qu'il falloit supporter patiemment. (l) Il n'est point surprenant que prevenus de telles opinions, ils comptassent la vie pour rien et meprisassent la mort. (m) Ils estimoient heureux ceux qui sortoient de ce monde, croiant qu'ils alloient jouir de l'immortalité, pendant qu'ils deploroient le sort de ceux qui etoient obligés de demeurer encore dans cette vie. (n)

(K) Πλείστους δ' αὐτοῖς εἶναι λόγους περὶ θανάτου. νομίζειν μὲν γὰρ δὴ τὸν μὲν ἐνθάδε βίον, ὡς ἂν ἀκμὴν κυομένων εἶναι, τὸν δὲ θάνατον γένεσιν εἰς τὸν ὄντως βίον καὶ τὸν εὐδαίμονα τοῖς φιλοσοφήσασι. διὸ τῇ ἀσκήσει πλείστῃ χρῆσθαι πρὸς τὸ ἑτοιμοθάνατον. Strabo lib. XV. pag. 490.

(l) αὐτοὶ δὲ οὕτως πρὸς θάνατον διάκεινται, ὡς τὸν μὲν τοῦ ζῆν χρόνον, ὥσπερ ἀναγκαίαν τινὰ τῇ φύσει λειτουργίαν ἀκουσίως ὑπομένειν. Porphyr. lib. 4. pag. 409.

(m) καταφρονοῦσι δὲ θανάτου, καὶ παρ' οὐδὲν ἡγοῦνται τὸ ζῆν. Clemens Alexandr. Strom. lib. 3. pag. 451.

(n) καὶ σφᾶς μὲν αὐτοὺς δακρύουσιν, ἐν τῷ ζῆν διαμείναντας, ἐκείνους δὲ μακαρίζουσιν, τὴν ἀθάνατον λῆξιν ἀπολαμβάνοντας. Porphyr. de abstinent. lib. 4. pag. 411.

Ces Sentimens inspiroient à plusieurs la resolution de se procurer la mort pour jouïr plutot du bonheur dont ils se flattoient. (o) Ils ne le faisoient pas neanmoins sans avoir averti leurs confreres, mais aucun ne tentoit de leur faire changer de volonté. Ce fut ce mepris de la mort qui fit repondre avec tant de liberté le Brachmane Mandane à ceux qui etoient venus le chercher de la part d'Alexandre. Ces deputés lui aiant dit que le fils de Jupiter le mandoit, que s'il se rendoit à son invitation, il seroit comblé de presens, sinon qu'on le feroit mourir; il leur repondit: (p) celui qui ne commande pas meme à la plus petite portion de la terre ne peut etre le fils de Jupiter. Je ne me soucie point des present d'un homme que rien ne peut rassasier; ses menaces ne m'epouvantent point. tant que je vivrai l'Inde me fournira suffisamment de quoi me nourrir, et si je meurs, mon ame delivrée d'un corps desausé par la vieillesse passera à une meilleure vie.

Ils regardoient la maladie comme une chose honteuse, et pour la prevenir ils se bruloient, (q) aussi bien que pour se

---

(o) Σπεύδειν δὲ τὰς ψυχὰς ἀπολῦσαι τῶν σωμάτων, καὶ πολλάκις ὅταν εὖ ἔχειν σκέψωνται, μηδενὸς αὐτοὺς ἐπείγοντος κακοῦ, μηδὲ ἐξελαύνοντος, ἐξιᾶσι τοῦ βίου. προειπόντες μέντοι τοῖς ἄλλοις καὶ ἐστιν οὐδεὶς ὁ κωλύσων. Porphyr. de abst. lib. 4. pag. 410.

(p) ὃς (Μανδάνης) τῶν τοῦ Ἀλεξάνδρου ἀγγέλων καλούντων πρὸς τὸν Διὸς υἱόν, πειθομένῳ τε τὰ δῶρα ἔσεσθαι ὑπισχνουμένων, ἀπειθοῦντι δὲ κόλασιν. μήτε ἐκεῖνον φαίη Διὸς υἱὸν ὅς γε ἄρχει μηδὲ πολλοστοῦ μέρους τῆς γῆς, μηδὲ αὐτῷ δεῖν τῶν παρ᾽ ἐκείνου δωρεῶν, ὧν οὐδεὶς κόρος· μήτε δ᾽ ἀπειλῆς εἶναι φόβον, ᾧ ζῶντι μὲν ἀρκοῦσα εἴη τροφὸς ἡ Ἰνδική, ἀποθανόντι δὲ ἀπαλλάξαιτο τῆς σαρκὸς ἀπὸ γήρως τετρυχωμένης. Strabo lib. xv. pag. 494.

(q) Αἴσχιστον δ᾽ αὐτοῖς νομίζεσθαι νόσον σωματικήν, τὸν δὲ ὑπονοήσαντα καθ᾽ αὐτοῦ τοῦτο, ἐξάγειν ἑαυτὸν διὰ πυρὸς νήσαντα πυράν. Id. ibid. pag. 493.

delivrer des incommodités de la vieillesse. C'est ce que fit
3 .. Sphinès ou Calanus qui avoit suivi Alexandre. Etant avec
ce Prince à Pasargades en Perse, il y fut attaqué d'un flux
de ventre. aussitot qu'il se sentit malade, il fit dresser un bucher.
Il se rendit ensuite à cheval au lieu où il avoit eté preparé. (r)
Là apres avoir fait sa priere, il fit des libations sur lui meme,
se coupa les cheveux et les offrit en sacrifice. Il embrassa les
Macedoniens qui etoient presens, les exhorta a passer tout ce
jour en joie et monta sur le bucher. Il s'y coucha et s'etant
couvert, il attendit tranquillement que le feu le gagnât. Il se
laissa bruler ainsi sans faire aucun mouvement et demeurant
toujours dans la meme posture dans laquelle il s'etoit mis sur
le bucher. Quelques siecles apres un autre Indien qui avoit
accompagné les Ambassadeurs envoiés par le Roi Porus a Auguste
donna le meme spectacle a Athenes. (s) on lui eleva un monument
sur lequel on mit cette inscription: Cy git Zarmanochegas
Indien qui s'est procuré la mort, suivant la coutume de son païs. (t)

(r) ὁ δὲ Καλάνος ἐνταῦθα χρόνον οὐ πολὺν ὑπὸ κοιλίας ἐνοχληθεὶς ᾐτήσατο πυρὰν αὐτῷ γένεσθαι, καὶ κομισθεὶς ἵππῳ πρὸς αὐτήν, ἐπευξάμενος καὶ καταςπείσας ἑαυτοῦ, καὶ τῶν τριχῶν ἀπαρξάμενος, ἀναβαίνων ἐδεξιοῦτο τοὺς παρόντας τῶν Μακεδόνων, καὶ παρεκάλει τὴν ἡμέραν ἐκείνην ἡδέως γένεσθαι καὶ μεθυσθῆναι μετὰ τοῦ βασιλέως. αὐτὸν δὲ ἐκεῖνον ἔφη μετ' ὀλίγον χρόνον ἐν Βαβυλῶνι ὄψεσθαι. ταῦτα δ' εἰπὼν κατακλιθεὶς καὶ συγκαλυψάμενος οὐκ ἐκινήθη τοῦ πυρὸς πλησιάζοντος, ἀλλ' ἐν ᾧ κατεκλίθη σχήματι τοῦτο διατηρῶν ἐκαλλιέρησεν ἑαυτὸν τῷ πατρίῳ νόμῳ τῶν ἐκεῖ σοφιστῶν. Plutarch. in vita Alex. pag. 1290.

(s) τοῦτο πολλοῖς ἔτεσιν ὕστερον ἄλλος Ἰνδὸς ἐν Ἀθήναις Καίσαρι συνὼν ἐποίησεν, καὶ δείκνυται μέχρι νῦν τὸ μνημεῖον Ἰνδοῦ προσαγορευόμενον. Id. ibid.

(t) Ζαρμανοχηγας Ἰνδὸς ἀπὸ Βαργόσης κατὰ τὰ πάτρια Ἰνδῶν ἔθη ἑαυτὸν ἀποθανατίσας κεῖται. Strabo lib. XV. pag. 495.

Quintum genus celebratæ illic (in Indiâ) et prope in religionem versæ sapientiæ deditum, voluntariâ semper morte vitam accenso prius rogo finit.

S. Clement d'Alexandrie attribue ce mepris de la mort et la fermeté avec laquelle les Gymnosophistes la souffroient, ou meme se la procuroient à leur opinion de la Metempsycose, (u) C'est a dire, à la persuasion ou ils etoient que l'ame delivrée de ce corps passoit sur le champ, ou quelque temps après dans un autre pour l'animer et y recommencer une nouvelle vie; mais je crois que cette disposition provenoit chez eux d'un autre principe. L'opinion de la Metempsycose etoit, à la verité, commune dans les Indes, mais elle n'y etoit que la Doctrine populaire. Les Philosophes l'enseignoient au peuple, sans la croire eux memes, comme je le prouverai bientot. Les autres auteurs qui nous parlent de la resolution avec laquelle les Gymnosophistes se bruloient ne l'attribuent point à la metempsycose, mais seulement à l'esperance d'une meilleure vie après celle ci. Ils se brulent, dit Porphyre, (x) afin de purifier leurs ames en la separant du corps, et ils estiment heureux ceux qui sont morts, parce qu'ils se persuadent qu'ils sont dans le sejour de l'immortalité. Mandanes menacé par

---

finit. Plin. hist. nat. lib. 6. cap. 17. apud hos occupare diem fati pulchrum, et vivos se cremari jubent. quibus aut segnis ætas aut incommoda valetudo est. expectandam mortem pro dedecore habent. nec ullus corporibus quæ senectus solvit honos redditur. inquinari putant ignem, nisi qui spirantes recipit. Quint. Curt. lib. 8. Cap. 9.

(u) Καταφρονοῦσι δὲ θανάτου καὶ παρ' οὐδὲν ἡγοῦνται τὸ ζῆν. πείθονται γὰρ εἶναι παλιγγενεσίαν. Clem. Alex. Strom. lib. 3. pag. 451.

(x) πυρὶ τὸ σῶμα παραδόντες, ὅπως δὴ καθαρωτάτην ἀποκρίνωσι τοῦ σώματος τὴν ψυχήν. Porphyr. lib. 4. pag. 410.

les envoiés d'Alexandre repond qu'il ne craint point la mort, par ce qu'elle sera pour lui le passage à une vie meilleure et plus pure. De pareilles esperances sont incompatibles avec l'opinion que l'ame après la mort passe dans un autre corps. une vie semblable à celle qu'elle vient de quitter ne peut paroitre ni meilleure, ni plus heureuse. Ne revivre que pour mourir encore, ce n'est point passer dans le sejour de l'immortalité. Il falloit donc que les Brachmanes eussent un autre principe que celui de la Metempsycose, et ce principe n'etoit autre que celui de la reünion de l'ame à l'etre universel, comme je le ferai voir cy apres.

4. Les Dogmes philosophiques des Brachmanes etoient semblables en plusieurs points à ceux des Grecs. (y) Ce n'etoit point cependant d'eux qu'ils les tenoient, car ils n'avoient pas voiagé dans la Grece pour s'instruire des sentimens de ses philosophes; au contraire les Grecs etoient venus à leur ecole; du moins Apulée le dit expressement de Pythagore. (z) Ils croioient donc que le monde avoit eu un commencement et qu'il auroit une fin, qu'il etoit d'une figure spherique, et que Dieu qui l'avoit créé et qui le gouvernoit le pénétroit; c'est a dire, comme s'expliquoient les autres philosophes

---

(y) περὶ πολλῶν δὲ τοῖς Ἕλλησιν ὁμοδοξεῖν, ὅτι γεννητὸς ὁ κόσμος καὶ φθαρτὸς λέγειν κἀκείνους καὶ ὅτι σφαιροειδής, ὅ τε διοικῶν αὐτὸν καὶ ποιῶν θεὸς δι' ὅλου διαπεφοίτηκεν αὐτοῦ. Strabo lib. 15. pag. 490.

(z) Brachmanae pleraque Philosophiae ejus ei (Pythagorae) tradiderunt. Apulei. Florid. lib. 2.

qu'il en etoit l'ame. Car ce monde, dans leur systeme, etoit un grand animal qui produisoit de lui meme toutes les differentes especes d'animaux; cet animal avoit un esprit ou une ame qui etoit le principe de toutes ses actions. Les maladies occasionnées par les secheresses venoient de cette ame qui les envoioit pour punir les hommes qui ne lui rendoient point le culte qui lui etoit du. (a) Ils ajoutoient que les differentes choses qui composent le monde avoient differens principes; que l'eau etoit le principe du Monde, et qu'outre les quatre elemens ~~il y en avoit un cinquieme~~ le feu, l'air, l'eau et la terre, il y en avoit un cinquieme. (b) Ce Cinquieme element, selon eux, comme selon quelques philosophes Grecs etoit l'Æther, ou la matiere etherée elevée au dessus de l'atmosphere de l'air que nous respirons. (c) Tout ce qui etoit formé du melange des quatre elemens etoit mortel et corruptible; mais le ciel et les astres etoient formés de cette matiere subtile et deliée nommée l'Ether. Les Dieux et les genies celestes en etoient formés. Tout ce qui avoit pour principe ce cinquieme element etoit immortel et divin. (d)

(a) ζῶον, ἔφη, ἡγῶμαι τὸν κόσμον; ἤν γε ὑγιῶς γιγνώσκῃς. αὐτὸς γὰρ ζωογονεῖ πάντα.... ἡγώμεθα καὶ τὰ μέρη τοῦ κόσμου, διὰ τὸν ἐκείνου νοῦν ἐπιτήδεια παρέχειν αὐτὰ τοῖς τικτομένοις τε καὶ κυομένοις πᾶσι. καὶ γὰρ τὰ πάθη τὰ ἐξ αὐχμῶν φοιτῶντα, κατὰ τὸν ἐκείνου φοιτᾶν νοῦν, ἐπειδὰν ἐκπεσοῦσα ἡ δίκη τῶν ἀνθρώπων ἀτίμως πράττει. Philostr. lib. 3. cap. 11. pag. 142.

(b) ἀρχαὶ δὲ μὲν συμπάντων ἕτεραι, τῆς δὲ κοσμοποιίας τὸ ὕδωρ. πρὸς δὲ τοῖς τέτταρσι στοιχείοις, πέμπτη τις ἐστὶ φύσις ἐξ ἧς ὁ οὐρανὸς καὶ τὰ ἄστρα. Strabo lib. 15. pag.

(c) ἤρετο δὲ ἐκ τίνων ξυγκεῖσθαι τὸν κόσμον ἡγοῖντο. οἱ δὲ ἔφασαν ἐκ στοιχείων. μῶν, ἔφη, τεττάρων; οὐ τεττάρων, ἔφη ὁ Ἰάρχας, ἀλλὰ πέντε. καὶ τί ἄν, ἔφη, πέμπτον γένοιτο παρὰ τὸ ὕδωρ τε καὶ τὸν ἀέρα, καὶ τὴν γῆν, καὶ τὸ πῦρ; ὁ αἰθήρ, εἶπεν, ὃν ἡγεῖσθαι χρὴ γένεσιν θεῶν εἶναι. Philostr. lib. 3. c. 11. pag. 141.

(d) τὰ μὲν γὰρ τοῦ ἀέρος ἕλκοντα θνητὰ πάντα, τὰ δὲ τοῦ αἰθέρος ἀθάνατά τε καὶ θεῖα. Idem. ibid.

Tels etoient les principes de Physique de ces Philosophes principes de peu d'etendue qui ne devoient point leur faire faire de grands progrès dans la connoissance de la nature. aussi n'entroient ils guerres dans le detail de l'explication de ses phenomenes. La plus part faisoient meme peu de cas de ces connoissances qui ne contribuent point à rendre l'homme meilleur. Ils traitoient meme de folie l'application que l'on apportoit pour les aquerir. (e) Ils n'estimoient que la pratique de la morale aimans mieux paroitre bons par leurs actions que par leurs discours. Les Pramnes surtout que je soupconne etre les memes que les Samanéens se moquoient de ceux d'entre les Brachmanes qui s'appliquoient à la Physique et a l'astronomie. (f)

Ces Philosophes croioient l'ame spirituelle et immortelle, mais ils tenoient secrete la maniere dont ils expliquoient cette immortalité. Pour cacher aux peuples leurs sentimens à cet egard, ils lui debitoient des fables. Ils batissoient aussi, dit Strabon (g) des fables, comme Platon, sur l'immortalité de l'ame et sur les tribunaux des enfers. Bayle critique Strabon de s'etre expliqué dans ces termes et d'avoir parlé si cavalierement des plus grandes verités de la religion (h). cette censure seroit judicieuse, si Strabon eut ~~traité~~ effectivement traité de fables

(e) τὰ δὲ περὶ φύσιν, τὰ μὲν εὐήθειαν ἐμφαίνειν φησίν, ἐν ἔργοις γὰρ αὐτοὺς κρείττους, ἢ λόγοις εἶναι διὰ μύθων τὰ πολλὰ πιστουμένους. Strabo lib. 15. pag. 490.

(f) τοὺς δὲ Βραχμᾶνας φυσιολογίαν καὶ ἀστρονομίαν ἀσκεῖν γελωμένους ὑπ' ἐκείνων ὡς ἀλαζόνας καὶ ἀνοήτους. Strabo. ibid. pag. 494.

(g) παραπλέκουσι δὲ καὶ μύθους, ὥσπερ καὶ Πλάτων περί τε τῆς ἀφθαρσίας ψυχῆς καὶ τῶν καθ' ᾅδου κρισέων. Id. ibid. pag. 490.

(h) Bayle Diction. crit. art. Brachmanes

l'immortalité de l'ame et son etat de peines ou de recompense
aprés cette vie, mais cette qualification n'a pour objet
que ce que ces Philosophes proposoient en public. et Strabon
expliquant en cet endroit la Doctrine des Brachmanes ne
pouvoit se servir d'un terme qui exprimât mieux ce qu'ils pensoient
eux memes de ce qu'ils debitoient aux peuples. Les Brachmanes
comme la plus part des autres philosophes avoient pour le peuple
une doctrine fort differente de celle qu'ils communiquoient à
leurs adeptes. Ce qu'ils disoient en public n'étoit mesuré que par
l'utilité de ceux à qui ils parloient et non par la verité. leurs
discours publics contredisoient souvent leur doctrine particuliere.
Le terme de fables emploié dans cette occasion par Strabon etoit
donc tres propre a caracterizer l'enseignement public de ces
philosophes. Leur double doctrine est constatée par le
secret inviolable qu'ils exigeoient de leurs disciples. Les auteurs
qui nous ont parlé des Gymnosophistes nous assurent qu'ils ne
communiquoient leur doctrine qu'avec beaucoup de precautions
à ceux qu'ils avoient longtemps eprouvés et qu'ils jugeoient
incapables d'en abuser. Ils n'en parloient point à leurs femmes
dans la crainte qu'elles ne la divulgassent parmi les prophanes,
et c'etoit pour conserver ce secret qu'ils ne s'exprimoient que
d'une maniere obscure et Enigmatique. Il n'y a que la
double doctrine qui puisse rendre raison d'un secret si
religieusement observé. Si ce qu'ils enseignoient en public
etoit conforme à ce qu'ils disoient en particulier, il n'y avoit
point lieu au secret. Il falloit donc que l'enseignement

publié fut different de la Doctrine particuliere, et que ces philosophes craignans que le vulgaire n'abusât de leurs principes lui en derobassent la connoissance, et qu'en plusieurs occasions ils s'exprimassent autrement qu'ils ne pensoient.

C'est ce qu'en effet ils faisoient à l'egard de leur dogme de l'immortalité de l'ame. Ils l'expliquoient au vulgaire d'une maniere differente de celle dont ils le proposoient à leurs disciples. Dans le particulier, ils disoient à ceuxci que l'ame emanée dans son origine de la divinité lui etoit reünie aprés sa separation du corps; que son immortalité par consequent n'etoit point une existence distinguée de celle du Dieu; qu'elle devenoit immortelle, parceque reunie à ce premier être, dont elle avoit originairement eté detachée, elle participoit à sa nature et à sa durée, ou, pour parler plus exactement, elle avoit la meme nature et la meme durée. On ne peut douter que ce ne fut la la doctrine des Gymnosophistes, si l'on fait attention à l'idée qu'ils se formoient de Dieu. Ils le regardoient, comme nous l'apprenons de Strabon, (i) comme l'ame du monde qui le penetroit tout entier. En consequence de cette opinion ils se regardoient euxmemes comme des Dieux. (k) Les Bromes ou Bramines des Indes qui sont les disciples et les successeurs de ces

---

(i) ὅτε διοικῶν αὐτὸν (κόσμον) καὶ ποιῶν θεὸς δι' ὅλου διαπεφοίτηκεν αὐτοῦ. Strabo lib. XV. pag. 490.

(K) πάλιν οὖν ἤρετο (Ἀπολλώνιος) τίνας αὐτοὺς ἡγοῦνται. ὁ δὲ (Ἰάρχας) θεοὺς εἶπεν. ἐπερομένου δ' αὐτοῦ διατί ὅτι, ἔφη, ἀγαθοί ἐσμεν ἄνθρωποι. Philostrat. Lib. 3. Cap. 6. pag. 124.

anciens Philosophes sont encore aujourd'hui dans les memes sentiments. En un mot les Gymnosophistes tenoient sur l'ame la meme Doctrine que Pythagore, soit que ce Philosophe l'eut receüe d'eux comme le pretend Apulée (l) soit qu'il la tint des Egyptiens à qui les Anciens l'avoient communiqué, ~~[illegible]~~, selon le sentiment de Philostrate. (m).

Or Pythagore pensoit que l'ame etoit une emanation de la divinité et une portion detachée d'elle, qu'après sa separation du corps elle alloit se reünir à son principe, et qu'elle etoit immortelle, parceque l'etre dont elle est emanée et au quel elle se reünit est immortel. Sextus Empyricus (n) temoigne que Pythagore et toute l'ecole Italique, c'est à dire, tous les disciples de ce Philosophe enseignoient que non seulement nos ames, mais aussi celles des betes etoient de la meme nature les unes que les autres et même que celles des Dieux, parce qu'il n'y a qu'un seul esprit qui penetre l'univers, qui lui tient lieu d'ame et qui en unit tous les êtres. Les Gymnosophistes croioient la meme chose sur le meme principe. Ils ne mettoient point de difference entre les ames qui animoient les hommes et celles qui animoient les brutes. Ils leur donnoient à toutes la meme nature, la meme origine et la meme fin. Pythagore, dit encore Diogène Laerce dans la vie de ce Philosophe, (o) tient

---

(l) Brachmanæ autem pleraque Philosophiæ ejus contulerunt; quæ mentium documenta, corporumque exercitamenta, quot partes animi, quot vices vitæ, quæ Diis manibus pro merito suo cuique tormenta, vel præmia. Apule. Floridor. lib. 2.

(m) ἀναλαβὼν οὖν τὴν ἐρώτησιν (Ἀπολλώνιος) περὶ ψυχῆς δ' εἶπε πῶς φρονεῖτε; ὡς γε εἶπε (Ἰάρχας) Πυθαγόρας μὲν ὑμῖν, ἡμεῖς δὲ Αἰγυπτίοις παρεδώκαμεν. Philostr. lib. 3. Cap. 6. pag. 124.

(n) οἱ μὲν οὖν περὶ τὸν Πυθαγόραν... καὶ τῶν Ἰταλῶν πλῆθος φασὶ μὴ μόνον ἡμῖν πρὸς ἀλλήλους καὶ πρὸς τοὺς θεοὺς εἶναί τινα κοινωνίαν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὰ ἄλογα τῶν ζώων. ἓν γὰρ ὑπάρχειν πνεῦμα, τὸ διὰ παντὸς τοῦ κόσμου διῆκον ψυχῆς τρόπον, τὸ καὶ ἑνοῦν ἡμᾶς πρὸς ἐκεῖνα. Sextus Empyric. lib. 9 adv. Physic. §. 127.

(o) Διαφέρειν τε ψυχὴν ζωῆς, ἀθάνατόν τε εἶναι αὐτὴν ἐπειδήπερ καὶ τὸ ἀφ' οὗ ἀπέσπασται ἀθάνατόν ἐστι. Diog. Laert. Vit. Phil. lib. 8. §. 28.

que l'ame est differente de la vie et qu'elle est immortelle, parce que la Substance dont elle est detachée est immortelle. Plutarque attribue de meme à ce Philosophe et à Platon, (p) d'enseigner que l'ame est immortelle ~~pour soi~~ et qu'en sortant du corps pour se reünir à l'ame universelle, elle retourne à un principe de meme nature qu'elle.

Ce Sentiment n'etoit point particulier a Pythagore, ni aux Gymnosophistes des Indes. Presque tous les Philosophes de l'antiquité, dit M. Gassendi, (q) sont tombés dans l'erreur de la refusion des ames dans l'ame du monde. Ils croioient que les ames etoient autant de particules de l'ame du monde et que chacune etoit renfermée dans son corps, comme l'eau l'est dans un vase. Or quand un vase rempli d'eau et flottant dans la mer vient à se briser, l'eau qu'il contient, en se repandant se reünit à la mer; de meme, disoient ils, lorsque le corps vient à se dissoudre, l'ame qui en sort se reunit à l'ame du monde dont elle a eté tirée. Les Bramet d'aujourdhui se servent encore d'une semblable comparaison pour expliquer leur sentiment sur la destinée de l'ame apres la mort.

(p) Πυθαγόρας κ̀ Πλάτων ἄφθαρτον εἶναι τὴν ψυχήν. ἐξιοῦσαν γὰρ εἰς τὴν τοῦ παντὸς ψυχὴν ἀναχωρεῖν πρὸς τὸ ὁμογενές. Plutarch. de placit. Philos. lib. 4. Cap. 7.

(q) Pauculi fuere qui non inciderint in errorem illum de refusione in animam mundi; nimirum sicut existimarunt singulorum animas particulas esse animæ mundanæ, quarum quælibet corpore suo, ut aqua vase, includeretur, ita et reputarunt unam quamque animam, corpore dissoluto, quasi diffracto vase, effluere, ac animæ mundi à qua deducta fuerit iterum uniri. Gassendi. animadv. in lib. 10. Diog. Laert. pag. 550.

Ce dogme de la réfusion des ames que les Gymnosophistes enseignoient à leurs disciples influoit sur leur vie. Persuadés qu'apres leur mort leurs ames devoient retourner à leur premiere origine, ils vouloient jouir de ce bonheur par anticipation et prevenir des cette vie cette réünion en s'y unissant à Dieu de la maniere la plus intime. C'étoit dans cette vüe qu'ils se separoient du reste des hommes, qu'ils evitoient leur conversation, qu'ils gardoient un profond silence, et menoient une vie si frugale. Ils esperoient se detacher par ces moiens de tous les objets sensibles et se livrer avec plus de facilité à la contemplation de l'être suprême. Ce même principe leur donnant une noble idée de leur ame leur inspiroit ce mepris de leur corps et cette indifference pour toutes les choses de la vie. C'étoit enfin en consequence du même principe qu'ils bravoient la mort et que quelques uns d'eux se la procuroient, esperans hater par la leur réünion à la divinité.

Ce que ces Philosophes disoient de l'origine de l'ame et de sa fin, ils le disoient aussi de tous les êtres qui composent l'univers. Ils croioient que ces êtres etoient sortis du sein de Dieu et qu'ils devoient y rentrer un jour. Ce dogme leur etoit encore commun avec les Philosophes de l'antiquité. Destitués des lumieres de la revelation, ils ne croioient point qu'une chose put etre produite de rien. Ils tenoient pour constante cette maxime que de rien il ne se fait rien, de sorte qu'ils ne pouvoient regarder tous les etres particuliers que comme des emanations de l'etre universel qui se modifioit dans les differens

etres qui composent l'univers. Comme ils croioient en meme temps l'annihilation impossible, la destruction des êtres particuliers ne devoit être dans leurs principes qu'une differente modification de ces êtres, ou leur refusion dans l'etre universel. Cette Doctrine qui confond l'esprit avec la matiere, et qui fait de Dieu le sujet de toutes les miseres et de tous les vices est absurde. Elle choque toutes les lumieres de la raison, et il est surprenant que ces Sages fameux de l'antiquité n'en aient point senti le ridicule.

Quelque vrais que ces principes sur la fin de l'ame parussent aux Gymnosophistes, la prudence ne leur permettoit point de les rendre publics. Ces Philosophes qui avoient part au gouvernement de leur païs connoissoient trop bien de quelle importance est à la societé un etat de peines et de recompenses apres la mort, pour rien enseigner en public qui y fut contraire. Ils sçavoient que ce frein est necessaire pour contenir le commun des hommes dans les devoirs de l'observation desquels dependent le bonheur et la tranquillité des societés; que la pluspart incapables de se conduirre par les idées simples d'une vertu sterile auroient negligé l'observation des loix, ou meme les auroient violées ouvertement lors qu'ils auroient pu le faire impunément, s'ils eussent sçu que l'immortalité de l'ame qu'on leur enseignoit n'etoit autre chose que l'immortalité de Dieu, et que leurs ames ne devenoient immortelles que parce qu'elles se reünissoient apres la mort au premier etre dont elles avoient eté detachées. Il falloit donc que les Gymnosophistes cachassent au peuple

leur sentiment particulier, ou qu'ils ne le proposassent qu'avec des modifications qui pussent contribuer à serrer les liens de la société à la conservation de laquelle non seulement la qualité de membres, mais aussi celle de chefs et de magistrats les interessoit. Ils prirent ce dernier parti. Ils ne manifesterent qu'une partie de leur doctrine et deguiserent l'autre. Ils enseignerent publiquement que l'ame avoit une origine divine et qu'elle etoit immortelle, parce que ces dogmes loin d'etre prejudiciables à la société ne pouvoient servir qu'à la cimenter; mais ils userent de reserve par rapport à leur dogme de la refusion de l'ame. La crainte des mauvais effets qu'il pouvoit operer sur les esprits du vulgaire les leur fit proposer avec restriction. Ils enseignerent donc que toutes les ames n'etoient point reünies à leur principe aussitot après la separation du corps, et qu'il n'y avoit que celle des gens de bien, ou, comme s'exprime Strabon, (r) des vrais philosophes qui jouissent de cet avantage. à l'Egard des autres ils disoient qu'elles etoient jugées après la mort et condamnées à animer d'autres corps conformément à leurs demerites dans la vie qu'elles venoient de quitter, pour s'y purifier des soüillures qu'elles avoient contractées. Cette transmigration des ames d'un corps dans un autre est ce qu'on appelle la Metempsycose enseignée non seulement par les Gymnosophistes, mais aussi par les Pretres Egyptiens pour la meme fin.

Pythagore enseigna comme les Gymnosophistes la

(r) τὸν δὲ θάνατον γένεσιν ἐις τὸν ὄντως βίον καὶ τὸν εὐδαίμονα τοῖς φιλοσοφήσασι. Strabo. lib. XV. pag. 1190.

metempsycose au vulgaire ; mais il fit quelques changemens à cette doctrine. Car au lieu que les Gymnosophistes en exemptoient les gens de bien, ce Philosophe y soumit leurs ames comme celles des mechans. Il mit seulement entre elles cette difference que celle des gens de bien etoient destinées à animer des heros, et celles des mechans envoiées dans les corps des animaux sujets aux memes vices aux quels ils avoient eté enclins pendant leur vie. Cette distribution se faisoit, selon lui, dans les enfers par la Deesse Nemesis assistée des furies.

Quoi que Pythagore ait passé pour l'auteur de la Metempsycose chez les Grecs, il ne la croioit pas plus que les Gymnosophistes. Son sentiment particulier etoit que l'ame au sortir du corps alloit se reünir à l'ame du monde qui etoit de meme nature qu'elle. Ce sentiment est incompatible avec le dogme de la Metempsycose ; aussi ne prechoit il ce dogme qu'à cause de l'utilité qu'il croioit pouvoir en revenir à la Societé. Il en etoit de meme de ses disciples, comme nous l'apprenons de Timée de Locres celebre Pythagoricien. Dans les maladies du corps, dit ce ~~Philosophe~~, (5) Lorsque les remedes salutaires sont epuisés sans succés, on a quelque fois recours à d'autres remedes dangereux de leur nature ; de meme lorsque les esprits ne peuvent etre persuadés par la verité, il faut essaier de

---

(5) ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσί ποκα ὑγιάζομες, εἴκα μὴ εἴκῃ τοῖς ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπείργομες ψευδέσι λόγοις, εἴκα μὴ ἄγηται ἀλαθέσι. λέγοιντο δ' ἀναγκαίως καὶ τιμωρίαι ξέναι, ὡς μετενδυομέναν τᾶν ψυχᾶν, τῶν μὲν δειλῶν ἐς γυναικεῖα σκάνεα, ποθ' ὕβριν ἐκδιδόμενα. τῶν δὲ μιαιφόνων ἐς θηρίων σώματα, ποτὶ κόλασιν. λάγνων δ' ἐς σύων,

L.

les retenir par le faux, s'il peut faire quelque impression sur eux. C'est ce qui fait qu'il est necessaire d'inspirer, au commun des hommes, la terreur des supplices etrangers et de leur enseigner que l'ame change de demeure; que celle d'un lache est ignominieusement jettée dans le corps d'une femme; que celle d'un meurtrier est emprisonnée dans la peau d'une bete feroce; que celle d'un impudique est condamnée a animer un porc ou un sanglier; que l'homme vain et inconstant est changée en oiseau; que le paresseux et l'ignorant sont transformés en poissons. La dispensation de ces choses est confiée dans la seconde periode, c'est a dire apres cette vie à la Deesse Nemesis, et aux furies ses assesseurs qui sont chargées de veiller sur les actions des hommes et à qui Dieu le souverain seigneur de toutes choses a confié le gouvernement du monde rempli de Dieux, d'hommes et d'animaux qui sont formés sur le modele parfait de l'idée eternelle et intellectuelle. Ce passage prouve clairement que Pythagore et ses disciples ne croioient rien de ce qu'ils debitoient en public sur la metempsycose, sur les enfers et sur les tourments qu'y souffroient les mechans; que tous leurs discours sur ces differens chefs etoient assortis non à la verité, mais à l'utilité; qu'ils pensoient autrement qu'ils ne parloient, et que Strabon a eu raison de traiter leur enseignement public de fables.

ἐς σύων, ἢ κάπρων μορφάς· κούφων δὲ καὶ μετεώρων ἐς πετηνῶν ἀεροπόρων, ἀργῶν καὶ ἀπράκτων ἀμαθῶν τε καὶ ἀνοήτων, ἐς τὰν τῶν ἐνύδρων ἰδέαν. ἅπαντα δὲ ταῦτα ἐν δευτέρᾳ περιόδῳ ἁ Νέμεσις συνδιέκρινε, σὺν δαίμοσι παλαμναίοις χθονίοις τε, τοῖς ἐπόπταις τῶν ἀνθρωπίνων, οἷς ὁ πάντων ἀγεμὼν ὁ θεὸς ἐπέτρεψε διοίκησιν κόσμω συμπεπληρωμένω ἐκ θεῶν τε καὶ ἀνθρώπων, τῶν τε ἄλλων ζώων, ὅσα δεδαμιούργηται ποτ' εἰκόνα τὰν ἀρίσταν εἴδεος αἰωνίω καὶ νοητῶ. Timæus Locr. de animâ mundi sub fin.

~~[illegible]~~

M. Le Clerc a neanmoins pretendu (t) que Pythagore croioit reellement la Metempsycose, et il a voulu le prouver par ce passage meme de Timée de Locres que je viens de rapporter, parceque cet auteur affirme expressement dans la conclusion de son passage que la dispensation de la metempsycose est confiée dans la seconde periode à Nemesis; mais, comme la remarqué Mr. Warburton, (u) Quiconque lira avec attention le passage entier de Timée, qui ne parle de la Doctrine de la Metempsycose qu'en tant qu'elle est utile au Vulgaire, quoiqu'elle ne soit point veritable en elle meme, sera forcé de convenir que le sens de la conclusion de ce passage est non pas qu'il soit vrai que Nemesis soit reellement chargée de la dispensation de la Metempsycose; mais seulement qu'il faut enseigner au Vulgaire qu'elle en est chargée, parceque cette doctrine lui est utile.

M. Warburton a voulu prendre le milieu entre le sentiment que je defens ici, qui a eté aussi soutenu par M. Dacier dans sa vie de Pythagore, que ce Philosophe ne croioit point reellement la Metempsycose quoiqu'il l'enseignât, et le sentiment de M. Le Clerc. Ce Scavant distingue deux sortes de Metempsycose, l'une naturelle

---

(t) Bibliot. choisie. tom. 10. Art. 2. Sect. 4.

(u) Whoever reads the Whole passage, wich speaks of the Doctrine as useful and not true, as plainly as Words can do it, wil be forced to own that by Nemesis decrees, the author meant — it must be taught that Nemesis decrees. The divine legation of Moses demonstrated, Book. 3. Sect. 3. pag. 367.

Physique, necessaire et independante du merite ou du demerite des ames, l'autre morale qui avoit lieu en consequence des bonnes ou des mauvaises actions de la vie precedente. Il soutient que Pythagore n'admettoit point la seconde, quoi qu'il l'enseignat en public ; mais qu'il reconnoissoit la premiere. (x) Cette distinction ne me paroit point avoir lieu dans le systeme de Pythagore. Ce Philosophe et ses disciples ne croioient ~~ni~~ reellement aucune sorte de Metempsycose. Ils n'admettoient point la metempsycose morale relative aux merites ou aux demerites, Monsieur Warburton convaincu par le passage de Timée de Locres en convient. Ils ne croioient pas d'avantage la metempsycose naturelle ; cette metempsycose etoit incompatible avec ses idees sur la fin de l'ame, puis qu'il ~~crut~~ se persuadoit, suivant le temoignage de Plutarque rapporté ci dessus, que l'ame en sortant du corps se reunissoit à l'ame universelle et retournoit à un principe de meme nature qu'elle. Tout ce que ces Philosophes debitoient sur la Metempsycose n'etoit donc que pour le vulgaire. celle qu'ils proposoient en public etoit necessaire et morale en meme temps. Ils l'etendoient indifferemment à toutes les ames, sans en excepter aucune. Dans ce sens la metempsycose etoit naturelle et necessaire. Ils disoient aux peuples que le passage successif des ames d'un corps dans un autre etoit une revolution qu'il leur falloit necessairement subir. (y) C'est ainsi

---

(x) There were two kinds of the metempsycosis wich the Pythagoreans ~~thoug~~ thaught, the moral, and the natural. The latter they believed; the first did not. idem. ibid.

(y) πρῶτόν τέ φασι τοῦτον (Πυθαγόραν) ἀποφῆναι τὴν ψυχὴν κύκλον ἀνάγκης ἀμείβουσαν, ἄλλοτε ἄλλοις ἐνδεῖσθαι ζώοις. Diogen. Laert. vit. Pythag. lib. 8.

qu'Ovide la fait proposer aux Crotoniates par Pythagore. (Z)
mais cette Metempsycose necessaire etoit en meme temps morale
parceque la determination des corps que les ames devoient habiter
après cette vie etoit dependante du merite ou du demerite de la
vie precedente. Elle se faisoit en consequence d'une dispensation
morale relative aux bonnes et mauvaises actions dont l'ame s'etoit
rendüe coupable dans la vie qu'elle venoit de quitter. Ce ne sont
point deux sortes de metempsycose, mais la meme qui considerée
sous differens rapports est ou necessaire ou morale; Necessaire en
ce qu'aucune ame ne peut etre reünie à son principe, sans avoir
animé consecutivement plusieurs corps; Morale, parceque le choix
ou la distribution des corps que les ames doivent animer est ~~e~~
reglé par les bonnes ou mauvaises actions dont elles se trouvent
chargées en sortant de la vie. Les differens textes que l'on peut
produire de l'antiquité justifient l'idée que je donne ici du
systeme de Pythagore. En effet ce Philosophe enseignoit en
public l'une et l'autre metempsycose. Le Discours qu'Ovide lui
fait tenir aux Crotoniates prouve qu'il parloit au peuple de la
metempsycose Physique et necessaire; mais il ne faut point en
separer le rapport moral qu'avoit cette metempsycose. Pythagore

(Z) O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid Styga, quid tenebras et nomina vana timetis,
Materiem vatum, falsique pericula mundi?
Corpora sive rogus flammâ, seu tabe vetustas
Abstulerit, mala posse pati non ulla putetis.
Morte carent animæ: semperque priore relictâ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ. Ovid. Metam. lib. XV
fab. 3. v. 153 et seqq.

qui avoit donné les loix aux Crotoniates et qui avoit formé leur republique, auroit entierement ruiné l'etablissement qu'il venoit de faire, s'il eut separé ce rapport moral. S'il eut appris à ces peuples que quelque chose qu'ils fissent, quelque vie qu'ils menassent, il falloit necessairement qu'independamment de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions leurs ames apres la mort passassent dans d'autres corps, auroit il pu se flatter d'une exacte observation des loix qu'il venoit de leur donner? En leur enseignant que l'ame devoit necessairement changer de demeure, il falloit donc qu'il leur enseignât en meme temps que ces demeures sont distribuées selon le merite ou le demerite. Mais ce Philosophe pensoit et enseignoit à ceux de ses disciples qu'il admettoit à la participation des secrets de sa Philosophie, qu'aussitôt apres la mort l'ame alloit se reünir à l'ame universelle. Il ne croivit donc reellement aucune Metempsycose ni Physique ni morale; et tout ce qu'il debitoit sur cette matiere n'etoit que pour le peuple, qu'il se persuadoit, comme les autres Philosophes du paganisme, que l'on pouvoit tromper en matiere de religion, lorsque son utilité le requeroit. (a)

Ce dogme populaire de la Metempsycose n'avoit eté inventé par les Philosophes, qu'afin que les peuples retenus par la crainte d'un etat malheureux apres cette vie, observassent plus fidelement les devoirs de la Societé pour l'infraction desquelles les loix civiles ne peuvent point statuer de peines. Et il est à remarquer qu'il a eté

(a) Expedire igitur existimat (Scævola) falli in religione civitates. quod dicere etiam in libris rerum divinarum ipse Varro non dubitat. S. Aug. de civit. Dei lib. IV. Cap. 27. Hominum velut prudentium et sapientium fuit negotium populum in religionibus fallere. Idem ibid. Cap. 32.

premierement et principalement preché par ceux qui avoient part à la legislation ou au gouvernement de leur païs. Les Gymnosophistes qui l'enseignoient etoient les principaux conseillers des Rois des Indes. Les Prêtres Egyptiens qui proposoient aussi ce dogme aux peuples avoient part au gouvernement de l'Egypte et le Roi etoit toujours de leur corps. Pythagore et ses principaux disciples se melerent de donner des loix à differens peuples. Leur idée philosophique sur la nature, l'origine et la fin de l'ame les a naturellement conduits à l'inventer plutôt que tout autre systeme. Toutes les ames aiant non seulement la meme nature, mais ne formant ensemble qu'un meme tout dont elles etoient autant de parties, il etoit naturel de concevoir que les nouvelles productions d'hommes ou d'animaux etoient animées par ces memes parties qui en avoient deja animé d'autres.

Il n'est pas facile de decider à qui l'on doit attribuer l'invention de la metempsycose. (b) Herodote en fait honneur aux Egyptiens. Ils sont les premiers dit cet historien, (c) qui aient dit que l'ame de l'homme est immortelle, qu'elle passe successivement dans differens corps et qu'apres avoir animé toutes les especes differentes d'animaux de la terre, de la mer et de l'eau, elle revient dans le corps d'un homme. Ils pretendent que ce circuit ou cette revolution ne se fait que dans l'espace de trois mille ans. Les Grecs vouloient aussi avoir la gloire de cette invention. Il y en avoit plusieurs parmi eux, selon la remarque du meme

(b) An ab Indis ad Aegyptios, an ab his ad illos transierit (Metempsycosis) res est non parvae disquisitionis. Huet. in Origenian. lib. 2. quaest. 6. num. 20. pag. 104.

(c) Πρῶτοι δὲ καὶ τόνδε τὸν λόγον Αἰγύπτιοι εἰσὶ εἰπόντες, ὡς ἀνθρώπου ψυχὴ ἀθάνατός ἐστι· τοῦ σώματος δὲ καταφθίνοντος, ἐς ἄλλο ζῶον αἰεὶ γινόμενον ἐσδύεται· ἐπεὰν δὲ περιέλθῃ πάντα τὰ χερσαῖα, καὶ τὰ θαλάσσια, καὶ τὰ πτηνὰ, αὖτις ἐς ἀνθρώπου σῶμα γινόμενον ἐσδύνειν. τὴν περιήλυσιν δὲ αὐτῇ γίνεσθαι ἐν τρισχιλίοισι ἔτεσι. Herodot. lib. 2. pag. 144. Edit. Henr. Stephani ann. 1592.

Historien (d) les uns plus anciens, les autres plus modernes qui se l'attribuoient; mais Herodote n'a point jugé à propos de nous transmettre leurs noms. Le plus ancien que nous connoissions, et que vraisemblablement il a eu en vüe est Pythagore que l'on pretend communement estre le premier des Grecs qui ait parlé de la revolution des ames, qui ait dit que cette revolution etoit necessaire, et que les ames passoient successivement dans le corps des animaux. Les anciens conviennent assez unanimement qu'il n'a point eté l'inventeur de ce systeme. Ce Philosophe n'enseigna que ce qu'il avoit appris dans les differens païs où il avoit voiagé pour s'instruire. S. Clement d'Alexandrie (e) et presque tous les autres veulent que ce soit des Egyptiens, des Chaldeens et des Mages qu'il ait reçu toute sa Philosophie; mais Apulée y joint les Gymnosophistes ou les Brachmanes des Indes de qui il pretend que Pythagore avoit appris toute sa theologie sur l'ame. Le sentiment le plus commun, dit il, (f) est que Pythagore alla volontairement en Egypte, pour s'y instruire des sciences qui y avoient cours qu'il y apprit des Pretres les ceremonies sacrées, l'arithmetique et la Geometrie; qu'il passa ensuite chez les Chaldéens et de là chez les

---

(d) τέτῳ τῷ λόγῳ εἰσὶ οἱ Ἑλλήνων ἐχρήσαντο, οἱ μὲν πρότερον, οἱ δὲ ὕστερον, ὡς ἰδίῳ ἑωϋτῶν ἐόντι· τῶν ἐγὼ εἰδὼς τὰ οὐνόματα, οὐ γράφω. Idem. ibid.

(e) Θάλης δὲ Φοῖνιξ ὢν τὸ γένος, καὶ τοῖς Αἰγυπτίων προφήταις συμβεβληκέναι εἴρηται· καθάπερ καὶ ὁ Πυθαγόρας αὐτοῖς γε τούτοις, δι' οὓς καὶ περιετέμετο, ἵνα δὴ καὶ εἰς τὰ ἄδυτα κατελθὼν τὴν μυστικὴν παρ' Αἰγυπτίων ἐκμάθοι φιλοσοφίαν· Χαλδαίων τε καὶ Μάγων τοῖς ἀρίστοις συνεγένετο. Clem. Alex. Stromat. lib. 1. pag. 302.

(f) Celebrior fama obtinet sponte eum (Pythagoram) petisse Ægyptias disciplinas atque ibi à sacerdotibus ceremoniarum incredendas potentias, numerorum admirandas vices, Geometriæ solertissimas figuras didicisse, nec his artibus animi expletum, mox Chaldæos atque inde Brachmanas... Chaldæi sideralem scientiam, numinum vagantium status, ambitus, utrorumque varios effectus in genituris hominum ostendere, necnon

chez les Brachmanes. Les premiers lui apprirent la Science des astres, le mouvement des Planetes et leurs influences sur la naissance des hommes et la medecine. Il reçut des Brachmanes la pluspart des dogmes de sa Philosophie. Ils lui apprirent la maniere de former les esprits et d'exercer les corps, combien l'ame a de parties, les differentes vicissitudes de la vie, les peines et les recompenses apres cette vie suivant les bonnes et les mauvaises actions qu'on y a faites. + On cite ordinairement Philostrate pour appuier cette narration d'Apulée, pour prouver que Pythagore a eté disciples des Brachmanes et que c'est d'eux qu'il a appris la metempsycose. (g) mais les differentes manieres dont les Sçavans ont lu son texte detruisent cette preuve. ~~Ab~~ ~~Cons~~ Les uns ont cru voir dans ~~cet auteur~~ la reponse que cet auteur fait faire par Iarchas chef des Brachmanes a Apollonius que Pythagore ainsi que les Egyptiens tenoient la metempsycose des Indiens. (h) Les autres ~~que~~ au contraire que Pythagore l'avoit enseignée aux Brachmanes et que ceux-ci l'avoient communiqués aux Egyptiens; et l'on peut proposer une troisieme

+ Apulée n'est pas le seul des anciens qui ait fait Pythagore disciple des Brachmanes. Alexandre dans son traité des Symboles Pythagoriciens cité par S. Clement d'Alexandrie le fait voiager dans les Gaules et dans les Indes et converser avec les Philosophes de ces deux nations pour s'instruire de leur doctrine. Αλέξανδρος δὲ ἐν τῷ περὶ Πυθαγορικῶν συμβόλων..... ἀκηκοέναι τε πρὸς τούτοις Γαλατῶν καὶ Βραχμάνων τὸν Πυθαγόραν βούλεται. Clem. Alex. Strom. lib. 1. pag. 304.

---

nec non medendi remedia .... Brachmanæ autem pleraque Philosophiæ ejus contulerant, quæ mentium documenta, corporumque exercitamenta, quot partes animi, quot vices vitæ, quæ diis manibus pro merito suo cuique tormenta vel pœnæ. Apule. floridor. lib. 2.

(g) Ab Indis eam (μετεμψυχώσιν) accepisse Pythagoram et ipsos Ægyptios memoriæ prodiderunt Philostratus de vitâ Apollonii libro tertio Capite Sexto, aliique. Clericus Comm. in cap. 22. Num. v. 28.

(h) Post interrogationem prosecutus (Apollonius), de animâ, inquit, quidnam sentitis? ad quem Iarchas, idipsum, inquit, quod nobis Pythagoras, nos vero Ægyptiis tradidimus. Feder. Morellus in vers. Philostr. lib. 3. c. 6.

LVIII. Leçon de laquelle il resultera que Pythagore a enseigné la Metempsycose aux Grecs et que les Egyptiens la tenoient des Indiens. cette leçon seroit plus conforme au sentiment de tous les anciens, qui conviennent que Pythagore est le pere de l'opinion de la metempsycose dans la Grece et qu'il l'avoit apprise des Egyptiens chez lesquels tous le font voiager. elle seroit en meme temps plus conforme au texte de Philostrate dans lequel elle fait moins de changement que les deux precedentes. (1) Quoi qu'il en soit du voiage de Pythagore dans les Indes dont il paroit qu'Apulée seul a parlé, il est impossible que ce soit ce Philosophe qui ait instruit les Brachmanes du dogme de la transmigration des ames. Cette Doctrine etoit repandüe dans les Indes long temps avant la naissance de Pythagore. Jo, qui est peut etre le meme que le Brachman de Suidas, avoit appris aux Indiens que les ames passoient successivement dans plusieurs corps. Il leur avoit fait accroire qu'il avoit lui meme eprouvé plusieurs fois ces differentes transmigrations.

---

(1) Le texte grec de Philostrate tel qu'il a eté imprimé par Federic Morel porte: ἀναλαβὼν δ' ἐν τὴν ἐρώτησιν (Ἀπολλώνιος) περὶ ψυχῆς δὲ εἶπε πῶς φρονεῖτε; ΩΣ ΓΕ, εἶπε (Iarchas) ΠΥΘΑΓΟΡΑΣ ΜΕΝ ΥΜΙΝ, ΥΜΕΙΣ ΔΕ ΑΙΓΥΠΤΙΟΙΣ ΠΑΡΕΔΩΚΑΜΕΝ. Ce texte est evidemment fautif. Pour le rendre susceptible du sens que lui donne M. Le Clerc: que les Indiens ont enseigné la metempsycose a Pythagore et aux Egyptiens, il faut non seulement le corriger, mais le changer presqu'entierement. car il faudroit lire ὥς γε Πυθαγόρᾳ καὶ Αἰγυπτίοις παρεδώκαμεν. La traduction de Federic Morel: <u>Idipsum quod nobis Pythagoras nos vero Ægyptiis tradidimus</u> suppose moins de changemens. Il suffit de substituer les pronoms ἡμῖν et ἡμεῖς a ὑμῖν et a ὑμεῖς, ~~mais~~ le sens qui en resulte ~~contredit toute lantiquité. Il est faux que les Egyptiens ayent connu~~ est que Pythagore a enseigné la Metempsycose aux Indiens, et qu'ensuite les Indiens l'ont communiquée aux Egyptiens ce qui est faux et dementi par toute lantiquité. Car quand meme on supposeroit que cette doctrine ait passé des Indes dans l'Egypte, il est faux que ce soit depuis le temps de Pythagore, et quelque peu d'estime que merite Philostrate, on ne peut lui faire faire gratuitement un anachronisme si grossier. Je crois donc que le seul changement qui soit a faire dans ce passage est celui qui est indiqué par le texte meme. Le verbe παρεδώκαμεν exige necessairement qu'au pronom ὑμεῖς <u>vos</u> on substitue ἡμεῖς <u>nos</u>. alors le texte donnera un sens raisonnable. Iarchas repondra a Apollonius: Nous avons sur l'ame les memes opinions que vous a debitées Pythagore, et que nous avons apprises aux Egyptiens. Suivant

+ cette Correction, Pythagore auroit enseigné la metempsycose aux Grecs, ce qui est reconnu par tous les anciens, et les Indiens l'auroient apprise aux Egyptiens de qui Pythagore la tenoit.

Pythagore l'a imité dans ce point, en pretendant avoir eté Euphorbe au Siege de Troies. Ce Fo etoit fils de Roi et naquit, selon quelques uns, dans l'isle de Ceylan, et selon d'autres dans le Continent voisine. Il vivoit, selon la tradition des Chinois environ mille ans avant l'Ere Chretienne. (K) plus de quatre siecles avant la naissance de Pythagore, ca'd ceux qui lui donnent la datte la plus reculée ne la placent que la seconde année de la quarante huitieme Olympiade c'est adire l'an 487. avant J. C. (l) et par consequent Pythagore ne peut avoir appris aux Indiens une Doctrine qui etoit commune chez eux si longtemps avant sa naissance.

Ce Fo avoit deux Doctrines l'une interieure et l'autre exterieure. Sa Doctrine interieure qu'il ne communiquoit qu'à ses plus chers disciples, à ceux qu'il scavoit lui etre entierement attachés et de la fidelité desquels il etoit sur consistoit à etablir pour principe et pour fin de toutes choses un certain vuide et un neant reel. Il disoit que tous les hommes etoient sortis de ce vuide et de ce neant et qu'ils y retournoient apres la mort, que tous les elemens et tous les etres faisoient partie de ce neant. Ce terme de neant dans sa bouche et dans celle de ses disciples ne doit point se prendre à la rigueur et ne signifie point un neant absolu. Ils lui donnent des attributs et disent que c'est quelque chose d'admirable, de pur, de clair, de subtil, d'infini, qui n'est sujet ni à corruption, ni à generation qui est la perfection et le principe de tous les etres. Ce neant est donc un etre reel

---

(K) Anno Cycli 28. anno 41. Imperatoris Chaovam 16. Nascitur in Indiâ ex Regulo Cim fan et Matre Moye autor Sectæ Bonziorum et transmigrationis Pythagoricæ Foe dictus. Hæc post annos 1060. anno post Christum 64. in Sinam regiâ autoritate introducitur. Couplet. Confuc. Tab. Chronol. hist. Sinic.

(l) Stanley hist. Philos. Part. VIII. Pythagor. Cap. 10.

au quel ils n'ont donné ce nom, que parce qu'il est exempt de toutes les qualités qui rendent la matiere sensible. En s'exprimant ainsi, ils ont suivi l'usage du vulgaire grossier qui appelle rien tout ce qui ne tombe point sous les sens. Sa Doctrine exterieure qu'il communiquoit indifferemment à tous etoit que toutes les ames aussitot apres leur separation d'un corps passoient dans un autre.

C'est ce fo qui a repandu la Doctrine de la Metempsycose dans tout l'orient, dans les Indes, à la Chine, au Japon et chez les Tartares; mais je ne l'en crois point le premier inventeur. L'epoque de sa naissance fixée par les Chinois à mille ans avant l'ere Chretienne, c'est a dire, vers le regne de Salomon troisieme roi du peuple Juif, ne permet point de penser que ce soit de lui que les Egyptiens l'aient apprise. Il y avoit longtemps que ce peuple avoit non seulement un gouvernement policé, mais un corps de Doctrine fixe. et il est plus probable que ce sont eux qui ont communiqués aux Indiens leur Doctrine sur cet article.(m) Il est inutile pour rendre raison de cette communication de recourir aux voiages incertains ~~des~~ d'Osiris et de Sesostris Rois d'Egypte dans les Indes et au dela du Gange. Le commerce

---

(m) M. Huet croit que si toute la nation des Indiens et des Chinois n'est pas descenduë des Egyptiens elle l'est du moins en la plus grande partie. Car quelle autre chose, dit il, peut signifier cette expedition si Celebre d'Osiris dans les Indes, ou il regna pendant cinquante deux ans, cultiva et polit cette nation, y batit des villes et y repandit tant de colonies Egyptiennes, que l'Egypte devint suffisamment autorizée dans la suite a former une pretention sur les Indes, comme sur son propre? Sesostris qui longtemps apres subjugua toute l'Asie, etendit ses conquetes jusqu'aux Indes et à toutes les cotes qui environnent la mer voisine. Et lorsque Cambyse envahit l'Egypte, les Indes furent le refuge de plusieurs Egyptiens. La conformité des mœurs et des dogmes de ces deux nations montre encore leur alliance. Hist. du Commerce et de la Navig. ch. 9.

Le P. Catrou assure sur la foi des Bramines que les anciens Indiens ont eté des colonies d'Egyptiens. Hist. gener. du Mogol. pag. 57.

Le S. La Croze pretend que l'origine des superstitions Indiennes ne peut etre attribuée qu'à celles de l'Egypte et il le prouve par la comparaison des unes et des autres. Hist. du Christian. des Indes pag. 426. et suiv.

seul ouvert de tres bonne heure par la mer rouge entre les deux nations a pu repandre chez un peuple les sentimens de l'autre.

On attribue communement au dogme de la metempsycose l'abstinence de tout ce qui a été animé, si religieusement observée par les Gymnosophistes et les Pythagoriciens. Ils craignoient, dit on, qu'en tuant quelques animaux pour en manger la chair, ils ne fissent deloger les ames de quelques uns de leurs parens ou de leurs amis. Cette raison pouvoit faire impression sur le vulgaire qui croioit effectivement la transmigration des ames; mais des Philosophes qui ne la croioient point ne pouvoient en etre touchés. Leur abstinence partoit donc d'un autre principe, et ce principe ne pouvoit etre que la notion qu'ils s'etoient formée de la nature de l'ame des betes. Ils croioient que ces ames etoient de la meme nature que celles des hommes, c'est à dire, qu'elles etoient des emanations de la divinité qui devoient un jour y etre reünies. Dieu meme les aiant placées dans les corps de ces animaux, ou elles devoient demeurer le temps qu'il leur avoit marqué, ils se faisoient un scrupule de tuer ces animaux, parce qu'en le faisant, ils se seroient opposés à Dieu et qu'ils auroient fait sortir contre son ordre une ame d'un corps ou il avoit jugé à propos de la mettre.

De ces Gymnosophistes autre fois si celebres dans les Indes ceux qui portoient le nom de Samanéens n'y subsistent plus aujourd'hui. mais la memoire ne s'en est point entierement perdue. (n) Les Indiens reconnoissent que toutes leurs sciences et leurs arts leur viennent de ces philosophes. Ils pretendent qu'ils ont ete chassés par leur Dieu Wistnou, lorsqu'il parut pour la sixième fois. voici comment ils racontent ce fait dans leurs fables. Il y avoit, disent ils, deux sectes qui faisoient

(n) La Croze hist. du Christ. des Indes. pag. 493. et suiv.

profession d'une religion pernicieuse, Les Budderqueuls et les Schammanerqueuls, c'est adire, les adorateurs de Budda et les Samanéens dont la religion etoit la meme. Pour les detruire Vistnou se rendit visible sous la forme d'un homme qui fut nommé Vegouddova Avatarum. Il feignit d'etre de leur secte et vecut parmi eux, jusqu'a ce qu'aiant aquis assez de credit il se fit connoitre et instruisit douze disciples dont il se servit pour exterminer cette religion et ceux qui la professoient. Les Bramines conviennent que ces Samanéens pratiquoient la meme abstinence que les Indiens d'aujourd'hui, et qu'ils croioient comme eux la transmigration des ames, mais il paroit qu'ils etoient tombés dans l'ignorance du souverain etre. ce fut ce qui anima contre eux le zele de Vegouddova. on les accuse outre cela d'avoir blasphemé la religion de Vistnou et d'Isuren, de n'avoir fait aucun cas des pratiques superstitieuses usitées dans les Indes, d'avoir regardé tous les hommes comme egaux, sans mettre aucune difference entre les Castes, ou tribus, et d'avoir rejetté tous les livres Theologiques des Brammes. Le defaut de Chronologie chez les Indiens fait que l'on ne peut fixer le temps auquel a vecu le Bramine Vegouddova que les Indiens prennent pour Vistnou revenu au monde sous une nouvelle forme, ni par consequent celui de l'expulsion des Samanéens. cependant comme il paroit par leurs livres qui se conservent encore dans les Indes en deça du Gange qu'on trouvoit des Samanéens sur la cote de Coromandel il y a 580 ans, on peut croire qu'il n'y a point encore cinq siecles qu'ils ont eté entierement chassés.

Ces Samanéens forcés de ~~[illegible]~~ sortir des roiaumes des Indes situés sur les cotes de Malabar et de Coromandel se sont refugié ~~dans des roiaumes plus eloignés~~ vers l'orient au dela du Gange, ou ils ont porté leur religion. Le legislateur et la premiere idole des Siamois s'appelle Sommona Codom. ~~Codom etoit son nom, et Sommona signifie en langue Balie un Talapoin ou religieux des forets. ce surnom n'est point eloigné de celui de Samanéen, qui selon ce que l'on a vu ci dessus~~

c'est a dire, Codom le Samaneen, Car, suivant la remarque de M. de la Loubere dans sa relation de son voiage de Siam, Codom etoit son nom, et Sommona dans la langue Balie veut dire un Talapoin, ou un religieux des forets, et l'on a vu cy dessus que ceux qui vouloient embrasser dans les Indes le genre de vie qui passoit pour le plus parfait se faisoient Samaneens et se retiroient dans les bois. Le meme Sommona Codom s'appelle aussi Pouti Sat, c'est a dire Seigneur Pouti. Ce nom repond a celui de Bouda et signifie la meme personne, comme le prouve le nom du mercredi dans toutes les langues des Indes. Dans la langue des Bramines ce jour s'appelle Boutta varam; dans celle de Ceylan, Boudda dina; dans celle de Siam, Van Pout; dans la langue malabare Bouden Kirumei.

Or Boudda ou Budda etoit une divinité que les Samaneens des Indes adoroient, ce qui leur avoit fait donner outre le nom de Schammanerqueuls, Samaneens, celui de Budderqueuls adorateurs de Budda. Le culte de cette Idole etoit connu dans les Indes avant le second siecle de l'Ere Chretienne, puis que S. Clement d'Alexandrie qui a ecrit vers la fin de ce siecle en fait mention. Il paroit par ce qu'il en dit (o) que ce Butta etoit un Prince ou un homme a qui les services qu'il avoit rendus a sa patrie avoient fait deferer les honneurs de la divinité. S. Jerome ajoute que la tradition des Indes porte que ce Butta qu'il nomme Budda est né d'une mere vierge. Cette tradition paroit s'accorder avec ce que les Idolatres des Indes rapportent de Xaca nommé a la Chine et au Japon Xe Kia, qui apres son apotheose fut nommé Fo, ou Foë. Ils disent qu'il fut concu dans un songe dans lequel sa mere

---

(o) εισι δε των ινδων οι τοις Βȣτλα πειθομενοι παραγγελμασιν, ον δι υπερβολην σεμνοτητος εις θεον τετιμηκασι. Clem. Alex. lib. 1. Strom. pag. 305.

(p) apud Gymnosophistas Indiae quasi per manus hujus opinionis auctoritas traditur, quod Buddam principem dogmatis eorum e latere suo virgo generit. S. Hieron. lib. 1. adv. Jovinian. circa fin.

vit un elephant blanc entrer dans son corps par la bouche, et qu'ensuite l'aiant porté a terme, elle le mit au monde par le coté droit. (q)

Le Xaca ou Fo etoit originaire des Indes et estné, suivant le sentiment le mieux etabli, dans l'isle de Ceylan. Son pere qui en etoit roi s'appelloit Cing fan Wung et sa mere Moye. a l'âge de dix neuf ans, il se retira dans la solitude, ou pendant douze ans il fut instruit par quatre hommes immortels, c'est le nom que les Indiens donnent aux solitaires distingués par de grandes vertus. mais lorsqu'il fut sorti de leur ecole, il se forma lui meme un nouveau systeme qu'il precha pendant quarante neuf ans. Ce systeme, que j'ai exposé ci dessus, consistoit a etablir le vuide et le neant pour le principe et la fin de toutes choses. Ce neant aiant eté pris pour un neant reel, quoique Xaca lui eut donné les attributs d'ingenerable, d'infini, d'incorruptible et de tres parfait, à conduit la plus part de ses disciples à un atheisme reel, et a attiré aux Samaneens la persecution qui les a obligés de sortir des Indes.

Ils ont eté remplacés par d'autres, qui comme eux, menent une vie solitaire et austere. Il est permis aux personnes des differentes castes ou tribus des Indes d'embrasser ce genre de vie, comme autrefois il etoit libre a tout Indien de quelque caste qu'il fut de se faire Samaneen. On leur donne differens noms, suivant l'espece d'austerité qu'ils ont choisie. (r) Celui qui tient toujours ses bras etendus, ou qui pratique quelque autre sorte de mortification se nomme Athid.

(q) Navarrette tract. 2. C. 11. p. 85.

(r) Pœnitentem et Mendicum Indi vocant Fakir. Sunt vero eorum et genera vari et nomina. qui seu extentis sine intermissione brachiis, seu alio cruciatu corpus affligit Athid dicitur. qui crines barbæ et capitis crescere sinit, Sanniasi. qui omnino omnes in corp crines detondet, Bheragi. qui aures [illegible] præscindit et Mahandev idolum adorat Dgiogi. qui vitam peregrinando quasi in exilio agit, Odassi. qui annum unum aut ampl nullum verbum profert, Moni. Cœterum tribus est nulla ex quâ quis hos status ingredi nequeat. Hi sunt veterum Gymnosophistæ et instituto suo et familiis diversi a Brahm

Bayer hist. regni Bactr.

S'il laisse croitre ses cheveux et sa barbe, on l'appelle Sanassi ou Sanniasi. Celui qui se coupe les deux oreilles est nommé Dgiogi. On appelle Odassi celui qui passe toute sa vie en pelerinage, et Moni celui qui garde un silence absolu pendant une ou plusieurs années.

L'autre classe de Gymnosophistes que les anciens ont appellés Brachmanes subsiste encore aujourdhui ~~dans les Indes~~, ~~avec ceux qui~~ dans la personne des Brames ou Bramines, dont il est visible que le nom est derivé de celui de Brachmanes. Ces Bramines ~~tous~~ descendans tous de la meme famille forment la premiere Caste ou Tribu des Indes. comme leurs ancetres, ils se regardent comme des Dieux. Pretendant etre substantiellement le Dieu Bruma, ils veulent que les peuples leur rendent leur respects et leur addressent leurs vœux. (s) Plusieurs de ces Bramines renoncent entierement au monde et meme à leurs familles qu'ils abandonnent (t) pour demeurer dans des solitudes et s'y occuper uniquement de la contemplation de Dieu. (u) à l'exemple de leurs Predecesseurs, ils s'abstiennent non seulement de ce qui est animé, ils jeunent encore frequemment et pratiquent diverses austerités qui seroient incroiables, si elles n'etoient confirmées par le temoignage de plusieurs temoins oculaires. Leur attention à se purifier est aussi la meme que celle des anciens Brachmanes. Ils se lavent ou prennent le bain plusieurs fois le jour, le matin a leur lever, avant leur repas, et au coucher du Soleil. (x)

Ces Bramines sont les ministres de la religion du peuple, mais ils ont la leur a part qu'ils ne communiquent qu'à leurs disciples. (y)

(s) Histoire des Dieux Orientaux. tom. 3. des voiag. de Dellon. p. 9. et 69.
(t) Lettres Edif. et Cur. 26. recüeil. p. 241.
(u) Proverbes de Barthrouheri. ch. 2. n. 4.
(x) La porte ouverte par Abraham Roger. liv. 1. ch. 16.
(y) Lettres Edif. et Cur. 26. rec. p. 232.

Elle se trouve dans un livre qu'ils nomment Vedam ecrit dans une langue ancienne entierement inconnuë au vulgaire. Ils tiennent ce livre si secret, que ce seroit un crime de l'avoir communiqué ou vendu à un autre qu'à un Brame. (Z)
Quand ils instruisent leurs disciples, ils commencent par les former dans la logique, ou dans l'art de raisonner, ensuite ils les menent par l'examen de ce monde sensible à la connoissance de son auteur dont ils concluent l'existence. Ils concluent de la meme maniere son intelligence et de son intelligence son immaterialité. Le but au quel tendent toutes leurs recherches philosophiques est la delivrance de l'ame de la captivité et des miseres de cette vie par une felicité parfaite qui est essentiellement ou la delivrance de l'ame, ou son effet immediat. (a)

Leurs idées sur la divinité, quoi que corrompuës et alterées par le culte des idoles, paroissent d'abord assez justes. Ils reconnoissent un Dieu infiniment parfait qui existe de toute eternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. (b) Il y en a même parmi eux, qu'ils nomment Nianiquenls, ou Gnaniquenls, c'est à dire sages et saints, qui ne reconnoissent qu'un etre souverain, et qui meprisent cette foule de Dieux que les gentils reverent. (c) La pluspart des autres pretendent que cette multitude de Dieux qu'ils adorent ne sont que des divinités subalternes, toutes soumises au souverain etre. (d) François Xavier dit dans une de ses lettres (e) qu'un Bramine de la cote de Malabar lui avoit avoüé en secret qu'un des misteres de son ecole etoit qu'il n'y avoit qu'un Dieu createur du ciel et de la terre, que ce Dieu seul devoit etre honoré, que les idoles n'etoient que des representations des malins esprits. Les principaux Bramines de Benarés, une des plus fameuses ecoles de toute la gentilité des Indes dirent à M. Bernier (f) que ce sentiment de la divinité

(Z) Lettres edif. et cur. 21. recueil. pag. 457.
(a) Ibid. 26. recueil. p. 238 et 244.
(b) Ibid. 19 recueil. p. 6.
(c) Ibid. p. 183.
(d) Ibid. p. 6.
(e) Franc. Xaver. lib. 1. Ep. 4. p. 79.
(f) Bernier Voiag. tom. 2. p. 148.

etoit universellement etabli parmi eux. Et dans leurs livres ils
s'expriment d'une maniere tres sublime. Ils appellent Dieu
Barabara Vastou (g) C'estadire l'etre des etres. L'etre souverain,
disent ils, est invisible et incomprehensible, immobile et sans figure
ou forme exterieure. Personne ne l'a jamais vu, le temps ne l'a
point compris, son essence remplit toutes choses, et toutes choses
tirent de lui leur origine. Toute puissance, toute sagesse, toute
science, toute sainteté et toute verité sont en lui. Il est infiniment
bon, juste, misericordieux, c'est lui qui a tout créé et conserve
tout et qui prend plaisir d'etre au milieu des hommes, pour les
conduirre au bonheur eternel qui consiste à l'aimer et à le servir.
Outre le nom de Barabara Vastou, ils lui donnent encore celui
de Sarouvesouren, Seigneur de toutes choses; Niddiaanander
un etre haut et eternel; Adinaraïguen, Souverain Seigneur
qui n'en a aucun au dessus de lui; Sarouva loga daiabaren,
amateur de tous les mondes; Sarouva let chauger, Sauveur de
l'univers; Kadden, Seigneur.

Dans le livre intitulé Tchiva Vaikkium(h), on lit que l'être
des êtres est le seul Dieu eternel, immense, present en tous lieux,
qui n'a ni commencement ni fin et qui contient toutes choses; qu'il
n'y a point d'autre Dieu que lui; qu'il est le seul Seigneur de
toutes choses et qu'il sera tel pendant toute l'eternité. O Dieu,
s'ecrie l'auteur du meme livre, avant que je vous connusse, j'etois
dans une perpetuelle agitation; mais depuis que je vous connois et
que je me suis recueilli en moi meme, je ne desire plus que vous.
Quel est donc l'être, dit encore le meme auteur, qui a existé de
toute eternité? Sont ce les cinq syllabes Namatchivaia.(i) Est ce

(g) La Croze hist. du Christ. des Indes. Liv. 6. pag. 442.

(h) Le meme. pag. 447.

(i) Le Nama tchivaia est une espece de formulaire de prieres consistant en cinq lettres ou cinq
syllabes que les Indiens nommés Tcharigueï ont sans cesse a la bouche. Ces Tcharigueï sont ceux qui a
cause des embarras et du commerce de la vie ne peuvent vaquer à la multitude des ceremonies prescrites dans
les livres Indiens. Pour y suppleer, ils se frottent de fiente de vache, ou de terre rouge, se purifient par des
lotions frequentes et repetent sans cesse le Namatchivaia qui signifie: soiez beni, O Tchiven. Ce Tchiven est une
divinité Indienne, que plusieurs prennent pour le souverain etre. La Croze. p. 450.

l'ame humaine? Sont ce les Dieux, ou les cinq elemens? le cours de la vie, les Sciences, la loi, ou le Saint Pontife qui est en tout et partout? Certainement c'est lui qui possede l'eternité laquelle ne convient a aucune des autres choses qui viennent d'etre nommées. Dieu, ajoute cet auteur, (K) est comme une mer dont l'etendüe n'a point de bornes. si quelqu'un souhaite de le voir et de le connoitre, il faut qu'il appaise l'agitation des vagues, qu'il se tienne dans une parfaite tranquillité, et que le recueillement de ses sens n'ait que Dieu pour objet. Il n'y a qu'un seul etre veritable qui est present en tous lieux et qui semblable aux raions du soleil s'insinue par tout. aucun des hommes ne le veut reconnoitre. Ils aiment mieux se vautrer dans les ordures de leurs pechés. Pour moi qui ai appris à le connoitre, je ne trouve rien au monde que je puisse comparer à sa magnificence, non plus qu'aux douceurs que je goute avec lui. Cependant je ne vois personne qui veuille ajouter foi à mes paroles. La Tortüe fait son sejour ordinaire dans la mer. apres s'etre delivrée de ses œufs et les avoir enterrés sur ses bords, elle retourne dans son element. cependant son imagination toujours presente à ses œufs y aboutit comme une espece de fil qui s'etend jusques là. D'abord que ses petits sont éclos, ils suivent ce fil imaginaire et se rendent aupres d'elle; De meme Dieu qui nous a mis dans le monde fait son sejour dans le ciel. Il nous a sans cesse dans sa pensée qui semblable à un fil s'etend jusqu'a nous. si nous suivons la trace que ce fil nous presente, nous trouverons Dieu infailliblement. Seigneur vous m'avez connu, lorsque vous m'avez créé, mais je n'ai appris à vous connoitre que lorsque j'ai pu faire usage de mon entendement. En quelque etat que je sois, que j'aille, ou que je vienne, ou que je me tienne en repos, je ne vous oublierai

(K) La Croze pag. 448.

jamais. Vous vous etes donné à moi et je me suis donné à vous. C'est ce que j'ai vu de mes yeux et connu de mon entendement. Vous etes venu a moi, O Dieu, comme un eclair qui tombe du ciel. L'auteur du livre Gnana Vumpa dit: (l) Il y a un etre qui se trouve partout, et qui est present à tout. C'est le seul que vous devez aimer. et celui du livre intitulé Vara baddu: O souverain de tous les êtres, seigneur du ciel et de la terre, je ne vous contiens pas dans mon cœur. Devant qui deplorerai je ma misere? vous m'abandonnez vous à qui je dois mon soutien et ma conservation. Sans vous je ne sçaurois vivre. Appellez moi, Seigneur, afin que j'aille vers vous. On trouve a la tete d'un de leurs livres appellé Panjangan (m) cette autre priere: J'adore cet être qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquietude, cet être dont la nature est indivisible, cet être dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités, cet être qui est l'origine et la cause de tous les êtres et qui les surpasse tous en excellence, cet être qui est le soutien de l'univers et la source de la triple puissance. On peut connoitre Dieu, dit un Bramine dans une lettre addressée à M. Ziegenbalg Missionnaire Danois dans les Indes, (n) par la loi qu'il a donnée et par les merveilles qu'il opere dans le monde. On le decouvre aussi par l'entendement et la raison qu'il a donnée aux hommes et par la creation et la conservation des êtres. Ce qui lui est du de la part des hommes consiste principalement dans l'amour et la foi. Car voici ce que notre loi enseigne par rapport au service du Dieu souverain: L'homme le doit aimer et croire de bouche et de cœur, et il ne doit agir que par ces deux principes, sur lesquels etant fondé, il faut qu'il l'invoque et qu'il obeisse à ses commandemens en se conformant en tout et sans interruption à sa volonté. . . . . .

(l) La Crose hist. du Christ. des Indes liv. 6. p. 458.

(m) Lettres Edif. et Cur. 10. recueil. p. 14.

(n) La Crose p. 460.

Cependant, quel que belles que soient ces idées sur la divinité, quand on examine de près leur doctrine, elle ne vaut guerre mieux que l'atheisme. Car la nature divine a laquelle ils donnent differens noms suivant ses differens attributs, l'appellant tantot Achar, immobile, d'autrefois Paramand, en repos et quelquefois Paramexuad le souverain Seigneur, ou être, (o) n'est dans leurs principes que l'être universel, ou la nature de tous les êtres qui composent l'univers. Toutes choses, disent-ils, consistent en Sonnexo et Beaxt, c'est a dire en commun et en particulier. Ce qui est commun est la nature du souverain être en soi, ce qui est particulier est cette nature divisée par particules dans les differens êtres.

Ils disent que le monde a eté créé et qu'il doit finir, mais, comme les anciens Philosophes et les Brachmanes leurs maitres, ils ~~ils n'entendent point une creation proprement dite. comme~~ n'entendent point une creation proprement dite. ~~les anciens Philosophes et les Brachmanes leurs maitres.~~ Ils pretendent que Dieu ou l'être souverain a non seulement produit ou tiré les ames de sa propre substance, mais generalement tout ce qu'il y a de corporel et de materiel dans l'univers. Pour expliquer cette creation, ils se servent de la comparaison d'une grosse araignée qui tire de son sein le fil dont elle fait sa toile, et qui placée au centre de cette toile en sent et en dirige tous les mouvements; apres s'être amusée quelque temps à former et à contempler cette toile, elle en retire tous les fils et les fait rentrer dans son sein d'ou ils etoient sortis. (p)

(o) Kircher. China Illustrata.

(p) Bernier suite des memoires sur l'Empire du grand Mogol. pag. 202. Burnet Archaeol. Philosoph. append. Kircher China Illustr.

La creation, suivant ce systeme, n'est donc qu'une extraction et qu'une extension que Dieu fait de sa propre substance et la destruction ne sera que la reünion des etres particuliers à cette meme substance. Ils concluent de ce principe que le monde n'est qu'une illusion, un songe et un prestige, qu'il n'est rien de reel et d'effectif dans tout ce que nous croions voir, entendre, sentir, gouter et toucher; que cette multiplicité et cette diversité des choses qui nous apparoissent n'est qu'une seule et meme chose qui est Dieu meme, comme tous les nombres de dix, de vingt, de cent, de mille &c. ne sont qu'une meme unité repetée plusieurs fois.

Dans ce systeme, les ames ne sont que des emanations de Dieu, des parcelles detachées de sa substance, qui, au sortir du corps qu'elles animent presentement, seront reünies à cette substance dont elles sont ete detachées. ainsi la spiritualité des ames et l'immortalité qu'ils leur attribuent ne sont point distinctes de la spiritualité et de l'immortalité de Dieu, ou de l'ame universelle. Ce qu'ils disent de l'ame des hommes, ils le disent aussi de celles des bêtes. Les ames des uns et des autres sont la meme chose. La difference ne provient que de la perfection du corps. L'homme est plus parfait, parce qu'il lui a eté donné un corps par le moien duquel son ame produit et fait paroitre les qualités qui sont en elle, au lieu que celui que les betes ont reçu n'est point capable de faire paroitre ces qualités, ce qu'ils expliquent par l'exemple des petits enfans. Ces enfans ont une ame raisonnable aussi bien que les personnes plus avancées en age. Ils ont par consequent le jugement, la raison et les

autres qualités qui se rencontrent dans l'ame. Ils ne les font pas neanmoins paroitre, parce que les organes du corps ne sont pas suffisamment disposés pour cela. (q)

Lorsqu'on les presse sur les consequences de ce systeme, et qu'on leur demande comment il se peut faire que Dieu qui n'est point corporel et qui par consequent est indivisible peut neanmoins etre partagé en tant de portions de corps et d'ames, au defaut de raisons ils apportent plusieurs comparaisons. Dieu, disent ils, (r) est comme un ocean immense dans lequel seroient plusieurs bouteilles pleines d'eau. Ces bouteilles, quelque part qu'elles puissent aller, se trouveront toujours dans le meme ocean, dans la meme eau. Si elles viennent à se rompre, leurs eaux se trouveront reünies à leur tout, à cet ocean dont elles etoient des portions. Prenez, disent ils encore, (s) differens vases, remplissez les d'eau de la meme source, que cette eau soit chaude dans un de ces vases, qu'elle soit froide ou gelée dans un autre, ce sera toujours la meme eau. Imaginez vous encore un million de ces grands vases tous remplis d'eau sur lesquels le soleil repande sa lumiere. Ce bel astre quoi qu'unique se multiplie en quelque sorte et se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases. On en voit par tout une image tres ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau; le soleil est la figure du souverain etre, et l'image du soleil peinte dans chacun de ces vases nous represente assez naturellement

---

(q) La porte ouverte par Abraham Roger liv. 2. ch. 7. pag. 190.
(r) Bernier suite des memoires sur l'Empire du Grand Mogol. pag. 202.
(s) Lettres Edif. et Cur. 9. receuil. pag. 10.

notre ame créée à la ressemblance de Dieu meme. un des Systemes des Bramines, dit le P. Calmette Missionnaire aux Indes (t) est que l'ame est universelle. Ils supposent qu'elle est la meme dans tous les corps, selon cet axiome de leur Theologie. Le corps est different et l'ame est une. Ils expliquent selon ce systeme la difference de l'homme d'esprit et de l'idiot, du sçavant et de l'ignorant, par la comparaison d'un bon et d'un mauvais miroir. L'objet, quoique toujours le meme, est representé nettement dans l'un et confusement dans l'autre. La difference n'est point dans l'objet, elle est dans le miroir. Enfin ils vous disent qu'il en est de Dieu, comme de la lumiere qui est la meme par tout l'univers et qui ne laisse pas de paroitre de cent façons differentes, selon la diversité des objets ou elle tombe, ou selon les diverses couleurs et figures des verres par ou elle passe.

Ce dogme de l'identité de l'ame avec Dieu est chez les Bramines la source du fanatisme le plus outré. Peu contens d'etre reünis à la divinité et de devenir Dieu apres leur mort, ils veulent jöuir de cette prerogative des cette vie. C'est là le but de toutes leurs speculations Philosophiques et à quoi tendent toutes leurs pratiques. Un Bramine qui aspire à cet etat (u) coupe le cordon dont ceux de sa tribu ont coutume de se ceindre pour se distinguer des hommes de toutes les autres tribus, il se fait raser une petite touffe de cheveux que ~~eux~~ les Bramines ont seuls pouvoir de porter et qui sert pareillement à les faire connoitre. apres s'etre ainsi depouillé volontairement des marques

(t) Lettres Edif. et Cur. 23. receuil pag. 178.

(u) Hist. des Dieux orient. Tom. 3. des voiag. de Dellon. p. 69.

de sa noblesse et de la dignité de sa tribue, il prend dans sa main droite une canne de Bambou qui doit avoir dix douze ou quatorze nœuds, il porte dans sa main gauche une grande tasse de cuivre ou de terre et se couvre depuis la ceinture jusqu'aux genoux d'un morceau de toile raiée de diverses couleurs. Il ajoute à tout cet appareil et a toutes ces ceremonies ces paroles: Agame Bruma, c'estadire, je suis veritablement le Dieu Bruma. (x) alors par la force de ces paroles misterieuses, le Bramine est à l'instant changé et transformé en la propre substance de ce Dieu, et ceux de la meme Tribu qui se trouve present, lors qu'il prononce ces paroles, se prosternent à terre et l'adorent comme un Dieu. Les Bramnates qui sont les femmes de la tribu des Bramines, mais plus particulierement les veuves celebrent des fêtes en l'honneur du Nouveau Dieu, elles font des veilles et des festins nocturnes pour lui temoigner leur respect et leur Zele. Le Bramine ainsi divinisé, mais non encore delivré des necessités corporelles ne mange presque plus rien que ce que ses devotes lui ont preparés pendant la nuit.

Pour parvenir des cette vie à cette apotheose, il faut eteindre en soi tout desir, tout sentiment, toute pensée,

(x) Bruma est le premier des trois Dieux Indiens. Les deux autres se nomment Isuren et Vistnou, Les fables Indiennes racontent differentes apparitions et metamorphoses de ces Dieux. L'ordre entre ces pretenduës divinités n'est point reglé. Les uns donnent la preference à l'une, et les autres à un autre, et il y en a qui veulent que ces trois divinités soient ensemble le seul etre infiniment parfait. Bruma nommé par les Malabares Birouma n'a point de culte particulier aux Indes et n'est adoré que dans la personne des Bramines. Les deux autres le sont sous differentes figures.

renoncer à soi même et se mettre dans un état, où l'ame
soit sans fonction et le corps sans mouvement. Si quelqu'un,
dit l'auteur du *Vai Kium*, (y) souhaite voir et connoitre Dieu,
il faut qu'il appaise l'agitation des vagues, qu'il se tienne dans
une parfaite tranquillité et que le recueillement de ses sens n'ait
que Dieu pour objet. La supreme sagesse, disent ils (z)
consiste a eteindre en soi le principe sensitif du plaisir et de
la douleur, du desir, de la haine et de toutes les autres passions.
Cette extinction ne se peut faire que par l'union avec Dieu.
Cette union commence par la meditation et la contemplation
de l'etre souverain et se termine a une espece d'identité, où
il n'y a plus de sentiment ni de volonté. Jusqu'à ce que l'ame
soit parvenüe a cet etat, elle ne fait que rouler de misere en
misere dans les differentes transmigrations qu'il lui faut subir.
Par le mot d'ame, on n'entend chez eux que le *soi meme* que
le *moi*. Rien n'existe que ce *moi*. Les notions qu'ils donnent
de cet être unique sont admirables. Dans son unité simple,
il est en quelque façon trin par son existence, par sa lumiere
infinie, par sa joie supreme. Tout y est eternel, immateriel,
infini; mais parceque l'experience intime du moi n'est point
conforme à cette idée si belle, ils admettent un autre principe,
mais purement negatif et qui par consequent n'a aucune realité
d'être. C'est ce qu'ils appellent le *Maya* du *moi*. C'est à
dire, erreur. Par exemple: je crois actuellement vous parler
du systeme des Bramines. je me trompe. a la verité je suis

(y) La Croze, hist. du Christ. des Indes liv. 6. p. 438.
(z) Lettres Edif. et Cur. 26. recueil. pag. 241. 245. 248. 251.

moi, mais vous n'existés point, je ne vous parle point, personne n'a jamais pensé au Systeme des Bramines. Je me trompe, voila tout, mais mon erreur n'est point un être. C'est ce qu'ils expliquent par la comparaison qu'ils ont continuellement à la bouche d'une corde à terre que l'on prend pour un serpent. La Sagesse qui seule peut faire finir les miseres de l'ame consiste donc à se delivrer du Maya par une application continuelle à soi meme, en se persuadant qu'on est l'être unique eternel et infini, sans laisser interrompre son attention à cette pretendüe verité par les atteintes du Maya. La Clef de la delivrance de l'ame est dans ces paroles que ces faux sages doivent se repeter sans cesse: Je suis l'être supreme. La persuasion speculative de cette proposition doit en produirre la conviction experimentale qui ne peut etre sans la felicité.

Les sectateurs de Fo à la Chine dont les principes sur cet article sont les memes que ceux des Bramines sont dans les memes erreurs. Ils croient que l'insensibilité est le chemin de la perfection et de la beatitude, que plus on approche de la nature d'un tronc, ou d'une pierre, plus on fait de progrès, plus on devient semblables au premier principe, où l'on doit retourner un jour. Il ne suffit pas d'etre plusieurs heures sans aucun mouvement du corps, il faut que l'ame soit immobile, et que l'on perde le sentiment. Persuadés suivant l'enseignement de Fo que toutes choses en ce monde sont illusion et prestige qu'il n'y a rien à chercher, ni sur quoi l'on puisse mettre son esperance, que le neant, qui est le premier principe de

toutes choses, ils croient que pour exister veritablement, il faut se confondre dans ce neant, qui par sa simplicité fait la perfection de tous les êtres. Pour y reussir, il ne faut pas seulement etre exempt de toutes passions, (a) il n'est pas meme permis d'avoir le moindre desir, il faut s'appliquer à ne vouloir rien, à ne penser à rien, à ne sentir rien. Voila ce qui forme, disent ils, la parfaite quietude de l'ame. Elle est sainte, elle est parfaite en cet etat. Quand l'ame est tombée dans ce profond assoupissement, ou dans le parfait repos de toutes ses puissances l'homme cesse d'etre sujet au changement, il n'est pas exposé aux transmigrations. à proprement parler, il n'est rien, ou, si l'on veut qu'il soit quelque chose, il est sage, parfait, heureux, et pour tout dire en un mot, il est Dieu.

Les Bramines ont, comme les Gymnosophistes leurs ancêtres une double doctrine. Ils ne communiquent celle que je viens d'exposer qu'a leurs adeptes. à l'egard du peuple, outre quelques sentences morales, ils ne l'entretiennent que de fables. Persuadés que le vulgaire n'a ni le loisir ni la capacité de s'elever à des connoissances de pure intelligence, ils ont materializé la divinité. L'etre souverain, lui ont ils dit, (b) ayant resolu de creer la matiere fut obligé de se donner à lui meme une forme materielle. Comme ils n'ont aucune idée de cette forme materielle ils ont recours a une imagination ridicule qui paroit conforme en quelque chose à ce que plusieurs Rabbins ont faussement supposé par rapport a la creation de l'homme, et que l'on trouve dans Platon. L'etre souverain dont tout tire son origine contenant, disent ils, tous les principes des creatures renferme necessairement en soi l'essence

(a) Le P. Le Gobien Preface de l'histoire de l'Edit de l'Empereur de la Chine.

(b) La Croze hist. du Christ. des Indes. pag. 462.

la force et la realité des deux sexes. Lors qu'il entreprit de creér la nature, il separa en deux parties ces sexes que jusqu'alors il avoit retenus unis et confondus au dedans de soi même. Ce fut à l'aide de ces deux principes qu'il entra dans les premieres voies de la creation, et c'est l'idée à laquelle il s'est proposé à l'adoration des peuples dans trois idoles differentes. la premiere dans le lieu le plus reculé des temples des adorateurs d'Isuren est le Lingam (c) qui represente l'union des principes de la generation. de ce principe d'idolatrie sont derivées deux autres fausses divinités Tchiven, la vertu masculine et l'origine de tous les Dieux; Tchaddi, qui signifie l'autre sexe dont les Deesses ont pris naissance. Tchiven est representé blanc de carnation avec cinq tetes et dix bras. Tchaddi a la carnation verte et n'a qu'une tete. Les cinq tetes de Tchiven se nomment Biruma, Vistnou, Ruddiren, Maiesouren, Tchata tchivoum. Les trois derniers noms sont de purs epithetes d'Isuren et n'ont point d'autre culte, ni d'autre idole que la sienne, en sorte que ces cinq divinités se reduisent à trois, Biruma, Isuren et Vistnou. Il seroit trop long de detailler ici les fables grossieres et absurdes que les Indiens debitent sur ces trois divinités aux quelles ils rendent le culte le plus absurde. Le peuple grossier s'en tient à ces fables et les recoit pour veritables, mais ceux qui ont plus d'esprit ne les regardent que comme des allegories et des enveloppes de la verité.

Un Indien interrogé par M. Ziegenbald Missionnaire Danois à Tranquebar, (d) sur la signification de l'idole Tchiven et sur son culte, lui ecrivit en ces termes: Dieu qui est l'etre souverain a creé les Dieux, les hommes et toutes les creatures. Pour gouverner le monde et s'accommoder en quelque maniere à la portée des hommes qui ne pourroient pas autrement

(c) Le Lingam que les Indiens exposent en public, qu'ils portent en procession, et que plusieurs portent attaché à leur col est la meme figure que le Phallus ancien des Egyptiens.

(d) La Croze hist. du Christ. des Indes. pag. 464.

le comprendre, il s'est manifesté dans la figure à cinq têtes, a chacune desquelles il a attribué une denomination et une fonction particuliere. Ces cinq Seigneurs sont compris dans l'essence de l'etre Souverain qui se sert d'eux pour le gouvernement de toutes choses, et qui ensuite les rappelle et les recoit en soi meme. Ainsi lorsque nous adorons ces cinq Seigneurs, nous n'en adorons qu'un seul qui est tout en tous. Le meme missionnaire aiant demandé a quelques autres Indiens (e) pourquoi reconnoissant un Dieu Souverain, ils ne lui rendoient point de culte, ils lui repondirent d'une maniere uniforme que Dieu est un être incomprehensible et sans figures dont l'homme ne peut se formed aucune idée corporelle, que l'adoration que l'on rend aux Idoles des divinites inferieures aiant eté reglée dans la loi, ce sera le Dieu Souverain qui la recompensera, comme une obeissance qu'on lui aura rendüe. Un Indien aiant embrassé le Christianisme par le moien des Missionnaires de Tranquebar, son pere lui ecrivit: Vous ne connoissez pas encore les misteres secrets de notre religion. Nous n'adorons pas plusieurs Dieux de la maniere insensée que vous l'imaginez. Dans cette multitude d'idoles, nous adorons une seule essence divine. Les Philosophes du paganisme s'etoient expliqués d'une maniere a peu pres semblable lorsque dans les premiers siecles de l'Eglise, ils ~~voulurent~~ ~~[illegible]~~ avoient voulu soutenir les superstitions des gentils dont la lumiere de l'Evangile devoiloit le ridicule et l'absurde; mais ce moien qui peut seulement pallier l'idolatrie ne la justifie point, puis qu'il n'empeche point qu'on ne rende à la creature, ou a des etres qui ne doivent leur existence qu'au dereglement de l'imagination, un culte qui n'est dû qu'a Dieu.

(e) La Crose hist. du Christ. des Indes. pag. 456.

Sur l'origine de l'ame et sa nature ~~xxx~~ les Bramines
ne craignent point d'expliquer leurs sentimens au peuple.
Outre l'ame sensitive et vegetative qu'ils pretendent etre repandue
dans tous les êtres, ils ~~de~~ lui enseignent qu'il y a dans l'homme
une ame intelligente; ~~Par rapport a cette derniere ame, il y a de leurs Docteurs (f) qui pretendent que c'est Dieu meme qui anime les hommes. D'autres qui sont en assez grand nombre pensoignent que les betes aussi bien que les~~ que cette ame est
la propre essence ou la substance de Dieu, ou du moins une
emanation, une etincelle ou un raïon de la divinité; mais
ils ne s'expliquent point si clairement en public sur la fin
de cette ame. Ils ne lui parlent que de metempsycose, ou
de transmigration. C'est de quoi sont remplis leurs Pouranams
ou Poëmes qui contiennent la Theologie populaire. On trouve
dans ces Pouranams (f) cent histoires semblables à celles
que les Pythagoriciens racontoient des metempsycoses de
leur maitre. Plusieurs grands hommes y rapportent toutes
les figures differentes sous lesquelles ils ont paru dans differens
roiaumes. Ils disent donc au peuple que leurs ames sortant
de leurs corps vont en animer d'autres. Pour preuve de ces
transmigrations, ils ne donnent à leur ordinaire que des
Comparaisons. Comme l'homme, disent ils, (g) est dans
une maison, qu'il y habite et qu'il a soin d'en reparer
les endroits foibles, de meme l'ame de l'homme est dans
le corps, elle y loge, elle s'etudie à le conserver et à

(f) Lettres edif. et cur. 13. recueil. pag. 110.

(g) La meme pag. 114. 120 et 148.

en reparer les forces, quand elles defaillent. L'homme sort de sa maison, quand elle n'est plus habitable et va se loger dans une autre; ainsi l'ame abandonne son corps quand quelque maladie, ou quelque autre accident le met hors d'etat d'etre animé, et elle se met en possession d'un autre corps. Le Pilote, ajoutent ils, est le maitre du navire; il le gouverne à son gré, il le conduit dans les païs les plus reculés, il le fait entrer dans les rivieres, il lui fait faire le tour des isles, il lui fait parcourir tous les ports qui se trouvent sur les rivages de la mer. S'il est endommagé dans quelqu'une de ses parties, il le radoube; mais il l'abandonne, quand les planches venant a se pourrir menacent d'un prochain naufrage. C'est ainsi que l'ame se trouve dans le corps de l'homme. Elle le conduit partout, lui fait faire de longs voiages, le mene dans les villes, le fait monter, le fait descendre, le fait marcher, ou reposer. Quand il est malade, elle cherche des remedes propres à reparer ses forces; mais quand ce corps vient à perir, ou que ses organes s'usent et se deconcertent, elle l'abandonne pour en chercher une autre qu'elle puisse gouverner comme le premier. Enfin, comme les raions du soleil qui ont formé des images de cet astre dans des vases pleins d'eau forment d'autres images dans d'autres vases, lorsque les premiers sont brisés, de meme les ames obligées de quitter les corps qui perissent

en vont animer d'autres plus frais et plus vigoureux.

Cette Doctrine de la metempsycose est enseignée au peuple pour la meme fin que l'enseignoient les Gymnosophistes et autres anciens Philosophes, c'est a dire, pour retenir les hommes dans le devoir par la crainte d'un etat malheureux apres cette vie. On ne peut nier, disent ils, (h) que les maux dont les hommes sont affligés en ce monde ne soient ordonnés de Dieu en punition des pechés, et que les biens dont quelques uns sont comblés ne soient aussi envoiés de Dieu pour recompenser la vertu. Si cela est, pourquoi tant de personnes que nous sçavons n'avoir commis aucun crime, qui vivent d'une maniere irreprochable, tant d'enfans qui sont encore incapables de pecher sont ils neanmoins sujets à tant de miseres et de maladies? D'ou vient au contraire que tant d'autres que l'on sçait etre des scelerats et des mechans joüissent d'une santé et d'une prosperité constante? Il faut bien que le bonheur de ceux ci soit la recompense des vertus qu'ils ont pratiquées dans les generations precedentes, et que les afflictions dont les autres sont comme accablés soient la peine des crimes dont ils se sont rendus coupables pendant qu'ils animoient d'autres corps, puis qu'autrement on ne pourroit ne pas accuser la providence d'injustice en traitant si mal les honnetes gens et en faisant tant de bien aux mechans.

(h) Hist. des Dieux orient. Tom. 3. des Voi. de Dellon pag. 82.

Cette Doctrine de la Metempsycose est enseignée unanimement, mais il y a quelque difference par rapport au temps auquel elle se fait. Les uns veulent que l'ame sortant d'un corps passe aussitot dans un autre pour l'animer; mais d'autres mettent un intervalle entre la mort et la transmigration. Cet intervalle se passe dans le paradis ou l'enfer, suivant les bonnes ou les mauvaises actions que l'on a faites dans la vie que l'on vient de quitter. Leur paradis est un sejour dont la felicité consiste dans les plaisirs sensuels.(1) Il y a dans ce lieu differens degrés, ~~et il n'y~~ le dernier ~~est le seul~~ qu'ils appellent le sejour du premier principe, ou de l'etre supreme ~~qui~~ est le seul qui soit perpetuel, ceux qui y sont admis etant intimement unis au premier etre, n'etant et ne faisant plus avec lui qu'une meme chose, ne reviennent plus dans ce monde pour animer d'autres corps. Ceux qui sont reçus dans d'autres classes sont renvoiés ici bas, lors que le nombre des années determiné pour leur recompense est expiré. L'enfer situé au dessous de la terre que nous ~~nous~~ habitons est un sejour d'horreur, où l'on souffre une infinité de tourmens differens, et où il se trouve toute sorte de betes farouches et venimeuses pour tourmenter les coupables; mais ce sejour n'est point eternel. Lors que le temps du supplice est accompli, l'ame revient animer un nouveau corps sur la terre, de sorte neanmoins que celui qui aiant eté pauvre a fait plus de bien que de mal est plus opulent dans une autre

(1) Hist. des Dieux Orient. ch. 11. et 12.

generation que dans la precedente, aulieu que s'il a fait plus de mal que de bien, venant à renaître, il est encore plus pauvre qu'il n'avoit été auparavant, ou il anime le corps de quelque bete des plus meprisées, mais toute cette doctrine n'est qu'exterieure et pour le peuple. Elle est, comme ils s'expriment eux memes, ce que dans les batimens sont les Ceintres sur les quels on fait une voute. Lors qu'on a achevé de batir, on ote ces ceintres; de meme lors qu'on est instruit de la verité, on rejette toutes ces doctrines. Ils s'expliquent neanmoins quelque fois assez clairement. Ils distinguent dans l'homme deux ames, l'une Suprême qu'ils nomment Paramatma, qui n'est autre que la substance de Dieu meme, ou une parcelle emanée et detachée de cette substance, et l'autre animale, ou vegetative qu'ils appellent Jivatma, quelques uns disent qu'il n'y a que cette derniere qui apres sa separation du corps soit portée au tribunal d'Ihamadar Maraja et d'Ihamen, les deux presidens du paradis et de l'enfer, et qui soit sujette à la metempsycose. L'autre par consequent qui est l'ame intelligente, va se reunir apres la mort à son principe, pour ne faire avec lui qu'un même être.

Quoique la doctrine du peuple et celle des Philosophes sur la fin de l'ame soient differentes, ils sont cependant reünis dans une meme pratique, qui est l'abstinence de tout ce qui a eu vie. Ceux du peuple qui sont les plus religieux s'abstiennent de tout ce qui est animé dans la crainte de faire sortir du corps d'un animal l'ame

de quelquesuns de leurs parens ou amis qui y ~~sont~~ seroit entrée par la Metempsycose. Les Philosophes s'en abstiennent aussi non par le principe de la Metempsycose, mais en consequence de leur idée de l'ame universelle, Car persuadés que les ames des hommes et des betes sont les memes et que c'est la Substance de Dieu qui anime les uns et les autres, ils croiroient faire un crime s'ils faisoient deloger d'un corps une portion de la Substance de Dieu. Il y en a meme qui etendent cette ame universelle jusqu'aux herbes et aux plantes. de ce nombre etoit le Bramine Padmanaba qui disoit au S. Abraham Roger que, s'il etoit possible de se nourrir sans tirer des herbes ou des racines de la terre, ils ne le feroient pas, pour n'etre point cause que quelques ames delogeassent de leurs corps, mais qu'ils etoient obligés de faire de necessité vertu; que neanmoins la Conscience de plusieurs en etoit tourmentée, ce qui faisoit qu'ils se contentoient d'arracher de coté et d'autres des feuilles, sans tirer aucune herbe de la terre avec sa racine, pour n'etre point cause du delogement de quelques ames.

Telle etoit la Philosophie des anciens Gymnosophistes des Indes, telle est encore aujourd'hui celle des Bramines leurs Successeurs et leurs disciples. Cette Philosophie s'est repandue dans toute l'Asie, ou elle subsiste dans les roiaumes d'Arekan, Pegu, Siam, Laos et Camboie. Elle a meme penetré en Chine, au Japon et en Tartarie. Il n'est point etonnant qu'elle ait eu cours parmi des peuples qui depuis longtemps ont

perdu la connoissance de la nature du vrai Dieu; mais on ne peut qu'être surpris de voir qu'elle ait été adoptée par des Mahometans à qui le Coran a donné des notions vraies et exactes du premier être. C'est cependant ce qui est arrivé. La Cabale misterieuse de leurs Sophis n'est autre chose que cette même Doctrine Indienne. Ces pretendus contemplatifs ne comptent pas seulement être réunis après leur mort à Dieu qu'ils regardent comme l'ame du monde. Ils croient encore que leurs extases, leurs songes, leurs fortes meditations les y unissent dès cette vie d'une maniere si intime qu'ils ne sont plus qu'un avec lui, qu'ils participent à toutes ses proprietés et qu'ils peuvent dire dans la verité qu'ils sont Dieu. C'est ce qui paroit par le livre même d'Abu Jaafar. Sans m'arreter à developper le fanatisme de ces principes qui est palpable, je me contenterai de rapprocher les traits les plus marqués qui sont repandus dans son discours preliminaire et dans sa vie de Hai Ebn Yokdan, pour faire sentir sa conformité avec les Philosophes Indiens. Le Lecteur suppleera facilement les traits que j'obmettrai.

Hai Ebn Yokdan se persuade que le mieux seroit, s'il etoit possible, de s'abstenir entierement de manger, mais aiant reconnu que cela ne se pouvoit, qu'une telle abstinence iroit à la destruction de son corps, qu'en en usant ainsi, il s'opposeroit à l'ordre de Dieu, il se prescrit le regime le plus etroit, ne se permettant de manger qu'autant

qu'il faudroit pour appaiser la faim, et lors qu'il sentiroit quelque foiblesse. Il ne choisit pour aliment que des herbes et des fruits, fermement resolu de ne manger autre chose que lors qu'il y seroit forcé par une necessité indispensable. Par ce moien il resserra les besoins de la nature dans les bornes les plus etroites. Il etoit si exact observateur du regime qu'il s'etoit prescrit que, lors qu'Azal qu'il avoit trouvé dans son isle lui presenta à manger, il le refusa de crainte de pecher contre sa regle, parce qu'il ne connoissoit point la nature du mets qu'il lui presentoit. Vaincu par les pressantes sollicitations d'Azal, il l'accepte enfin; mais à peine en a t'il gouté qu'il s'en repent.

L'amour de la retraite paroit dans Azal qui se separe de son ami Salaman pour venir demeurer dans l'isle de Hai Ebn Yokdan. Il vient dans cette isle resolu d'y passer le reste de ses jours separé du reste des hommes. Aiant fait le tour de l'isle sans avoir apperçu aucun homme, ni meme aucune trace, il est charmé, parceque cette grande solitude favorize le projet qu'il a formé de mener la vie la plus retirée qu'il lui sera possible. Lors qu'il apperçoit Hai Ebn Yokdan, il craint de l'approcher, parceque croïant que c'est quelqu'un qui s'est retiré dans les memes vuës que lui, il ne veut point le detourner de sa contemplation. Enfin poursuivi par Hai Ebn Yokdan, il fait tout ce qui depend de lui pour l'eviter. Hai Ebn Yokdan ne temoigne pas moins d'amour pour la retraite. Quoi que seul dans son

isle, il ne sort qu'une fois la semaine de sa cabane, non pour se dissiper, mais uniquement pour prendre les alimens necessaires à la conservation de son être. De retour dans son isle après sa mission infructueuse, il se livre à la meme retraite qu'auparavant.

L'attention à conserver la pureté du corps que les anciens ont remarqué dans les Brachmanes se voit encore dans Hai Ebn Yokdan. Abu Jaafar fait observer qu'il avoit un soin tout particulier de se conserver pur de toute souillure, qu'il se lavoit souvent, qu'il entretenoit la propreté de ses dents et de ses ongles, que de temps en temps il frottoit les parties secretes de son corps d'herbes odoriferantes, qu'il nettoioit souvent ses habits et les parfumoit, en un mot qu'il etoit extremement propre, et sentoit toujours bon.

Sur la vie presente, il ne la consideroit de meme que les Brachmanes que comme le cours necessaire de la Nature qu'il falloit supporter patiemment, pour ne point s'opposer à l'ordre de Dieu. C'est ce qui l'avoit determinés à prendre des alimens, dont il auroit souhaité pouvoir se passer absolument. Comme eux, il etoit indifferent à tout ce qui etoit dans le monde. Il n'avoit aucun attachement pour les richesses, et ne concevoit pas meme comment on pouvoit les aimer. Il ne se soucioit en aucune facon de son corps, et regardoit comme heureux le moment qui l'en delivreroit. Il souhaitoit avec ardeur que Dieu le delivrat de son corps assujetti à tant de besoins qui interrompoient necessairement

la contemplation qui faisoit toutes ses delices.

La Philosophie d'Aristote dont les Mahometans avoient adopté les principes n'a point permis à Abu Jaafar de s'expliquer aussi clairement que les Brachmanes sur l'origine du monde. Ces Philosophes enseignoient que le monde avoit eu un commencement; mais Aristote moins judicieux sur cet article avoit cru qu'il avoit toujours existé. Notre Auteur, pour ne point contredire la philosophie orientale, ni la peripateticienne, laisse son heros indecis entre les deux opinions. apres les lui avoir fait examiner chacune separement, il se contente de lui faire tirer cette consequence que, quelque opinion que l'on embrasse, il est certain qu'il y a un être supreme et incorporel qui donne l'existence a tous les êtres qui ne peuvent exister que par lui. Les Brachmanes croioient aussi que le monde devoit perir, mais ils ne pensoient pas que ce fut par annihilation. Ils supposoient que toutes les choses qui le composent finiroient par un retour à leur premier principe. Hai Ebn Yokdan se persuade de meme qu'il est absurde de supposer l'annihilation des corps. Il croit que la corruption de ce monde ne consiste que dans son changement; mais il n'explique point en quoi consiste ce changement, pour ne point s'exposer à contredire le Coran qui parle de ce changement en termes que les uns regardent comme allegoriques et les autres comme propres.

Hai Ebn Yokdan, apres s'être elevé de la connoissance du monde sensible à celles de son auteur conclud sa spiritualité et son immaterialité. Il reconnoit la providence de cet être qui gouverne le monde, qui donne et conserve l'existence à tout ce qui le compose. Il suppose aussi, comme les Brachmanes, que cet être penetre le monde, donne le mouvement aux corps, est la cause des actions des formes,(K) que c'est lui qui fait usage de ces formes pour produire des actions qui quoi qu'attribuées aux formes naissent veritablement de lui; que l'esprit qui fait agir tous les êtres est un, que dans les hommes les animaux et les plantes c'est un seul et meme esprit qui peut être comparé à de l'eau qui est partagée dans differens vaisseaux, qui dans les uns est fluide et dans l'autre gelée. Ce partage n'empeche point que ce ne soit une seule ou meme eau. Il compare encore cet esprit qui anime tous les corps aux raions du soleil qui peignent son image sur des miroirs, ou qui tombans sur d'autres corps n'y paroissent faire aucune impression a cause de leur incapacité. Le Lecteur peut se rappeller ce que j'ai observé ci dessus, que les Bramines regardans Dieu, comme l'ame universelle du monde, croioient que non seulement nos ames, mais aussi celles des bêtes etoient de meme nature, et que la difference entre nous et elles venoit non de l'ame, mais du corps, et qu'ils se servoient des memes comparaisons qu'emploie Abu Jaafar.

(K) Formes, selon Aristote dont l'auteur suit la Philosophie, est le second principe qui etant joint à la matiere compose tous les corps naturels. La forme d'un être est ce qui le fait être en particulier ce qu'il est et qui le rend different de toute autre chose.

Le Dogme de la Spiritualité de l'ame et de son immortalité cru par les Brachmanes est aussi admis par Hai Ebn Yokdan. Il decouvre par son raisonnement que son ame est incorporelle et exempte des proprietés du corps; qu'elle ne peut se detruire, mourir ni etre aneantie, en un mot que sa durée doit etre perpetuelle. Il se persuade, comme les Brachmanes que cette ame n'est qu'une emanation de l'être necessaire, comme la lumiere n'est qu'une emanation du Soleil qui n'en est point reellement distinguée. L'esprit qui entra dans le corps de Hai Ebn Yokdan, pour l'animer, dit Abu Jaafar au commencement de son histoire, emanoit continuellement de Dieu, comme la lumiere emane du Soleil. C'est en ce sens que Hai Ebn Yokdan reconnoit que sa noble partie, celle par laquelle il etoit parvenu à la connoissance de l'etre necessaire, etoit quelque chose d'heroïque et de divin, qui n'etoit point sujet au changement, ni a la dissolution, et qui n'avoit aucune des proprietés du corps; et qu'il pense que sa propre essence, c'est a dire, son ame ne differe point de l'essence de l'etre veritable; qu'ils sont tous deux une seule et meme chose; que il n'y a en lui que la veritable essence; qu'il en est comme de la lumiere qui brille sur des corps solides, qui, quoi qu'elle paroisse [illegible] appartenir aux corps, n'est cependant que la lumiere du Soleil. Les essences divines, comme l'observe le meme Philosophe, c'est a dire, les ames ne tiennent qu'a l'etre unique,

veritable et necessaire, qui est le premier d'entre elles, leur principe, la cause de leur existence, qui les perpetue et les fait toujours durer. Lorsque dans son extase, apres avoir parcouru les spheres superieures, il fut descendu dans celle de la lune, il vit qu'elle avoit une essence immaterielle qui n'etoit point differente de celle qu'il avoit vüe dans les spheres superieures; que cette essence avoit soixante dix mille faces chaque face soixante dix mille bouches, et chaque bouche soixante dix mille langues, qui louoient, glorifioient et sanctifioient Dieu; que cette essence ressembloit à l'image du soleil reflechie par l'eau, c'est à dire, qu'il vit toutes les ames des hommes qui etoient emanées du premier etre, comme l'image du soleil representée dans l'eau emane du soleil sans en etre distinguée. Ces ames avoient une beauté infinie, une splendeur sans bornes et jouissoient de delices inexprimables.

Hai Ebn Yokdan instruit de la nature et de l'origine de son ame veut connoitre quel sera son etat apres la separation du corps. Il se persuade que s'il ne s'est occupé que de Dieu pendant cette vie, son ame apres la mort lui sera inseparablement unie, de maniere qu'elle ne fera avec l'essence divine qu'une meme essence et qu'elle participera à toutes ses proprietés. Cette idée n'est point differente de la refusion de l'ame dans son principe admise par les Brachmanes. Il distingue les ames des bons de celles des mechans. Pendant que les

premieres sont unies à Dieu, les autres en demeurent separées, ce qui leur cause des peines et des douleurs inexprimables. Elles souffrent, dit il, des peines infinies qui leur font verser des pleurs et pousser des gemissemens continuels. Elles sont entourées de tourments, comme ceux qui sont couchés dans un lit le sont de leurs rideaux, elles sont brulées par le voile ardent de la separation. Le desir qu'elles ont de se reünir à l'etre veritable, c'est à dire, à Dieu, et leur indignité qui les en eloignent les dechirent. Le Mahometisme que professoit l'auteur ne lui permettoit point d'admettre indistinctement la refusion de toutes les ames aussitôt apres leur separation du corps, ou du moins de s'expliquer clairement sur cet article. C'eut eté mettre les bons et les mechans au meme niveau, comme il s'exprime dans son introduction, et contredire trop ouvertement le Coran qui distingue clairement l'etat des bons et des mechans apres la mort. Il ne veut point cependant decider si cette distinction subsistera toujours. Il laisse incertain si les ames des mechans demeureront eternellement dans les tourments, ou si elles seront delivrées apres un long temps de leur misere et reünies à Dieu.

Il me semble aussi que ce meme auteur a admis une espece de metempsycose. Ses paroles mysterieuses, lorsqu'il explique la vision qu'eut Hai Ebn Yokdan du monde sublunaire ne signifient rien, ou indiquent une Metempsycose. Il dit que Hai Ebn Yokdan vit dans la sphere

de la lune d'autres essences semblables à la sienne qui avoient existé necessairement, qui avoient eté detruites et qui existoient necessairement avec lui ; que parmi les essences souillées, il en vit qui paroissoient et qui s'evanoüissoient, qui etoient unies et qui se detruisoient ; qu'il vit des choses qui s'abbaissoient, d'autres qui s'elevoient, quelques unes qui etoient produites, d'autres qui etoient detruites : apres avoir etabli aussi affirmativement qu'il la fait la spiritualité des ames et leur immortalité, on ne peut se persuader qu'il entende une destruction veritable, lorsqu'il parle de ces ames qui apres avoir existé etoient detruites, et qui apres avoir eté detruites existoient encore, comme elles avoient existé premierement. Il est à presumer qu'il entend une destruction metaphorique consistante seulement dans un changement d'etat qui arrivoit à ces ames, qui apres etre separées d'un corps qu'elles avoient animé, etoient unies à d'autres corps.

Pour rendre le parallele complet, il faut encore voir quels sont les sentimens de notre auteur pendant cette vie. La conformité ne ~~peut~~ etre plus marquée. Hai Ebn Yokdan convaincu que la perfection de son etre consistoit a etre uni avec Dieu, il cherche les moiens d'arriver à cette union des cette vie. Il veut non seulement faire la volonté de Dieu, se resigner totalement à lui, imiter ses actions, mais encore se revetir de ses ~~proprietes~~ qualités et s'approprier ses perfections. Pour y parvenir, il se

detache absolument de toutes les choses sensibles et de lui meme. Il ferme les yeux, se bouche les oreilles, s'abstient de suivre son imagination et bannit de son esprit toute pensée. Il tourne en rond, et quand il la fait avec beaucoup de vitesse, tous les objets sensibles s'evanouissent pour lui. son imagination et ses autres facultés s'affoiblissent et demeurent comme suspenduës et engourdies. C'est dans cet etat qui dure longtemps que sa propre essence disparoit, et qu'il ne reste plus que Dieu; C'est à dire, que son ame est reünie à la divinité, qu'elle s'en approprie les perfections, qu'elle est revetuë de ses qualités; en un mot qu'elle peut se dire Dieu. Abu Saafar dans son introduction avouë qu'il arrive à ceux qui sont parvenus à cet etat de s'attribuer la divinité; que l'un dit: Gloire a moi! que je suis grand et admirable! qu'un autre dit: Je suis la verité, je suis Dieu. Mostà remarquer que quoi qu'il blame ceux qui se servent de pareilles expressions, il ne les accuse point de mensonge ni de blasphème. Sa censure ne peut tomber que sur leur indiscretion de parler publiquement d'un etat que le commun des hommes n'est point en etat de [illegible]noitre. Si l'esprit de ces personnes etoit cultivé par les sciences, ils connoitroient mieux le caractere du vulgaire. Ils auroient appris qu'il n'est point à propos de lui communiquer ce qui est au dessus de sa portée, quoi que vrai, de peur qu'il n'en abuse. Tout

ce qu'Abu Jaafar dit de l'union avec Dieu dans cette vie confirme ce que j'ai fait remarquer cidessus, que l'ame apres la mort doit se réünir à Dieu. Suivant son systeme il n'y a de difference entre l'etat ou il place Hai Ebn Yokdan pendant sa vie et l'etat apres la mort, que l'un n'est qu'une union passagere, au lieu que l'autre sera une union stable et permanente, union si etroite et si intime qu'aucun terme ne peut l'exprimer, que celui meme d'union est impropre, parce qu'il semble laisser encore subsister l'idée de deux etres qui n'a plus lieu; puisque l'ame et son principe sont tellement refondus ensemble que ce n'est dans la realité que le seul et meme être.

Les Mahometans Mystiques qui ont quelque connoissance de cet etat pretendu d'union avec Dieu, n'en parlent jamais qu'avec reserve. Abu Jaafar quoi qu'obligé de s'expliquer ne le fait qu'en termes obscurs et enigmatiques. Il declare qu'il a laissé sur ce secret un voile assez epais pour ne pouvoir etre percé par ceux qui ne sont point dignes de le connoitre. Car ces Mystiques ont, comme les Brachmanes leurs maitres, une double doctrine dont ils font usage suivant les circonstances differentes. C'est pourquoi le Docteur Al Gazali distingue trois sortes d'opinions: celles qui sont communes avec le vulgaire et qui sont conformes aux notions qu'il a des choses; celles par lesquelles on repond aux questions proposées; celles enfin que l'on a pour soi et que l'on ne communique

qu'à peu de personnes. Abu Jaafar justifie cette conduitte par l'exemple de Mahomet qui n'a point jugé apropos de proposer la verité dans toute son etendüe. Il fait faire à Hai Ebn Yokdan une mission avec Azal dans l'isle voisine de la sienne, pour le convaincre qu'il n'est point à propos de parler clairement aux hommes.

Tous ces traits reünis prouvent, si je ne me trompe, que la Philosophie orientale qu'Abu Jaafar entreprend d'expliquer dans son livre n'est autre, à quelque difference legere près, que celle des Gymnosophistes Indiens qui a eté adoptée par les Sophis, ou religieux Mahometans.

Extrait de la Bibliotheque universelle et Historique de M.r Le Clerc

Tome III. page 76. § IV.

The History of Hai Ebn Yokdan, or the Self taught Philosopher. L'histoire de Hai Ebn Yokdan, ou le Philosophe de soi même; ecrite en Arabe par Jaafar Ebn Tophail Philosophe Arabe et Mahometan. ou l'on montre par quels degrés la raison humaine avec le secours de l'experience et d'un grand nombre d'observations exactes, peut parvenir a la connoissance des choses naturelles, decouvrir ensuite les surnaturelles, et s'elever jusqu'à Dieu et à ce qui regarde l'autre vie. Traduit en Anglois sur la version latine d'Edouard Pocok maitre aux arts dans le College de l'Eglise de Christ à Oxford, in 8. A Londres.

L'Auteur de ce livre etoit contemporain d'Averroës et vivoit sur la fin du douzieme siecle. on a dit ailleurs que c'etoit en ce temps là,(a) que les Arabes s'attacherent à l'etude de la Philosophie. Mais cette Science ne leur fit point perdre l'amour qu'ils avoient pour les histoires feintes et pour les allegories: de sorte qu'ils proposerent la plus part de leurs decouvertes Physiques embellies de paraboles et de narrations fabuleuses. Cette histoire est, à ce qu'on croit, une de leurs plus belles productions en ce genre d'ecrire. Il y a quelques années que M. Pocock en donna une version latine, sur la quelle on en fit aussitot une traduction flamande qui fut imprimée à Amsterdam chez Jean Rieuwerts in 4. en 1672. Il y a un peu plus d'un siecle que un Rabbin la mit en Hebreu, et on vient presentement de la traduire en Anglois. Mais ceux qui n'ont

(a) M. Le Clerc s'est trompé en fixant à la fin du douzieme siecle l'epoque de l'etude de la Philosophie chez les Mahometans. Il faut la rapporter au commencement du neuvieme siecle sous le caliphat d'Al Mamoun, comme je l'ai observé dans mon discours preliminaire. j'ai pour garant Abulpharage qui dit que ce Caliphe fit demander aux Princes Grecs tous les livres de Philosophie qui se trouvoient chez eux, qu'il les fit traduire en arabe, qu'il excita ses sujets à les lire, et qu'il se trouvoit souvent dans les assemblées des Scavans et qu'il ecoutoit avec plaisir leurs disputes Philosophiques. Abul Phar. Dynast. IX. pag. 160.

pas vu ce livre, ou qui n'entendent pas les langues dans lesquelles on l'a traduit, n'aiant point de connoissance de cette histoire, ou plûtôt de ce Roman Philosophique, ne seront pas fachés d'en trouver ici un extrait un peu circonstantié.

Dans une isle des Indes située sous la ligne equinoctiale, regnoit un Prince que ses mauvaises qualités rendoient extremement defiant. Il n'avoit qu'une sœur qu'il ne vouloit point marier, de peur de rencontrer un beau frere qui fut plus aimé du peuple que lui. Mais quelque soin qu'il prit de veiller sur les actions de sa sœur, il ne put empecher qu'un de ses parens nommé Yokdan ne la vit, et ne s'en fit aimer: et qu'aiant trompé la vigilance des gardes, ils ne goutassent les plaisirs d'un mariage clandestin. le fruit de cette union fut un fils que la Princesse tint longtemps caché; mais enfin craignant la colere de son frere, elle se resolut d'exposer cet enfant, de peur que ses cris ne fissent perdre la vie et à lui et à ceux qui la lui avoient donnée. Elle choisit pour cette separation une nuit calme et seraine, et l'heure de la marée; et aiant mis son enfant dans une caisse enduite de bitume, au meilleur etat qu'elle put, elle l'abandonna à la merci des flots, qui le porterent au bord d'une isle deserte, vis avis de celle qui lui avoit donné naissance, et dans l'embouchure d'une riviere qui se deborde une fois toutes les années. c'etoit justement alors que ce fleuve etoit le plus enflé; de sorte qu'il couvroit presque toute l'isle; et que la marée remontant bien avant poussa la caisse assez loin dans l'embouchure de la riviere, jusqu'a ce qu'elle s'engageat dans des Brossailles. L'eau s'étant ecoulée et le vent abbaissé, la caisse demeura sur le sable; mais il etoit arrivé qu'en choquant contre des branches, les cloux des ais de dessus qu'on avoit negligé

tout expres d'enfoncer, s'etoient enlevés et que les ais etoient tombés à terre. Cependant le petit Ebn Yokdan pressé de la faim crioit de toute sa force, ensorte qu'une chevre à qui une aigle venoit d'enlever son chevreau, l'oüit et vint la tout a propos pour lui donner la mamelle. Elle le fit non seulement cette fois la, mais encore plusieurs autres; de sorte qu'il se forma peu a peu entre eux les memes liaisons qu'entre un enfant et sa nourrice. Des que le petit Ebn Yokdan put marcher, il suivit cet animal partout: et ne vivant que parmi des troupeaux de chevres, il n'apprit qu'à former des sons ~~semblables aux leurs~~ approchans des leurs. Il imitoit aussi parfaitement bien le chant des oiseaux et le cri des bêtes qu'il avoit oüies plusieurs fois. Quand il eut atteint l'age de cinq ou six ans, et qu'il commença à se reconnoitre, il s'apperçut insensiblement qu'il etoit le seul des animaux qui fut nud, et sans defense, tous les autres etant couverts de poil, de laine, ou de plume. Il pensa aux moiens de remedier à cette incommodité, et le premier qui luivint dans l'esprit fut de prendre des feuilles larges de quelque arbre et de les mettre sur les parties par ou la nature se decharge des exremens. En meme temps aiant rompu une branche d'arbre, il vit qu'en la remuant il faisoit fuir toutes les betes d'alentour: d'ou il conclut que ses mains valoient infiniment mieux que le poil la queüe ni les cornes des bœufs et des chevres, puis qu'elles pouvoient le fournir de couverture et de defense. Ensuite il se fit une espece d'habit de la peau et des plumes d'une aigle morte, parce qu'il avoit remarqué que son cadavre ne sentoit pas mauvais, et allant toujours armé d'un bâton, il se fit craindre à tous les animaux de l'isle, qui n'osoient plus s'approcher de lui. Il n'y avoit que la chevre sa nourrice qui ne le quittoit point, et qui etoit devenüe fort foible et fort vieille. Le jeune Ebn Yokdan en prenoit un soin extraordinaire, mais il ne put empecher qu'elle ne mourut bientot.

La surprise et la douleur de cet enfant furent extremes lors qu'il vit sa nourrice sans mouvement; il l'appella longtemps, mais voiant qu'elle ne repondoit rien, il se prit à regarder les yeux, les oreilles et les jambes de cette chevre, croiant qu'il y avoit quelque obstacle dans ces parties qui les empechoit de faire leurs fonctions, parce qu'il avoit remarqué que quand il fermoit les yeux, qu'il se bouchoit les oreilles, ou se lioit les jambes, il ne pouvoit ni voir, ni oüir, ni marcher. sa recherche fut inutile, il n'y apperceut rien qui ne fut en bon etat: ce qui le fit concurre qu'il falloit que cet empechement fut interieur et attaché à quelque partie qui met en mouvement toutes les autres. Il jugea qu'il falloit que cette partie mouvante fut placée au milieu du corps, afin qu'elle pu communiquer sa force aux autres membres avec plus de facilité; et dans l'agitation d'esprit, ou il etoit, se sentant battre le cœur avec ~~pl~~ beaucoup de violence, il crut que c'etoit la le principe et la cause du mouvement. La dessus il resolut d'abord d'ouvrir le corps de sa nourrice, y chercher cette partie et voir ce qui lui manquoit. mais venant ensuite à penser que le remede pourroit bien etre pire que le mal, et qu'il ne lui seroit pas facile de refermer l'ouverture qu'il vouloit faire, il trouva bon d'attendre encore quelque temps. Enfin aiant perdu toute esperance, et ne croiant plus hazarder rien, il revint à son premier dessein. Aiant donc choisi quelques pierres aigües et quelques roseaux secs qu'il aiguisa le mieux qu'il put, il fit une incision au corps de cette chevre entre les cotes et trouva bientot le poumon, qu'il jugea n'etre pas la partie qu'il cherchoit, parce qu'elle n'etoit pas dans le milieu du corps. Il fit le meme jugement du foie, et crut que cette partie ne pouvoit etre que le cœur, dont la figure, la situation et

la Solidité lui paroissoient tres propres à produire et à conserver le mouvement. C'est pourquoi il se mit à considerer toutes les ~~parties~~ cotés de cette partie, et y aiant apperçu deux cavités, l'une pleine de sang caillé et l'autre vuide, il s'imagina que c'etoit dans ce creux qu'avoit residé le principe de la vie. Et comme il vit que ce principe vivifiant etoit sorti du corps, pendant qu'il etoit encore entier, il jugea qu'il n'y retourneroit pas, quand le corps seroit divisé en plusieurs parties. ensuite considerant que ce cadavre etoit incapable de toutes sortes de fonctions, il conclut que c'etoit à ce principe qui n'y etoit plus auquel il falloit attribuer toutes les operations qu'il avoit vu faire à la chevre, que c'etoit ce qui l'avoit allaité et qui avoit pris soin de lui dès son enfance. Ces pensées lui donnerent beaucoup d'envie de sçavoir ce qu'etoit devenu ce principe, ou il etoit allé, s'il etoit sorti du corps de soimeme, ou s'il en avoit eté chassé par quelque force etrangere.

Pendant que notre solitaire se plongeoit dans ces reveries, le cadavre commençoit à sentir mauvais; et cette odeur attira deux corbeaux qui n'osant approcher de peur d'Ebn Yokdan, se prirent à se battre. Des que l'un d'eux eut tué l'autre, il fit un creux dans la terre, ou il jetta le mort, et couvrit ensuite la fosse. Cela fit naitre a Ebn Yokdan la pensée d'enterrer sa nourrice, et de lui rendre un devoir qu'un corbeau avoit rendu à son ennemi.

Quelque temps après il s'eleva un orage qui poussa si violemment des branches d'arbres secs les unes contre les autres, que le feu s'y prit. La nouveauté de cet accident etonna fort notre solitaire et sa curiosité naturelle le porta à s'en approcher. Comme il etoit à cet egard sans experience, il essaia d'abord de

prendre la flamme avec les mains, et la douleur l'aiant fait retirer, il s'avisa ensuite de prendre une branche de bois qui n'etoit qu'à un bout, et de l'emporter dans une caverne, ou il s'etoit logé, pour examiner ce feu et les effets qu'il etoit capable de produire. Il prit grand soin de le conserver, remarquant que la flamme lui servoit de soleil pendant la nuit, et qu'a une certaine distance la chaleur moderée de ce feu le rejoüissoit et reparoit ses forces. Cependant il ne s'etoit pas encore defait de l'envie de sçavoir en quoi consistoit le principe de la vie et du mouvement des animaux, de sorte que remarquant que le feu meut tous les corps aux quels il se communique, et qu'on sent une extreme chaleur, lors qu'on touche certaines parties d'un corps animé, il s'imagina qu'il falloit que le principe qui nous fait agir tint de la nature du feu. Pour s'en eclairir, il resolut de dissequer toute vive la premiere bete qu'il rencontreroit. Il ne lui fut pas difficile d'en venir à bout, toute l'isle etant pleine d'animaux. Aiant ouvert une brebis sauvage, à peuprès comme il avoit fait le corps de la chevre sa nourrice, et aiant trouvé le cœur, il commença à le dissequer par le coté gauche, et vit sortir de la cavité qui est en cet endroit une vapeur blanchatre. Il y mit aussitot le doigt, et sentit que le lieu qu'elle venoit de quitter etoit tout brulant, remarquant aussi que l'air que contenoit cette cavité ne fut pas plutot evaporé que la bete ferma les yeux et mourut.

Cette experience qui se trouva si conforme aux conjectures de notre Solitaire, ne fit qu'augmenter sa curiosité, ensorte qu'il resolut d'examiner la nature de tous les autres membres

du corps, et qu'il fit tant d'experiences, que quoi qu'il n'eut pas des instrumens commodes, son esprit et son application lui firent surmonter toutes ces difficultés, et le rendirent en quelques années habile anatomiste.

Un jour qu'il etoit occupé à faire une dissection, un poisson qu'il venoit de pêcher sauta sur des charbons de feu. L'attachement qu'il avoit à son travail fit qu'il ne s'en apperçut pas d'abord; mais quelques momens après une odeur agreable, qu'il n'avoit pas accoutumé de sentir venant frapper ses narines, l'excita à en chercher la cause. il vit ce poisson a demi grillé et l'envie lui prit de gouter cette chair rotie. Il le fit et la trouvant de meilleur gout que les fruits, dont il s'etoit nourri jusqu'alors, il s'adonna à la chasse et à la pêche, inventant divers moiens pour y reussir; comme d'apprivoiser des oiseaux qui par leur chant appelloient les autres et les faisoient donner dans ses pieges, et d'elever des chevaux sur les quels il montoit et devançoit à la course les betes les plus vites. Ebn Jokdan n'avoit guerres plus de vingt un an, si l'on en croit l'auteur, lorsqu'il inventa tout cela, et qu'il se fit des habits de peaux de betes cousues ensemble avec des filamens d'ecorce de palmier, de chanvre, &c. mais ces exercices du corps ne l'occupant pas tout entier, il ne voioit presque rien dont il ne voulut penetrer les causes. On seroit trop long, si l'on vouloit rapporter tous les raisonnemens qu'il fit sur l'etendue. C'est pourquoi nous le laisserons raisonner à la peripateticienne sur la nature des corps terrestres et des celestes, pour passer tout d'un coup à la maniere dont il aquit la connoissance de l'etre infiniment parfait.

Notre Solitaire avoit deja remarqué que la matiere n'opere point par elle meme, mais en vertu d'un mouvement et d'une certaine disposition qu'elle recoit d'ailleurs. Il chercha longtemps sur la terre et dans le ciel, s'il ne trouveroit point d'etre qui fut l'auteur de ces dispositions. Mais voiant qu'il n'y avoit point de corps particulier qui ne fut fini et qui ne fut sujet au changement; il conclut de là que celui qui avoit formé les corps, et qui les avoit mis dans une certaine disposition, n'etoit point corps, puisqu'il devoit etre necessairement infini et immuable: que les corps n'aiant point d'eux memes ces dispositions à agir, ce n'etoit pas eux à proprement parler qui faisoient les actions qu'on leur voit produire, mais l'etre tout parfait qui leur a donné et qui leur conserve cette force. En quoi, dit l'auteur, ses pensées s'accordoient parfaitement avec celles du Prophete des Musulmans. Vous ne les avez pas tués, c'est Dieu qui les a tués, Vous ne les avez pas rejettes, C'est Dieu qui les a rejettés: que par consequent cet etre etoit tout puissant, tout sage, tout scavant, que son existence etoit necessaire, et que rien ne manquoit à sa gloire, à sa perfection et à sa souveraine felicité, selon cette parole de l'alcoran. Il est celui qui est, et tout ce qui est hors de lui est perissable.

Ebn Yokdan demeura si plein de cette grande idée, qu'il ne pensoit presque plus à autre chose, ou si quelque chose se presentoit à ses yeux qui le detournât de cette meditation, il y revenoit incontinent, faisant application de tout ce qu'il voioit de bon et d'aimable dans cet objet, à l'etre infiniment parfait et en eloignant tout ce qui lui paroissoit corruptible, ou sujet à quelque imperfection. Il n'y avoit qu'une chose qui lui fit de la peine, c'est que cet etre qui est si digne de l'amour et du respect de toutes les creatures, en eut creé si peu qui fussent capables de le connoitre et de lui rendre des hommages volontaires.

cette pensée troubla son repos durant quelque temps, mais il reprit bientôt son calme ordinaire, par les nouvelles verités qu'il decouvroit tous les jours.

L'idée de l'etre infiniment parfait aiant frappé si vivement notre Solitaire, il chercha plus d'une fois d'où lui etoit venuë une perception qui faisoit une si forte impression sur lui. Il voioit clairement que les sens ne lui avoient pas donné cette connoissance, puis que l'etre qu'il concevoit n'etoit point corporel, et qu'il ne l'avoit jamais ni vu, ni oüi ni touché. Il faut donc, disoit il, que j'aie quelque chose en moi qui ne soit point matiere, et par la quelle je puisse avoir communication avec cet etre immateriel, comme par le moien de mes sens je suis uni en quelque maniere aux corps qui m'environnent; et comme cet etre immateriel est infiniment plus noble que tous les corps, il faut aussi que cette partie de moi meme qui le connoit, soit beaucoup au dessus de celle qui n'est sensible qu'aux êtres corporels. Mais d'où vient, ajoutoit il, que je ne suis entouré que d'animaux, qui ne pensent point à celui qui les a faits, qui mangent et boivent, produisent leur semblable, et apres avoir vecu quelque temps meurent, et sont comme s'ils n'avoient jamais eté? Car si dans quelque espece d'animaux, il y avoit un être semblable à celui par lequel je connois l'être tout parfait, on en verroit des marques dans quelques unes de leurs actions. Ils institueroient des signes exterieurs pour honorer ce souverain etre, et pour s'exciter mutuellement à lui rendre leurs adorations; puis que moi qui le connois, j'aurois beaucoup de plaisir à me joindre à des êtres avec qui je pourrois loüer notre commun createur.

Ce qui portoit notre Solitaire à raisonner de cette maniere, c'est que n'aiant jamais vu que son isle, la mer et le ciel, et manquant des secours par les quels les autres animaux se multiplient,

il ne croioit pas qu'il y eut d'autre homme que lui au monde et ne sçavoit pas s'il y en auroit apres lui. Cependant il lui sembloit que c'etoit une chose indigne de la bonté et de la puissance infinie de ne produirre que des creatures corruptibles et incapables de le connoitre, de l'aimer, et de joüir d'une felicité plus grande, que celle qu'on sent par le moien des corps. C'est pourquoi ne trouvant point ici bas d'etre immateriel fini, il crut qu'il y en avoit là haut, qui etoient unis à ces globes lumineux, qui roulent au dessus de nos tetes. Il se confirma dans cette pensée par cette reflexion. Si l'etre Souverain m'a donné le pouvoir de le connoitre et de le contempler en quelque maniere, quoi qu'il m'ait uni à un corps sujet à mille necessités differentes, et qui par le sentiment de la douleur me contraint à le satisfaire, et me detourne de cette heureuse contemplation; à plus forte raison doit il avoir uni un etre immateriel aux corps celestes qui sont si grands, si beaux, si constans, si uniformes, et si reglés dans leurs mouvemens.

C'est ainsi qu'Ebn Yokdan se satisfit sur la pluralité des esprits, ou des etres immateriels; mais il lui restoit une autre difficulté qui lui faisoit beaucoup de peine. C'est de sçavoir pourquoi l'etre Souverain unissoit des esprits, qui n'etoient faits que pour lui à des corps, qui interrompent à tous momens l'union qui doit etre entre les esprits finis, et l'esprit infini, pour rendre les premiers heureux. Il eut plusieurs pensées la dessus et s'attacha enfin à cellesi. que l'etat où se trouvent alors ces esprits est un etat d'imperfection, et qu'il faut qu'il y en ait un autre apres cette vie, où ils joüiront d'un plus grand bonheur; qu'on ne sçauroit douter de la possibilité de cet etat, puis que la mort n'est autre chose que la division de

plusieurs parties dont le corps est composé, et que les esprits etant immateriels et indivisibles ne sçauroient mourir; que l'etre souverain a uni les esprits à un corps qui les porte vers les creatures, pour eprouver s'ils lui demeureroient fideles, et s'ils auroient assez de courage et de force, pour s'elever jusqu'a lui en meprisant les plaisirs sensibles; que l'etre infiniment parfait vouloient qu'ils l'aimassent d'un amour de choix, et qu'il ne leur presentoit des objets aimables en apparence, qu'afin que le preferant à toutes choses, ils meritassent son amour et le bonheur qu'il leur prepare; que les esprits laches qui s'abandonnent aux mouvemens de leurs corps, et qui negligent la meditation des choses celestes, à cause de la peine qu'ils y trouvent, sont indignes d'etre unis avec l'etre souverain, de sorte qu'apres cette vie, se trouvant privés de la consolation que leur donne maintenant les plaisirs du corps, ils ne seront immortels, que pour être eternellement miserables.

Ces reflexions penetrerent si fort notre solitaire, et il conceut tant de mepris pour les choses visibles, qu'il auroit abandonné le soin de son corps, s'il n'eut cru que pour temoigner sa soumission aux ordres de l'être tout parfait, il etoit obligé de le conserver, jusqu'à ce qu'il plut à son souverain maître de le delivrer d'une machine qu'il ne regardoit plus que comme un obstacle à sa felicité. C'est pourquoi il resolut de ne prendre soin de son corps, qu'autant qu'il seroit necessaire pour s'empecher de mourir, et prevenir les douleurs qui le detacheroient de la contemplation de l'etre tout parfait. Il le fit et ne sortit plus de son antre qu'une fois la semaine, pour chercher des fruits, prenant les premiers qu'il rencontroit, sans y mettre

beaucoup de façon. Il continua cette maniere de vivre jusqu'à l'age de cinquante ans, que Dieu, dit l'auteur, ne voulant pas qu'un exemple si rare de vertu demeurât inconnu aux hommes, permit qu'il fut decouvert de cette maniere.

Prés de l'isle, ou Ebn Yokdan avoit eté elevé, il y en avoit une autre habitée par des disciples des anciens Prophetes, qui pour rendre sensibles les mysteres du ciel, les expliquoient par des allegories et des paraboles. Deux des plus considerables de ces insulaires, Asal et Salaman, tout bons amis qu'ils etoient, avoient des sentimens fort differens sur la voie qui mene au salut. Le premier croioit que le plus sur est de quitter le monde, et de se retirer dans la solitude; et le second etoit persuadé qu'on peut plus facilement resister aux tentations, par les secours qu'on recoit des gens de bien qu'on frequente, que par la retraite et la fuite dans un desert.

Asal avoit oüi parler de l'isle, ou demeuroit Ebn Yokdan, comme d'un lieu qui n'etoit habité de personne, et persistant toujours dans le dessein de se separer du reste des hommes, pour s'attacher tout entier à la devotion, il donna tout son bien aux pauvres ne s'en reservant qu'autant qu'il lui en falloit pour loüer un vaisseau et se faire transporter dans cette isle. Il ne rencontra pas d'abord Ebn Yokdan, parce qu'il se tenoit ordinairement renfermé dans son antre; neanmoins etant obligé de sortir quelquefois pour ceuillir des fruits, il apperceut un jour d'assez loin Asal qui faisoit ses prieres. Ebn Yokdan, n'aiant jamais vu d'animal qui lui ressemblât, fut extremement surpris, et sa curiosité le poussa d'abord à s'en approcher. Mais Asal le prenant pour un autre solitaire, et ne voulant ni l'interrompre, ni en etre interrompu, s'eloigna aussitôt.

Ebn Yokdan ne fit pas semblant de le voir, mais le suivant de loin, sans qu'il y prit garde, il attendit qu'il se fut remis à genoux, avant que de courir apres lui. Asal se voiant poursuivi, fut saisi de peur, et prit la fuite; mais Ebn Yokdan qui etoit beaucoup plus robuste et plus agile que lui, l'eut bientôt attrapé. Peu s'en falut que le nouveau solitaire ne mourut de fraieur, lors qu'il se vit entre les mains d'un sauvage auquel il ne pouvoit resister: mais Ebn Yokdan le rassura par toutes les caresses qu'il put lui faire. Asal etant revenu à soi lui parla plusieurs langues, pour tacher de se faire entendre, à quoi Ebn Yokdan ne repondoit qu'en marquant son etonnement; etant charmé, dit l'auteur, de la cadence de ces sons articulés, qu'il trouvoit beaucoup plus harmonieux que le chant d'aucun oiseau. Asal lui offrit quelques restes des provisions qu'il avoit apportées, et en mangea pour lui montrer l'exemple. Ebn Yokdan qui s'etoit fait des regles tres etroites de sobrieté, refusa d'abord d'en manger, mais craignant d'irriter ce nouveau venu, il en prit, et lui alla querir des meilleurs fruits de l'isle. Enfin il se forma une liaison tres etroite entre eux, et Asal qui etoit dans l'impatience de sçavoir par quel accident il avoit rencontré un homme ainsi fait, resolut de lui apprendre à parler. Il commença par lui dire les noms des choses et lui apprit ensuite à les lier ensemble. En un mot le maitre s'y prit si bien, et le disciple eut tant de docilité et de disposition à apprendre, qu'en peu de temps ils purent s'entretenir commodement.

Ebn Yokdan ne commença pas plutôt à se faire entendre, qu'Asal lui demanda qui l'avoit mis dans cette isle. Il y a sans doute long temps que le Lecteur s'attendoit que l'on fit cette demande, et il semble que c'est une des premieres questions qu'Ebn Yokdan se devoit faire à soi même; mais notre Philosophe Arabe ne l'a pas jugé à propos, et chacun a sa methode. Pour revenir à l'histoire,

Ebn Yokdan repondit qu'il ne sçavoit qui l'avoit mis la, et qu'il ne connoissoit point ceux qui lui avoient donné la vie, mais seulement la chevre qui l'avoit nourri. Il fit ensuite le recit des occupations de son enfance, de sa jeunesse, des recherches qu'il avoit faites et des pensées qu'il avoit eües sur les choses du ciel, et lui demanda à son tour d'ou il etoit venu et ce qui l'avoit amené dans cette isle : sur quoi Asal lui fit la description de son païs, des mœurs et de la religion de ses habitans. Ebn Yokdan fut fort satisfait que tout ce que ces gens la enseignoient sur la nature de Dieu, les peines et les recompenses apres cette vie et meme la resurrection et le jugement dernier se trouvat conforme à ses meditations. Mais deux choses le surprenoient extremement. l'une que les Docteurs de ces peuples voilassent les verités de tant d'images sensibles, et que la loi de leur prophete semblât se contenter de l'observation de certains jeunes, de quelques prieres et aumônes, permettant d'ailleurs des choses tres dangereuses, comme l'amas des richesses, le choix et meme l'excès dans les viandes, le trafic, l'usure, les supplices et par consequent l'homicide. Une autre chose qui lui paroissoit fort etrange est qu'on traitat les hommes, comme on fait, et qu'on fut obligé d'etablir des loix pour conserver la societé civile, et d'infliger de grieves peines aux infracteurs. Il lui sembloit que c'etoit guerir un mal par un autre, et que ces desordres ne venoient que de ce qu'on ne prenoit pas assez de soin d'instruirre les hommes et de leur proposer la verité d'une maniere simple et nette. Asal eut beau lui dire qu'il ne connoissoit pas le monde ; que les hommes etoient mechans et stupides, entetés de leurs prejugés, adonnés à leurs passions, incapabables d'attention et d'amour pour la verité. Ebn Yokdan persista à lui soutenir qu'il etoit impossible, que les hommes ne se convertissent, si on les enseignoit de la maniere qu'il etoit parvenu lui meme a la connoissance des plus importantes verités. C'est pourquoi il etoit

resolu d'aller converser parmi les hommes, et de faire ses efforts, pour les ramener de leurs egaremens. Asal approuva son dessein, et pour l'executer, ils furent d'avis de se tenir jour et nuit sur le bord de la mer, et de faire grand feu, afin que les mariniers les pussent decouvrir.

Heureusement un vaisseau qui faisoit voile vers l'isle d'ou etoit Asal, s'etant ecarté de son cours cotoioit celle de nos solitaires, qui firent signe au Pilote de les prendre dans son bord. Salaman venoit d'etre elu Prince de ces Insulaires, et sa cour etoit composée des personnes les plus habiles qu'il y eut dans toute leur secte. On y receut Asal et Ebn Jokdan avec de grandes marques de joie, et on y conceut une estime toute particuliere pour le dernier, lors qu'on eut appris son histoire. Cet accueil lui fit naitre l'esperance de ramener des gens si doux et si moderés, et il commença a leur expliquer l'ordre et la methode qu'il avoit suivies dans ses meditations. On ecouta avec plaisir tout ce qu'il dit sur la nature des corps; mais lors qu'il vint a parler de celle des esprits, et particulierement de l'etre tout parfait, de la pureté, du renoncement de soi meme, du mepris de toutes les commodités de la vie, des abstractions presque continuelles, ou doivent se plonger ceux qui veulent s'unir a lui, notre Philosophe eut le chagrin de voir tous ses auditeurs s'eclipser. Il comprit alors qu'Asal lui avoit fait un portrait fidele des hommes, qu'ils etoient incapables de connoitre la verité, et de s'elever jusqu'a la sublime sagesse; de sorte qu'il n'avoit rien de plus vrai que ce que l'alcoran dit d'eux: la folie les a accablés, et ce qu'ils cherchoient s'est emparé de leur coeur, comme la rouille, Dieu a mis un sceau sur leurs coeurs et sur leurs oreilles, les tenebres leur offusquent la vuë, et une grande peine les attend. C'est pour quoi ils n'ont qu'a croire ce que les messagers de Dieu leur disent, et a faire ce que la loi leur commande, comme etant l'unique moien par le quel toutes sortes de gens peuvent etre sauvés. Ensuite Ebn Jokdan demanda pardon a Salaman de la precipitation avec laquelle il avoit condamné la maniere d'agir de la secte de Mahomet, et l'assura que l'experience

ch. 83

lui avoit appris que c'etoit la voie la plus sure. qu'ainsi il lui conseilloit de se tenir attaché aux commandemens de sa loi, et d'observer religieusement les pratiques exterieures qu'elle ordonne; d'imiter la pieté de ses ancêtres, en croiant par la foi les choses qui paroissent douteuses, et aiant de l'horreur pour toutes les nouvelles doctrines. Car, dit il, Asal et moi sommes pleinement persuadés que cette race d'hommes corrompuë, et incapable de se conduirre elle meme, ne peut obtenir le salut autrement, et que si on les fait entrer dans la voie de l'examen, ils seront dans des inquietudes et dans des doutes perpetuels et periront enfin; que pour ceux qui sont plus avancés, qu'ils penetrent plus avant, a la bonne heure.

Il paroit par la fin de cet ouvrage, qu'Abu Jaaphar l'a composé pour fortifier son frere contre des heretiques Mahometans, qui, aiant abandonné la tradition des Prophetes, s'etoient jettés dans les nouvelles doctrines de quelques insensés. Il pretend prouver par la que le commun des hommes, qui n'est pas capable de s'élever jusqu'aux meditations d'Ebn Yokdan, et d'acquerir la connoissance de la verité par une voie si simple, l'est encore moins d'examiner tous les faux raisonnemens des seducteurs; qu'ainsi il n'y a rien de plus sur et de plus aisé, que de croire tout ce que le Mufti croit, et de le croire sur sa parole, en supposant qu'il est infaillible.

On ne s'etonnera plus que les Mahometans aient tant de zele pour leur religion, lorsqu'on verra qu'ils ont des Docteurs aussi subtils qu'Abu Jaaphar, qui emploient toute la finesse de leur esprit à les detourner de la voie de l'examen, comme d'une route dangereuse et pleine d'egaremens. On a meme remarqué qu'ils scavent se servir de la Philosophie, pour donner un tour raisonnable aux ceremonies et aux observances de leur loi qui paroissent les plus absurdes. Un Chretien se moqueroit de la compassion que les Turcs ont pour les bêtes, des soins qu'ils prennent de certaines plantes, de leurs frequentes purifications, des cercles et de plusieurs autres gestes qu'ils font en priant. mais notre Peripateticien pretend que ce sont des devoirs, auxquels la nature de notre etre nous oblige. Car, dit il, nous

Sommes composés de trois Substances, d'un corps, d'une ame Sensitive, et d'une ame raisonnable. Par la premiere nous avons liaison avec les corps qui nous environnent: par la Seconde, l'ame Sensitive etant une matiere tres Subtile, qui circule dans notre corps, nous avons relation avec les corps celestes; et par la troisieme qui est l'esprit pur, nous ressemblons en quelque maniere au createur. La premiere liaison nous engage a prendre plus de Soin des animaux qui nous font le plus de bien, de nourrir les chiens qui nous aiment et nous sont fideles, de defendre les brebis contre les loups, de conserver les plantes les plus utiles et les plus rares &c. La Seconde nous doit porter à purifier notre corps, à le parfumer, à faire divers cercles, de meme que les astres sont purs, eclattans, et roulent incessamment autour de leur centre. La troisieme est la plus importante et toutes les autres occupations lui doivent ceder, mais elle n'est que pour les parfaits, et ceux qui ne sont pas capables de cette contemplation Sublime sont obligés de S'attacher aux autres pratiques. /.

Extrait
des memoires pour l'histoire des Sciences et des beaux arts.
Année 1709.

Introduction d'Abu Jaafar Ebn Tophail à l'histoire de la vie de Hai Ebn Yokdan.

Au nom de Dieu tres Clement.

§. I. Beni soit le Dieu tout puissant, eternel, infiniment sage, misericordieux et bienfaisant qui nous a enseigné l'usage de la plume et qui par bonté pour le genre humain l'a instruit de ce qu'il ignoroit. Je le loüe à cause de ses dons excellens. Je lui rens graces de ses bienfaits continuels, et je declare qu'il est le seul Dieu et qu'il n'a point de compagnon; que Mahomet est son serviteur et son apotre, qu'il a reçu un esprit excellent, qu'il nous a donné une preuve convaincante de sa mission, et qu'il a eté une glorieuse epée. Que la benediction de Dieu soit sur lui; qu'elle se repande aussi sur ses compagnons dont les pensées etoient elevées et l'esprit vaste; qu'elle soit encore sur tous ses disciples jusqu'a la fin du monde.

§. II. Vous souhaités, mon cher ami, (Dieu vous conserve à jamais et vous fasse participer au bonheur eternel) que je vous

communique ce que je sçais des Misteres de la philosophie orientale dont le sçavant Avicenne [a] a parlé. Vous devez sçavoir que quiconque veut acquerir une connoissance claire et distincte de la verité, doit s'appliquer à la chercher, et ne rien negliger pour y parvenir. Votre demande a fait naitre dans mon esprit une etincelle de lumiere qui, graces à Dieu, m'a fait comprendre un etat dont je n'avois point encore de connoissance. Cette etincelle m'a meme elevé à un point qu'aucune langue, quelque eloquente qu'elle soit, ne peut trouver des termes propres ~~pour~~ à l'exprimer. La raison en est que cet etat est d'un ordre particulier et d'une nature differente de ceux que les hommes connoissent. Tout ce que l'on en peut dire, eu egard à la satisfaction, au contentement, au plaisir et à la joie qu'il procure, c'est qu'il est impossible à celui qui y est parvenu, ou qui n'a meme fait que d'en approcher, de cacher ce qu'il a ressenti et de le tenir secret. La satisfaction et la joie qu'il eprouve lui font proferer des expressions generales, mais il ne peut entrer dans aucun detail ni rien dire de particulier. Si son esprit n'a point eté cultivé par les sciences, il s'exprime

(a) Abu Ali Houssain ben Abdalla ben Sina al Scheikh al reis que nous nommons ordinairement Avicenne naquit dans la ville de Bokhara de la province Transoxane l'an de l'Hegire 370. et mourut à Hamadan l'an 428. Il a beaucoup ecrit. Son livre intitulé alsepha cité par notre auteur traite de presque toutes les parties de la philosophie et des arts liberaux. ce livre est dans les principes des peripateticiens, mais il a pris plus de liberté dans sa philosophie orientale ou il a exposé ses propres sentimens. ce livre est perdu pour la plus grande partie. Il paroit qu'il y avoit examiné les sentimens des orientaux, c'est a dire, des Indiens et les avoit comparés avec ceux des peripateticiens.

dans des termes qu'il n'entend pas luimeme. L'un dit: Gloire à moi! que je suis admirable! un autre: Je suis la verité, un troisieme: Il n'y a que Dieu sous cet habit.(b) Le Docteur Abu Hamed Al Gazali(c) s'exprima ainsi lorsqu'il y fut arrivé: J'ai ressenti de cet etat que je n'ai fait qu'indiquer ce que j'en ai ressenti. Soiez persuadé que c'est un etat de bonheur et ne me demandez point ceque j'ai eprouvé. mais c'etoit un homme d'une erudition profonde et versé dans les sciences.

§ III. Ce qu' Avenpace(d) dit à la fin de son discours sur l'union merite d'etre remarqué. Il dit que quiconque aura bien

---

(b) Algazali attribue a Yezid de Bestame qui mourut l'an de l'hegire 261. ces premieres paroles: Gloire à moi! que je suis admirable; les suivantes sont attribuées à al Hosain Ebn mansour par Ebn chalecan.

(c) Abu Hamed Mohammed Zein eddin al Thousi surnommé Gazali etoit né à Thous ville du Khorassan l'an de l'hegire 450. et mourut l'an de l'hegire 504. ou 505. Il fut professeur dans le college de la ville de Bagdet sous le regne de Melikschach, mais il quitta cette profession pour mener la vie retirée. C'est un Docteur des plus celebres parmi les Musulmans qui entre les differens titres qu'ils lui ont donné, l'ont nommé le Sçavant Iman, l'Iman du monde, le Docteur de la vie spirituelle et le plus grand temoin du Musulmanisme.

(d) Abubecr Mohammed ben Bagiah surnommé Ebn al Saieg, c'est a dire, le fils de l'orfevre, et nommé communement Avenpace a passé pour le subtil des philosophes arabes. Il a beaucoup travaillé sur Aristote et ses ouvrages traduits en latin ont eté fort connus de nos anciens scholastiques. on dit qu'il mourut jeune d'un poison qui lui avoit eté donné l'an de l'hegire 525. ou 533.

4. Saisi le but de son livre concevra clairement qu'il est impossible de parvenir à ce degré par le moien des sciences qui etoient alors en vogue; que lui meme n'est parvenu à ce qu'il a connu, qu'en faisant totalement abstraction des choses aux quelles il avoit eté auparavant accoutumé; qu'il a eu d'autres idées entierement independantes de la matiere, d'une nature trop noble pour etre attribuées à la vie naturelle, et qui sont partie des proprietés des bien heureux, que l'on peut appeller proprietes divines, que Dieu, dont le nom soit beni, accorde à ceux de ses serviteurs qu'il lui plait.

§IV. L'etat dont parle Avenpace peut s'acquerir par la contemplation, et l'on ne peut douter que cet auteur n'y soit parvenu; mais il n'en est pas de meme de celui que j'ai indiqué ci dessus. L'etat dont j'ai parlé ressemble à celui qu'a decrit Avenpace en ce que dans l'un on ne fait aucune decouverte qu'on ne fasse dans l'autre; mais il differe en ce qu'il y a plus de lumiere et de clarté dans le nôtre que dans le sien. Dans le nôtre, les choses se concoivent par le moien de ce que nous ne pouvons appeller pouvoir ou facultés que metaphoriquement. Car aucun des termes usités dans le langage ordinaire, ou qui se trouvent dans les ecrits des sçavans, ne peut exprimer proprement ce par quoi cette sorte de perception se conçoit.

§V. L'etat dont j'ai parlé, dont je n'aurois peut etre aucune idée, si en vous addressant à moi, vous ne m'eussiez mis dans la necessité de faire de plus grandes recherches, est celui qu'Avicenne a voulu indiquer, lorsqu'il a dit: « Quand la » volonté est arrivée par l'exercice à un certain point, la

„ véritable lumière qu'elle considère attentivement la
„ favorise de quelques traits semblables à des eclairs, dont il lui
„ reste une legere impression. Si elle continue ses exercices, ces
„ traits deviennent plus frequens; elle se les rend meme tellement
„ familiers, qu'ils se presentent à elle sans exercice. Il lui
„ suffit alors de fixer son attention sur un sujet, pour qu'elle
„ se tourne aussitot vers l'essence divine (e) et se rappelle ce
„ qui lui en est connu. Il survient tout d'un coup quelque
„ chose qui lui decouvre la verité presque en son entier.
„ Enfin l'exercice la conduit à ce degré de perfection qui
„ lui procure une parfaite tranquillité d'esprit, lui rend
„ familier ce qui lui echapoit auparavant, lui presente une
„ lumiere au lieu d'une simple lueur et produit en elle une
„ connoissance aussi certaine que s'il y avoit entre l'essence
„ divine et elle une union non interrompue. „ Ainsi parle
Avicenne. Ce meme auteur nous a rendu compte des
differens degrés par lesquels l'homme peut arriver à cette
perfection, de maniere que son ame devienne comme un
miroir poli, dans lequel il apperçoive la verité. Il nage
alors dans le plaisir, son cœur est penetré de joie des impressions
de la verité qu'il apperçoit en lui. Quand il est parvenu
à cet etat, tantot il regarde la verité, d'autres fois il
considere sa propre ame. Il est ainsi quelque temps occupé
de l'un et de l'autre alternativement, jusqu'à ce qu'enfin
se detachant de son ame, il ne considere plus que

(e) l'Arabe: Le seuil ou le coté de la sainteté.

6\. l'essence divine. S'il jette encore quelque fois des regards sur son ame, c'est parce qu'elle est elle meme appliquée à considerer Dieu. Delà nait une union parfaite avec l'être parfait.

§. VI. Avicenne ne croit point que l'etat qu'il decrit ainsi puisse s'acquerir par la speculation fondée sur le raisonnement et sur des consequences deduites de leurs premisses. Pour vous faire mieux comprendre la difference entre la perception des hommes de cette secte, (f) et celle des autres, je vais vous proposer un exemple familier. Supposés un homme né aveugle, mais avec des talens singuliers, une memoire heureuse et un jugement solide; que cet homme ait toujours vecu dans le lieu de sa naissance, que par le secours de ses autres sens il ait contracté amitié avec plusieurs de ses voisins, qu'il ait appris à connoitre les differentes especes d'animaux, les choses inanimées, les ruës et les maisons de la ville, de maniere qu'il puisse aller par tout sans guide, connoitre ceux qu'il rencontre et les appeller par leurs noms; qu'il sache aussi les noms des couleurs et qu'il les distingue par leurs definitions et leurs descriptions. Si, lorsque cet homme sera parvenu à cet etat, ses yeux viennent à s'ouvrir, il trouvera toutes choses exactement conformes aux idées qu'il s'en etoit

(f) La secte des sophis qui en se degageant de tous les objets sensibles se flattent de parvenir par la contemplation à l'union avec Dieu.

formées. Les couleurs lui paroitront telles qu'il les avoit déja conçûes par les descriptions qu'on lui en avoit faites. La difference entre ses idées lorsqu'il etoit aveugle et celles qu'il a depuis que ses yeux sont ouverts ne consiste qu'en deux choses dont l'une est la suitte de l'autre, sçavoir une plus grande clarté et une joie extrême. L'etat des Contemplatifs qui n'ont point encore atteint l'union avec Dieu est semblable au premier etat de cet homme, lorsqu'il etoit encore aveugle. Il en est par rapport à ces contemplatifs des choses qu'Avempace dit etre d'une nature trop noble pour etre attribuées à la vie naturelle et que Dieu accorde à ceux qu'il lui plait, comme des couleurs que cet homme dans son etat d'aveuglement ne connoissoit que par l'explication de leurs noms; Mais l'etat de ceux qui sont parvenus à l'union, et à qui Dieu a donné ce que je vous ai dit ne pouvoir etre nommé pouvoir ou faculté que metaphoriquement, est semblable au second etat de cet homme, lorsque ses yeux ont eté eclairés. Vous observerez ~~[illegible]~~ qu'il est rare de trouver quelqu'un dont les yeux aient toujours eté ouverts et qui ait la vuë bonne qui n'ait pas besoin de Contemplation.

§VII. Au reste, Mon cher ami, que je souhaite que Dieu honore de son union, quand je parle ici de la perception des Contemplatifs qui ne sont point encore parvenus à l'union, je n'entens point les idées qu'excite en eux la consideration des choses de la nature, comme par les perceptions de ceux qui sont arrivés à l'union, je n'entens point les idées qui

leur sont occasionnées par la meditation des choses surnaturelles. Car ce sont deux manieres de concevoir tres differentes et qu'il ne faut point confondre. Les perceptions dont je parle sont celles que la Metaphysique (9) leur donne et qui sont semblables à celles qu'avoit eües Avenpace, dont la condition essentielle est l'evidence et la verité. Cette sorte de contemplation tient comme le milieu entre la contemplation de ceux qui se sont elevés jusqu'à Dieu et celle des personnes qui s'appliquent à la consideration de la nature. La clarté qui accompagne cette contemplation est plus vive que celle de ceux qui ne s'occupent que de la nature. Elle satisfait davantage l'esprit.

§ VIII. Avenpace blame ceux qui parlent devant le vulgaire du plaisir que l'on ressent dans l'union. Il pretend que ce plaisir appartient à la faculté imaginative et il avoit promis de composer un traité sur ce sujet, où il auroit clairement expliqué toute cette matiere et decrit l'etat de ceux qui ont le bonheur d'arriver à l'union. Mais nous pouvons lui appliquer l'ancien proverbe: Ne dites point d'une chose qu'elle est douce avant d'en avoir gouté. Ne promettez point ce que vous n'etes point le maitre d'executer. Car il n'a jamais rempli ce projet, ni composé cet ouvrage. Ce qui probablement l'a empeché de le faire, c'est qu'il n'en a point eu le temps,

(9) Par le nom de Metaphysique l'auteur entend ici les connoissances de ces personnes qui se degageant de leurs sens et de tous les objets sensibles s'elevent jusqu'à la contemplation de Dieu.

etant mort dans son voiage de Vahran. Peutetre aussi n'a t'il osé l'entreprendre, parce qu'il voioit qu'en traitant cette matiere, il ne pourroit se dispenser de dire des choses qui en condamnant sa maniere de vivre l'auroient couvert de confusion, et qui auroient contredit les maximes qu'il avoit etablies ailleurs pour encourager les hommes à amasser des richesses, et les moiens qu'il leur avoit proposés pour y reüssir.

§ IX. Je me suis un peu ecarté dans ce discours de la question que vous m'avez proposée, mais la necessité m'y a obligé. Par tout ce qui vient d'etre dit, il paroit qu'en vous addressant à moi, vous n'avez pu vous proposer que l'une de ces deux fins, de connoitre ce que voient et sentent ceux qui ont le bonheur d'etre unis à Dieu, ou que je vous explique cet etat de la maniere que le font ceux qui se livrent à la contemplation. Si vous l'exigez de moi que je vous fasse connoitre ce que voient et sentent ceux qui sont unis à Dieu, je dois vous avertir que je ne puis vous satisfaire, car il est impossible d'expliquer dans un livre cet etat, tel qu'il est reellement. Lorsque l'on veut parler ou ecrire sur ce sujet, on le represente different de ce qu'il est et l'on tombe dans le genre speculatif. Les termes et les caracteres que l'on est obligé d'emploier vous rapprochent du monde corporel et vous font sortir de l'etat ou vous etiez. Les significations des termes dont vous vous servez changent, ce qui fait que les uns les prennent mal et que d'autres croient se tromper, lorsmeme qu'ils les entendent bien. La difficulté d'expliquer cet etat

vient de ce qu'il comprend une etenduë immense qui renferme toutes choses sans etre bornée pas aucune.

§X. Si vous vous contentez que je vous fasse connoitre cet etat de la maniere que le font ceux qui se livrent à la contemplation, je puis vous satisfaire. C'est, mon cher ami (Dieu vous favorize de son union) une chose que l'on peut expliquer par ecrit ou dans le discours, mais qui n'a point encore eté faite, ou du moins qu'il est aussi difficile de trouver que de l'or pur, surtout dans ce païs. Elle y est etrangere et il y est tres peu de gens qui en aient eu quelque legere connoissance, et dans ce petit nombre ceux qui ont entrepris de communiquer ce qu'ils en sçavoient ne l'ont fait que d'une maniere confuse et obscure, parceque la secte Hanifitique (h) et la religion Mahometane defendent de trop approfondir ces matieres.

§XI. Ne croiez point que la philosophie d'Aristote, ni celle qui est renfermée dans les livres d'Alpharabius, (i) ni meme le livre qu'Avicenne a intitulé Alsepha ou la Santé puissent

---

(h) La secte Hanifitique l'une des quatre sectes orthodoxes parmi les Musulmans prend son nom d'Abu Hanifah surnommé Alnooman qui vivoit sous le califat d'Almansor. Ce Prince fit mettre en prison à Bagdet Hanifah parcequ'il refusoit de souscrire à l'opinion de la predestination absolue et determinante. Hanifah mourut dans sa prison l'an 150. de l'hegire. les trois autres sectes orthodoxes sont celles de Schafei, d'Ebn Hanbal, et de Malek

(i) Abu Nassar Mohammed Tarkani surnommé Al Farabi, parcequ'il etoit de la ville de Farab qui est la meme qu'Otrar dans le Turkestan surpassa tous les Docteurs de son temps. Il a beaucoup ecrit sur la musique, la rhetorique et les autres parties de la philosophie, les Mahometans les Juifs et les Chretiens ont fait grand cas de ses ouvrages. Il mourut à Damas l'an de l'hegire 339 agé d'environ 80 ans.

vous etre de quelque utilité pour la fin à laquelle vous tendez. 11.

Ne vous attendez point non plus à trouver dans les ecrits des philosophes Espagnols quelque chose de satisfaisant à cet egard. Ces Docteurs elevés en Espagne, avant que la connoissance de la logique et de la philosophie s'y fut repandue, ne s'occupoient que de l'etude des Mathematiques. Il faut avouer qu'ils y ont fait de grands progrès, mais ils ne se sont point appliqués à autre chose. Il est venu après eux une generation d'hommes qui ont fait leur etude de l'art de raisonner. Ils y ont surpassé tous ceux qui les avoient precedé; mais ils n'ont point atteint la veritable perfection, et l'un d'eux a dit: Je suis faché que les hommes n'aient que deux sortes de connoissances, les unes vraies qui ne s'aquierent que difficilement et les autres qui ne servent à rien quand on les a aquises. Ils ont eté suivis par d'autres qui ont eté plus loin qu'eux et qui ont approché plus près de la verité.

§ XII. Parmi ces derniers il n'en est point qui ait eu l'esprit plus penetrant, ni qui ait eu des notions plus exactes qu'Avenpace; mais il etoit trop occupé des affaires de ce monde, et il est mort avant d'avoir eu le temps d'ouvrir le tresor de ses connoissances. Presque tous les ouvrages qu'il a laissés sont imparfaits. Tels sont le livre de l'ame, son traité intitulé: Conduite d'un Solitaire, sa logique et sa physique. Les ouvrages qu'il a finis ne sont que de courts traités et quelques lettres ecrites par occasion. Dans celle sur l'union, il avoue

 qu'il n'a rien ecrit de complet sur cette matiere. Il dit qu'il a eu bien de la peine a exprimer clairement ce qu'il a voulu prouver, que la Methode qu'il a suivie n'est pas en plusieurs endroits aussi exacte qu'elle auroit pu l'etre, et que s'il avoit le temps, il la changeroit. Tel est l'etat des ouvrages de ce Docteur qui sont parvenus jusqu'a nous. Pour moi, je ne l'ai point vu. Ses contemporains lui etoient fort inferieurs et je n'ai jamais vu aucun de leurs ouvrages. Parmi ceux qui leur ont succedé et qui sont actuellement vivans, les uns sont encore dans la voie et tendent a cet etat de perfection, les autres sont restés en arriere et se sont arretés sans y etre arrivés, et je n'en connois aucun qui y soit parvenu.

§ XIII. La plus part des ouvrages d'Alpharabius qui sont venus jusqu'a nous ne traitent que de la logique, et ceux dont la philosophie est l'objet sont remplis d'incertitudes. Dans son livre intitulé Mellatolphadelah ou de la secte la plus excellente, il dit en termes expres que les ames des mechans subsisteront eternellement et qu'elles souffriront des tourmens sans fins, mais dans ses politiques il dit aussi expressement qu'elles seront detruites et aneanties, et qu'il n'y aura que les ames des bons qui subsisteront toujours. Dans sa morale parlant du bonheur de l'homme, il ne le met que dans cette vie, et il ajoute que tout ce que l'on en dit de plus n'est qu'imagination et conte de vieilles. Ce principe, s'il etoit admis, feroit desperer les hommes de la misericorde de Dieu et mettroit les bons et les mechans au meme niveau, en aneantissant la fin des uns

et des autres. C'est donc une erreur que l'on ne peut ni pardonner ni excuser. Le meme auteur pense aussi fort mal sur la prophetie. Car il pretend qu'elle appartient à l'imagination et lui prefere la philosophie. Il a avancé plusieurs autres choses de meme nature qu'il est inutile de rapporter ici.

§XIV. Les livres d'Aristote sont supplées par l'explication qu'Avicenne nous en a données dans son _alsepha_ ou son livre _de la santé_ qu'il a ecrit dans les principes de ce philosophe. au commencement de ce livre il declare que la verité est differente de ce qu'il l'expose dans son livre qu'il a ecrit dans le systeme des Peripateticiens. Il renvoie à son traité de la philosophie orientale ceux qui voudront connoitre la verité clairement et sans voile. Quiconque se donnera la peine de comparer l'_alsepha_ avec les livres d'Aristote trouvera qu'ils s'accordent presque en tout. Il y a cependant quelque chose dans l'_alsepha_ qui ne se trouve dans aucun des ecrits que nous restent d'aristote. Mais si le lecteur ne s'attache qu'au sens litteral d'Aristote ou de l'_alsepha_, sans penetrer dans le sens interieur et caché, jamais il n'atteindra à la perfection, comme Avicenne lui meme en avertit dans son livre.

§XV. Algazali parle quelque fois comme le vulgaire ce qui le fait tomber en contradiction avec lui meme, car il nie dans un endroit ce qu'il affirme dans un autre et il condamne dans un livre des sentimens qu'il a adoptés dans un autre. Dans son livre intitulé : _Altehaphot_, ou _de la destruction_ il taxe d'heresie les philosophes qui nient la resurrection

et qui pretendent que les peines et les recompenses de l'autre vie ne regardent que l'ame. Et dans le commencement de son Almizan ou de son livre de la balance, il dit que cette doctrine des philosophes est celle des sophis, et dans le livre qu'il a intitulé Almunkhed men aldelali walmophseh fel Ahswali, ou Methode pour delivrer de l'erreur et expliquer les etats, il declare que c'est son sentiment particulier et qu'il a eté convaincu de sa verité par l'etude et ses recherches. Lorsqu'on lit attentivement ses ouvrages, on y decouvre plusieurs contradictions semblables. Algazali convient de ces contradictions, et en fait meme des excuses à la fin de son Mizan al alamal ou traité de la balance des actions des hommes. Dans ce meme ouvrage Algazali distingue trois sortes d'opinions, celles qui sont communes avec le vulgaire et conformes aux notions qu'il a des choses; celles par lesquelles on repond aux questions proposées et celles qui sont particulieres à chacun, que l'on garde pour soi et que l'on ne manifeste qu'a ceux qui pensent de meme. Il ajoute que quoi qu'il ne se soit proposé que de faire naitre des doutes dans l'esprit de son lecteur sur ce dont il a eté imbu d'abord, et de l'aider à se defaire de ses prejugés, son travail n'est point inutile, parceque celui qui ne doute point n'examine jamais bien les choses, et que celui qui n'examine point ne voit jamais clairement et demeure toujours dans la confusion et l'aveuglement, ce qu'il confirme par ce proverbe: Rapportez vous en à vos yeux mais defiez vous toujours de vos oreilles. Quand le jour

paroit, la lumiere des etoiles vous devient inutile.
Telle est la maniere de philosopher d'Algazali ordinairem.
obscure et enigmatique, et pour cette raison inutile a tout
autre qu'a celui qui apres l'avoir d'abord considerée des
yeux de l'esprit, l'examine une seconde fois, ou qui aiant
un genie superieur est capable de saisir les choses à la
moindre indication qui lui en est donnee.

§XVI. Le meme auteur dit dans son Aljawahir ou
ses joiaux, qu'il a des livres qui ne doivent etre communiqués
qu'a ceux qui ont les qualités necessaires pour les lire, et que
dans ces livres il y a exposé la verité a nud. Mais aucun de
ces livres, à ce que je sache, n'est venu en Espagne. Nous
avons à la verité des livres que quelques uns imaginent
etre ceux qu'Algazali a dit etre incommunicables, mais
ils se trompent. Ces livres que nous avons sont al maareph
al akliyat, les notions intellectuelles, Alnaphi Walta
swiati de l'enflure et de l'egalité, et un receuil de
differentes questions. Or quoique ces livres renferment quelques
idées, ils ne contiennent sur ces choses rien de plus particulier
que ce que l'on trouve dans ses autres ouvrages. Il est encore
vrai que dans son Almeksad al asna, le but le plus
elevé, il y a quelque chose de plus profond que dans ses
autres livres, mais Algazali dit expressement que cet ouvrage
n'est point incommunicable. Ces livres qui sont parvenus
jusqu'a nous ne sont donc point ceux dont il parle dans
son Aljawahir. Il y en a qui ont cru appercevoir quelque
chose de grand dans le discours qui se trouve à la fin de

son Almeshcat ou de la petite fenetre, ce qui les a precipités dans un abisme dont ils n'ont pu se retirer. Algazali dans ce discours, apres avoir parlé des differentes sortes de personnes qui ne peuvent approcher de la splendeur de la lumiere divine, vient a ceux qui sont parvenus à l'union et dit de ces derniers qu'en parlant de Dieu ils lui donnent des attributs qui detruisent la simplicité de son unité. Ces paroles leur ont donné lieu de soupçonner cet auteur d'avoir admis dans l'essence divine une espece de multiplicité, ce qui seroit un blaspheme horrible.

§ XVII. Je ne doute nullement que le Docteur Algazali ne soit un de ceux qui sont arrivés au plus haut degré de bonheur et qu'il ne soit parvenu à l'union avec Dieu. mais ses livres incommunicables qui contenoient la science de la revelation ne me sont jamais tombés entre les mains. Je suis redevable de la connoissance que j'ai aquise à ses autres ouvrages et à ceux d'Avicenne que j'ai lus. Je les ai comparés ensemble, et j'y ai joint les sentimens des philosophes d'apresent. Je me suis ainsi assuré de la verité par l'examen et la meditation; mes sens se sont perfectionnés, et j'ai ressenti ce petit gout qui me persuade que je suis a portée de dire sur cet etat quelque chose dont on me sçaura gré. J'ai resolu de vous communiquer le premier les connoissances que j'ai acquises sur cette matiere. Je le dois à l'etroite amitié qui nous unit. aussi bien qu'à

votre Candeur et votre probité. Je presume que vous recevrez cet ecrit avec plaisir, non à cause du merite de son auteur, mais par l'affection que vous lui portez.

§XVIII. Si je me contentois de vous decouvrir la fin à la quelle je suis parvenu par cette voie, sans vous exposer les principes qui m'y ont conduit, tout ce que je vous dirois ne vous seroit pas plus utile qu'une chose que vous auriez reçüe par tradition, ou qu'une chose generale dont vous ne sçauriez faire l'application particuliere. Je souhaite que vous vous eleviez encore plus haut que le degré, que je puis vous expliquer, et je serois faché que vous vous y arretassiez, car bien loin d'etre le supreme, il ne suffit pas meme pour le salut. Je veux vous conduirre par le chemin ou j'ai marché avant vous, et vous faire nager dans cette mer que j'ai passé le premier, afin que Dieu vous fasse arriver ou je suis parvenu, et que vous voiiez de vos propres yeux ce que j'ai vu, de maniere que, sans compter sur moi, vous soiez en etat d'en juger par vous meme. Vous avez non seulement besoin d'un temps considerable, mais il faut aussi que vous soiez libre et degagé de toute affaire, afin de pouvoir vous y appliquer serieusement. Si votre ardeur est reelle, si vous vous y portez de tout votre cœur, vous ressentirez la meme joie que celui qui apres avoir marché toute la nuit voit lever le soleil. Dieu benira votre

18 travail, vous vous rejouirez dans votre Seigneur et votre Seigneur se rejouira dans vous. Quant à moi, vous me trouverez toujours selon votre cœur et tel que vous desirez que je sois. J'espere vous conduire par la voie la plus droite et en meme temps la plus sure. Pour enflammer vos desirs et vous exciter à faire les premiers pas, je pourrois faire usage de l'etincelle de lumiere qui se presente à moi dans le moment, mais j'aime mieux vous raconter l'histoire de Hai Ebn Yokdan, d'Asal et de Salaman, comme Avicenne les a nommés. Ceux qui sont en etat d'entendre y trouveront des motifs propres à leur faire faire de nouveaux ~~pour~~ progrès et des modeles dignes d'etre imités. Avicenne sera mon garant. (K)

(K) Ebn Chalecan qui a ecrit les vies des Philosophes Arabes compte parmi les ouvrages d'Avicenne une histoire de Hai Ebn Yokdan. Comme cette histoire n'existe plus, on ne peut sçavoir si le but etoit le meme que celui du livre d'Abu Jaafar. mais on peut assurer que ce qui concerne l'origine et la naissance de Hai Ebn Yokdan s'y trouvoit expliqué de la meme maniere que nous le voions dans Abu Jaafar. Car Avicenne croioit, suivant le temoignage d'Averroës, qu'il n'etoit point impossible qu'il se formât sur la terre une matiere tellement disposée qu'elle fut propre à recevoir une ame humaine.

Histoire de Hai Ebn Yokdan écrite en Arabe par Abu Jaafar Ebn Tophail

I. NOS Ancêtres d'heureuse memoire ont dit que dans la mer des Indes sous la ligne equinoctiale il y avoit une isle, ou les hommes naissoient sans peres ni meres, et que dans cette isle se trouvoit un arbre qui produisoit des femmes au lieu de fruits. Ces femmes sont celles qu' Almasudi appelle les filles de Wakwak. Cette isle doit vraisemblablement recevoir du Soleil des influences benignes qui la rendent le lieu le plus agreable et le plus temperé de toute la terre. Il faut cependant avoüer que cela ne s'accorde point avec l'opinion des Philosophes et des Physiciens les plus celebres qui pretendent que le quatrieme climat joüit de la meilleure temperature. Ces Philosophes soutiennent que les païs qui sont sous la ligne ne sont point habitables. S'ils appuioient leur sentiment sur quelque obstacle provenant de la terre, on pourroit

se persuader qu'ils ont raison; mais s'ils n'ont point
d'autre preuve, comme en effet la pluspart n'en donnent
point d'autre, que la chaleur excessive qui doit regner
dans ces pais, leur sentiment est absolument faux et
contredit par des demonstrations incontestables. Car il
est prouvé par la philosophie naturelle qu'il n'y a point
d'autre cause de la chaleur que le mouvement, ou que le
contact et la lumiere des corps chauds. Il est aussi prouvé
que le Soleil n'est point chaud de sa nature et qu'il ne
participe à aucune des qualités mixtes. Il est egalement
prouvé que plus les corps sont compacts et lisses, plus la
lumiere qu'ils reçoivent est parfaite, que ceux qui sans
etre lisses sont compacts en reçoivent moins et que ceux
qui sont extrémement deliés n'en recoivent point du tout.
Avicenne est le premier qui ait donné ces preuves.
Aucun ancien n'en avoit fait mention avant lui. Ces
premisses nous conduisent à cette consequence necessaire:
Que le Soleil ne communique point sa chaleur à la
terre de la meme maniere que les corps chauds echauffent
~~corps qui~~ les autres corps qui sont proche d'eux, parce
que le Soleil n'est point chaud de sa nature. On ne peut
dire non plus que la terre soit echauffée par le mouvement,
puis qu'elle est stable et qu'elle demeure toujours dans la
meme situation, soit pendant que le Soleil brille au dessus
d'elle, soit lorsqu'il ne le fait point. On apperçoit cependant
bien sensiblement qu'il y a sur la terre en divers temps une

tres grande difference par rapport au froid et au chaud. Ce n'est point l'air premierement echauffé par le Soleil qui communique sa chaleur à la terre. Car on peut observer pendant l'eté que l'air le plus proche de la terre est plus chaud que celui qui est plus haut et qui en est plus eloigné. Il s'ensuit donc que le Soleil ne peut echauffer la terre que par sa lumiere. Car la chaleur suit toujours la lumiere, desorte que lorsque les raïons de la lumiere sont rassemblés dans un miroir ardent, elle embrase tout ce qui est devant elle. Or il est demontré par les Mathematiques que le Soleil est un corps spherique aussi bien que la terre; qu'il est beaucoup plus grand qu'elle; que la partie de la terre qui est en tout temps eclairée du Soleil est environ sa moitié, que la lumiere est beaucoup plus forte au milieu, parce que cette partie est la plus eloignée de l'obscurité qui regne à la circonference du cercle et parce qu'elle est opposée à plus de parties du Soleil; que les parties qui sont plus voisines de la circonference du cercle ont moins de lumiere et ainsi par degrés jusqu'à la circonference du cercle qui environne la partie eclairée de la terre et qui se termine dans l'obscurité.

11. Le Centre du cercle de lumiere est dans le lieu ou le Soleil est vertical, et la chaleur doit etre excessive dans cet endroit, comme le froid est plus grand dans les endroits ou le Soleil est plus eloigné du point vertical. Si donc il y a dans le monde quelque païs ou le

soleil soit toujours vertical, ce païs doit etre extremement chaud. Mais il est demontré par l'astronomie que le soleil par rapport à ceux qui demeurent sous la ligne n'est vertical que deux fois l'année, sçavoir, lorsqu'il entre dans les signes du belier et dans celui de la balance, et que le reste de l'année il decline six mois au nord et six mois au midi; C'est pourquoi leur climat n'est ni trop chaud ni trop froid, mais d'une temperature mitoienne. Je pourrois pousser cet argument plus loin et l'etendre, s'il etoit necessaire à mon dessein, mais il me suffit de vous l'avoir indiqué, parce qu'il peut servir à appuier l'histoire que je vais rapporter et donner quelque probabilité au sentiment de ceux qui pretendent qu'un homme peut etre formé sans pere ni mere. Il y en a qui assurent que Hai Ebn Yokdan est né de cette maniere, mais d'autres le nient. Voici comment les uns et les autres racontent son histoire.

III. Les derniers disent que proche de l'isle dont j'ai parlé il en est une autre fort etendüe tres fertile et tres peuplée. Cette isle etoit gouvernée par un prince fier et jaloux qui avoit une sœur d'une rare beauté. Il la tenoit etroitement resserrée l'empechant de se marier, parce qu'il ne pouvoit lui trouver un parti convenable à sa qualité. Ce meme Prince avoit aussi un proche parent nommé Yokdan qui faisoit sa cour à sa sœur

et qui l'epousa.

et qui l'epousa secretement, mais en observant tous les rits des Mariages qui etoient alors en usage dans le païs. La Princesse devint bientot grosse et accoucha d'un fils. Craignant qu'il ne fut decouvert, elle le prit un soir, et après l'avoir allaité, le mit dans un petit coffre qu'elle ferma exactement et le porta sur le bord de la mer accompagnée de quelques unes de ses suivantes et de ceux de ses amis aux quels elle put se confier. La son cœur etant partagé par la crainte et la tendresse elle lui fit ses derniers adieux en ces termes: O Dieu, qui avez formé de rien cet enfant et qui l'avez conservé dans le sejour tenebreux de mon sein jusqu'à ce que tous ses membres fussent parfaits, je le recommande à votre bonté. Je crains pour lui la colere d'un roi cruel et injuste. Vous etes infiniment misericordieux, et j'espere que votre providence le protegera et que jamais vous ne l'abandonnerez.

IV. Après cette priere elle le mit sur l'eau. La meme nuit le flux de la mer le porta sur le bord de l'isle dont j'ai parlé. Heureusement alors la marée etoit fort haute et elle le jetta sur le rivage beaucoup plus loin qu'elle n'auroit fait en tout autre temps. (Car l'eau ne monte aussi haut qu'une fois l'année.) Elle porta le coffre dans un petit bois touffu dans un endroit agreable et à l'abri du soleil et du vent. Le flot en se retirant laissa le coffre en ce lieu, et le vent venant à souffler amassa

entre ce coffre et la mer un monceau de sable assez gros pour l'empecher d'etre submergé par le retour des flots.

V. La violence des vagues avoit entrouvert les jointures du coffre et l'enfant crioit. Dans ce moment une chevre erroit dans l'isle cherchant son chevreau qui s'etoit ecarté d'elle et avoit eté devoré par un vautour. Elle entendit les cris de l'enfant et suivant la voix qu'elle s'imaginoit etre celle de son petit, elle vint droit au coffre. aussitot elle se jetta dessus et grattant au dehors avec ses pieds pendant que l'enfant se debattoit au dedans, les planches vinrent à se separer. Elle n'eut pas plûtot apperçu l'enfant qu'elle lui marqua la meme tendresse que si c'eut eté son petit. Elle l'allaita et prit soin de lui. C'est ainsi que ceux qui ne croient point qu'un homme puisse venir au monde sans pere ni mere rapportent cette histoire.

VI. Mais ceux qui pretendent que Hai Ebn Yokdan a eté produit dans cette isle sans pere ni mere disent que dans un endroit de cette isle ou le terrain est bas, une certaine masse de terre fermenta durant plusieurs années de maniere que les quatre qualités le froid, le chaud, le sec et l'humide s'y melerent dans une proportion si egale que l'une ne dominoit point sur l'autre; que cette masse etoit tres grosse; que quelques unes de ses parties etoient meilleures et mieux temperées que les autres et

et par consequent plus propres à la generation d'un corps mixte; que dans le milieu il se forma une substance visqueuse qui renfermoit une petite bulle; que cette substance se divisa en deux portions extremement deliées pleines d'une substance spiritueuse et aërienne de la temperature la plus exacte que l'on puisse concevoir; que cette matiere se trouvant ainsi disposée, il y entra par l'ordre de Dieu un esprit, que cet esprit s'y unit si etroitement que l'on pouvoit à peine l'en separer par la pensée. Cet esprit emanoit continuellement de Dieu, comme on ne peut en douter, et tel que la lumiere du soleil qui influe sans cesse sur le monde, il agissoit constamment sur cette matiere à la quelle il avoit eté uni.

VII. Il est des corps dans les quels on n'apperçoit aucune reflexion de la lumiere, tels que l'air subtil. Il y en a d'autres où l'on n'en apperçoit qu'imparfaitement, comme dans les corps opaques qui ne sont point polis. Ces corps sont de differentes couleurs et la varieté de leurs couleurs vient de la diverse maniere dont ils reçoivent les räions. D'autres corps reflechissent la lumiere de la maniere la plus vive, et ce sont ceux qui sont unis et polis, comme les miroirs, ou autres semblables.

Ces miroirs, s'ils sont faits d'une certaine maniere, peuvent rassembler assez de lumiere pour allumer du feu. Il en est de meme de l'esprit qui entre dans les corps par l'ordre de Dieu. Il agit en tout temps sur les creatures, quoi que l'on n'apperçoive point son impression sur quelques unes, ce qui vient de leur incapacité. De cette espece sont les choses inanimées qui sont bien representées dans cette comparaison par l'air subtil. Il y a des Creatures ou il paroit quelque impression ~~dans~~ de cet esprit, comme les vegetaux et autres pareils qui sont representés par les corps opaques qui ne sont point polis. Enfin il y en a que l'on peut comparer à ces miroirs dont j'ai parlé, dans lesquelles les impressions de cet esprit sont visibles, et ce sont toutes les especes d'animaux. Mais comme les corps unis et polis qui ont la meme figure que le soleil, c'est a dire, qui sont spheriques, reçoivent ses raïons en plus grande abondance que les autres, de meme il y a des animaux qui reçoivent plus d'impressions de cet esprit, parce qu'ils lui sont plus semblables et qu'ils ont eté formés à son image. Tel est l'homme en particulier, car c'est de lui qu'il est dit que Dieu l'a fait à son image.

VIII. Quand cette forme prevaut de maniere que les autres ne sont rien devant elle, qu'elle demeure seule, et que par le vif eclat de sa lumiere elle consume tout

ce qui se presente devant elle, on peut la comparer avec justesse à ces miroirs qui reflechissent la lumiere et qui embrasent; mais ce degré est particulier aux Prophetes.

IX. Ceux à qui cette sorte de generation paroit possible ajoutent qu'aussi tot que cet esprit fut entré dans ce receptacle, toutes les autres puissances se soumirent à lui par l'ordre de Dieu. à l'opposite de ce receptacle il s'eleva une autre espece de bulle divisée en trois par des membranes tres deliées qui communiquoient de l'un à l'autre. Ces trois especes de ventricules furent remplis d'une substance aërienne assez semblable à celle qui etoit dans le premier receptacle, n'y aiant d'autre difference, sinon que la substance aërienne contenuë dans le premier receptacle etoit plus subtile. Dans chacun de ces trois ventricules formés d'un seul furent placés quelques unes de ces facultés soumises à cet esprit gouverneur. Elles furent destinées à leurs fonctions respectives et à communiquer chaque chose à l'esprit gouverneur que j'ai dit avoir eté placé dans le premier receptacle. Vis-avis de ce receptacle à l'opposite du second il s'eleva une troisieme bulle aussi remplie d'une substance aerienne, mais plus grossiere que celle des deux autres. Elle fut destinée à l'entretien et à la conservation de quelques autres facultés inferieures.

X. Ces trois receptacles furent faits dans l'ordre que je viens de decrire. Ce furent les premieres parties qui furent formées dans cette grande masse lors de sa fermentation. Ils avoient besoin du secours les uns des autres. Le premier ne pouvoit se passer des deux autres qui etoient comme ses serviteurs, et ceux ci avoient besoin de l'assistance et de la direction du premier, comme de leur maitre et de leur conducteur. Ces deux derniers receptacles quoi qu'inferieurs au premier etoient neanmoins superieurs à tous les autres membres qui ne furent formés qu'apres eux, et le second avoit un empire plus absolu que le premier de ces deux.. Le premier receptacle auquel l'esprit fut joint et dont la chaleur etoit ardente et continuelle fut fait de figure conique semblable à celle du feu. C'est pourquoi le corps opaque qui l'environnoit eut la meme figure. Ce corps etoit une chair solide couverte d'une membrane epaisse, et c'est ce que nous appellons le cœur. La grande chaleur de ces receptacles consumant beaucoup d'humidité, il etoit absolument necessaire qu'il y eut quelque partie dont la fonction fut de suppleer continuellement au defaut d'humidité. autrement il eut eté impossible que ces receptacles subsistassent longtemps. Il falloit aussi que cet esprit eut du sentiment pour discerner ce qui lui etoit convenable de ce qui lui etoit nuisible, afin de pouvoir rechercher l'un et eviter l'autre. C'est à cet usage que furent

formés deux autres parties avec leurs facultés particulieres, le cerveau et le foie. Le premier preside à tout ce qui a rapport au sentiment et le second à tout ce qui regarde la nutrition, mais l'un et l'autre dependent du cœur pour en tirer la chaleur necessaire et recruter, pour ainsi dire, leurs propres facultés. Pour entretenir la correspondance entre toutes ces parties il y eut des conduits et des passages ouverts plus ou moins gros, selon que la necessité l'exigeoit. Ce sont les arteres et les veines.

XI. Ceci suffit pour donner une idée de l'opinion que j'expose. Ceux qui content ainsi cette histoire vont plus loin. Ils font un detail circonstancié de la formation de toutes les parties de cet enfant semblable à celui que les naturalistes font de la formation du fœtus dans la matrice. Ils n'obmettent rien jusqu'à ce qu'ils l'aient entierement formé, comme un enfant prêt à naître. Dans tout ce detail ils conservent cette grosse masse de terre qu'il faut supposer avoir eté de la temperature la plus parfaite et avoir contenu tous les materiaux propres à la formation du corps de l'homme et de la peau qui le couvre. Enfin lorsque toutes les parties de cet enfant furent completes, cette masse se trouva comme en travail. Ce dont l'enfant etoit enveloppé se rompit, et le reste du limon s'etant seché se mit en pieces. L'enfant ainsi venu au

monde. Sentant le besoin de nourriture se mit à crier et fut entendu d'une chevre qui cherchoit son ~~faon~~ chevreau. Ceux qui pretendent qu'il est né de la sorte et ceux qui sont d'une opinion contraire s'accordent sur toutes les autres particularités qui regardent son education. Les voici telles qu'ils les rapportent.

XII. La chèvre trouvoit de bons paterages. Elle etoit grasse et avoit assez de lait pour bien nourrir cet enfant. Elle ~~[illegible]~~ en prit grand soin, ne le quittant jamais que lorsque la faim l'obligeoit d'aller paitre. L'enfant se familiariza tellement avec elle, que s'il arrivoit qu'elle fut plus longtemps à revenir qu'à l'ordinaire il crioit et se lamentoit, et lorsque la chèvre l'entendoit, elle accouroit à l'instant. Heureusement pour cet enfant, il n'y avoit point de bete feroce dans toute l'isle.

XIII. Jusqu'à l'age de deux ans il n'eut d'autre nourriture que le lait de la chèvre. à cet âge il commença de marcher et les dents lui pousserent. Il suivoit toujours la chèvre qui avoit pour lui toute la tendresse imaginable. Elle le menoit dans les endroits plantés d'arbres fruitiers et le nourrissoit des fruits les plus murs et les plus agreables qui tomboient de ces arbres. Quand elle trouvoit des noix ou d'autres fruits semblables elle les ~~lui~~ cassoit et lui donnoit ce qui etoit dedans. Elle lui donnoit aussi à teter toutes les fois qu'il le vouloit.

s'il avoit soif, elle le conduisoit aux endroits où il y avoit de l'eau. Quand le soleil etoit trop ardent et le bruloit, elle le menoit à l'ombre. Lorsqu'il avoit froid, elle le rechauffoit et avoit soin d'entretenir sa chaleur. à l'approche de la nuit elle le remenoit au gîte et le couvroit en partie de son propre corps et en partie de quelques plumes qui etoient restées dans le coffre et qui y avoient ete mises, lors qu'on l'avoit exposé. Le matin lors qu'ils sortoient, et le soir quand ils revenoient au gîte, ils etoient toujours accompagnés d'une troupe de chèvres qui gitoient au meme endroit, de sorte que l'enfant etant continuellement avec elles, il apprit insensiblement leur langage et l'imita si parfaitement qu'à peine y avoit il quelque difference. Comme il avoit la conception tres facile, des qu'il entendoit le cri de quelque oiseau ou de quelque bete, il le contrefaisoit; mais il n'y en avoit point auquel il reussit mieux qu'à celui des chèvres. Il y excelloit et crioit comme elles, soit lors qu'elles appellent leur compagnes à leur secours, ou lors qu'elles veulent qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent. Car les betes ont differens cris pour exprimer ces differentes choses.[a] Il se familiariza tellement avec les betes qu'elles n'etoient point effraiées de le voir et que lui meme n'en avoit point peur.

(a) Il y a des Arabes qui se vantent d'entendre le langage des animaux et surtout des oiseaux. Hegiage Gouverneur de l'Iraque Arabique s'étant un jour egaré à la chasse rencontra dans le desert un Arabe qui faisoit paitre ses chameaux. Pendant qu'il conversoit avec lui, un oiseau volant dessus leurs tetes fit un certain cri que l'arabe n'eut pas plutot entendu qu'il regarda fixement Hegiage et lui demanda qui il etoit. Hegiage lui aiant aussi demandé pourquoi il lui faisoit cette question; c'est, dit l'Arabe, parceque cet oiseau qui vient de passer, m'a dit qu'il y avoit prés d'ici une troupe de gens, et que vous pourriez bien en etre le chef. L'Arabe n'eut pas plutot fini ce discours que les gens d'Hegiage arriverent. Dherbelot Bibliot. orient. page 442.

XIV. Dans la suite, les images des choses s'étant imprimées dans son esprit, il s'en occupoit, et lorsqu'elles cessoient d'etre presentes à ses yeux, il souhaitoit les unes et avoit de l'aversion pour d'autres. Il examina les differentes especes d'animaux et vit que tous etoient vetus, les uns de poil, les autres de laines, et d'autres de differentes sortes de plumes. Il remarqua leur force et leur agilité; qu'ils avoient tous des armes deffensives, comme des cornes, des dents, des griffes, des ongles et autres semblables; que pour lui il etoit nud, sans deffense, foible et petit en comparaison d'eux. Car toutes les fois qu'il s'elevoit quelque querelle au sujet des fruits qui etoient tombés des arbres, il avoit toujours le dessous. Ces animaux conservoient non seulement ceux qu'ils avoient ramassés, mais lui enlevoient les siens et il ne pouvoit ni les chasser, ni courir assez fort pour eviter leurs coups.

XV. Il observa de plus que le front des faons ses compagnons etoit d'abord uni, mais que dans la suite il leur poussoit des cornes; que ces animaux foibles au commencement devenoient ensuite forts et vigoureux. Ne trouvant rien en lui de pareil, il cherchoit la raison de cette difference, mais toutes ses reflexions ne pouvoient la lui faire decouvrir. Il examina toutes les qualités des animaux, leurs defauts et leurs imperfections naturelles, ~~mais il n'en put~~ sans pouvoir en trouver aucun qui lui ressemblât. Enfin

il remarqua dans les autres animaux que le passage des excrement etoit couvert, celui des plus grossiers de leurs queües et le conduit des urines de poil ou d'autres choses semblables et que leurs parties etoient plus cachées que les siennes.

XVI. Toutes ces observations l'attristoient. Il s'en occupa longtemps, et lors qu'il approcha de l'age de septans, desesperant entierement de voir croître sur lui les choses dont la privation lui faisoit tant de peine, il resolut d'y suppleer de lui meme. Pour cet effet il ramassa quelques feüilles des plus larges qu'il put trouver, et s'en fit deux couvertures l'une par devant, et l'autre par derriere. aiant pris quelques brins de jonc il cousut ces deux couvertures ensemble, les attacha sur ses epaules et les porta ainsi. Il se fit aussi une ceinture de palmier, mais cet habit ne dura pas longtemps, les feüilles se secherent et tomberent. Il fut donc obligé d'en amasser un plus grand nombre et les mit ensemble les pliant comme il put les unes sur les autres, ce qui les fit durer un peu plus, mais ce ne fut pas pour longtemps. Il rompit ensuite une branche d'un arbre, il en accommoda le bout selon son idée, en ota les petites branches et la rendit unie. armé de cette branche ainsi accommodée, il s'en servit pour attaquer les betes les plus foibles et se defendre contre les plus fortes. Il commença des lors à sentir sa force, et reconnut que ses mains lui etoient plus utiles que les pieds ne l'etoient aux animaux, puis qu'elles lui avoient servi à

couvrir sa nudité et à se faire une arme défensive, de sorte qu'il n'avoit plus besoin de queüe ni de ces armes naturelles qu'il avoit souhaitées avec tant d'ardeur.

XVII. Il avoit alors environ sept ans. L'incommodité de renouveller si souvent son habit de feüilles lui fit prendre la resolution de chercher une peau de quelque bete morte, mais aiant remarqué que toutes les betes temoignoient de l'aversion pour celles de meme espece qui etoient mortes, il craignit de n'être point en sureté sous un tel habit. Enfin le hazard lui fit trouver une aigle morte et voiant qu'aucune bete ne temoignoit d'aversion de son cadavre, il jugea qu'il pouvoit s'en servir. Il arracha les ailes et la queüe, en etendit les plumes dechira la peau en deux, en mit une partie sur son dos et de l'autre s'en couvrit par devant. Il ~~porta de queüe~~ couvrit son derriere de la queüe et mit une aile sur chacun de ses bras. Ce nouvel habit lui servit à differentes fins. Il ~~en~~ couvroit sa nudité, conservoit sa chaleur et le rendoit si terrible aux betes qu'aucune ne vouloit plus se trouver avec lui ni meme l'approcher.

XVIII. Il n'y eut que la chevre sa nourrisse qui ne s'eloignat point de lui, comme lui meme ne la quitta point. Quand elle fut devenue vieille et que ses forces se furent affoiblies, il la menoit aux meilleurs paturages, lui ceüilloit les meilleurs fruits et les lui donnoit à manger. Malgré tous ses soins elle maigrit et s'affoiblit toujours de plus en plus. Cet etat

de langueur alla toujours en augmentant jusqu'à ce qu'enfin elle mourut. Alors tous ses mouvemens et toutes ses actions cesserent. Le jeune homme la voiant en cet etat pensa mourir de douleur. Il l'appelloit de la meme voix à laquelle elle avoit coutume de repondre. Il faisoit tout le bruit qu'il pouvoit, mais le tout etoit inutile, la chevre ne remuoit point et demeuroit dans le meme etat. Il lui regarda dans les yeux et dans les oreilles et n'y apperçut aucun defaut sensible. Il examina de meme toutes les parties de son corps, mais il ne vit rien qui y manquât, au contraire chaque membre y etoit à sa place. Il souhaitoit fort de decouvrir la partie ou etoit le defaut afin d'y remedier, s'il etoit possible, et de rendre à sa nourrisse son premier etat de vigueur et de vie; mais son embarras etoit de sçavoir comment il s'y prendroit et s'il pourroit y reüssir.

XIX. Les observations qu'il fit sur lui meme le conduisirent dans ses recherches. Il remarqua que lors qu'il fermoit les yeux ou mettoit quelque chose devant il ne voioit plus, jusqu'à ce que l'obstacle fut oté; que s'il mettoit les doigts dans ses oreilles il n'entendoit point jusqu'à ce qu'il les eut retirés, que quand il se bouchoit le nez il ne sentoit rien tant qu'il demeuroit bouché. Il en conclut que l'action de ses sens pouvoit etre interrompuë par quelque

empechement, et que ce n'etoit qu'en levant l'empechement que ses sens reprenoient le cours ordinaire de leurs operations. Il examina donc l'une apres l'autre chaque partie exterieure de la chevre, et n'y apperçut aucun defaut sensible. Voiant cependant qu'il y avoit dans tout le corps une cessation universelle de mouvement qui n'etoit point particuliere à aucun membre, mais commune à tous, il imagina que le mal residoit dans quelque partie interieure ou sa vuë ne pouvoit penetrer; que l'usage et la nature de cette partie etoient telles que sans elle les parties exterieures ne pouvoient faire leurs fonctions; que lorsque cette partie souffroit quelque mal, le mal devenoit universel et occasionnoit une cessation entiere des fonctions dans toutes les autres parties.

XX. Ces reflexions lui firent naitre l'envie de trouver, s'il etoit possible, cette partie cachée, pour remedier à son defaut, afin qu'elle pût servir aux memes usages qu'auparavant, que tout le corps put jöuir de l'avantage qu'il avoit coutume d'en retirer, et que toutes les actions reprissent leur cours ordinaire. Il avoit deja remarqué dans les corps des animaux que tous leurs membres etoient solides et qu'il n'y avoit que trois cavités, le crane, la poitrine et le ventre. Il imagina donc que la partie defectueuse devoit etre dans l'une de ces cavitez. Il se persuada meme

fortement qu'elle etoit dans celle du milieu. Comme il croioit que tous les membres avoient besoin de cette partie, il jugeoit qu'elle devoit etre placée dans le centre. En reflechissant sur son propre corps, il sentit dans sa poitrine cette partie dont il avoit cette notion, c'estadire, sans laquelle il ne pouvoit subsister meme un clin d'œil, quoi qu'il conçût en meme temps qu'il pouvoit vivre sans ses autres parties, comme ses mains, ses pieds, ses oreilles, son nez et ses yeux. Il supposoit aussi la meme chose de sa tete, car il s'imaginoit qu'il pouvoit exister sans elle, au lieu que lorsqu'il pensoit à ce qu'il sentoit dans sa poitrine, il croioit que cette partie lui etoit si necessaire que sans elle il ne pouvoit vivre un instant. C'est pourquoi quand il se battoit contre quelque bete, il avoit une attention particuliere a preserver sa poitrine, parce qu'il craignoit pour cette partie qui y etoit renfermée.

XXI. Assuré par ce raisonnement que la partie alterée residoit dans la poitrine, il resolut de la chercher et de remedier à l'obstacle qui en arretoit l'action, mais il craignit que la decouverte qu'il en feroit ne fut pire que le mal et qu'elle ne fut prejudiciable à celle qu'il vouloit resusciter. Il chercha dans sa memoire s'il se souviendroit que quelqu'un des animaux qu'il avoit vus dans cet etat fut revenu tel qu'il etoit auparavant, mais il ne put s'en rappeller aucun exemple. Il en conclut que s'il laissoit la chevre comme elle etoit, il n'avoit

aucune esperance, au lieu que s'il etoit assez heureux pour trouver cette partie et decouvrir l'empechement, il pouvoit esperer de la retablir. Il resolut donc de lui ouvrir la poitrine et d'y faire ses recherches. Il prit pour cet effet des cailloux aigus et des eclats de roseaux secs presque semblables à des couteaux avec lesquels il lui fit une incision entre les cotes et coupant la chair il parvint au diaphragme. Le trouvant dur et difficile a penetrer, il se persuada qu'une couverture de cette nature appartenoit à la partie qu'il cherchoit et que s'il pouvoit penetrer plus avant il la trouveroit. Il eut quelque peine, parceque ses instrumens n'etoient pas des meilleurs, car il n'en avoit point d'autres que ceux qu'il s'etoit faits avec des cailloux et des roseaux. Il les aiguisa et renouvella sa tentative avec toute l'addresse dont il etoit capable.

XXII. Enfin il coupa le diaphragme et la premiere chose qu'il apperçut furent les poumons. Il les prit pour ce qu'il cherchoit et les tourna de tous cotés pour voir s'il y trouveroit la cause du mal. Il tomba premierement sur le lobe voisin du coté qu'il avoit ouvert; mais aiant observé qu'il etoit dans le coté, il jugea que ce n'etoit point la partie qu'il cherchoit, parce qu'il etoit pleinement persuadé qu'elle devoit

etre au milieu

etre au milieu tant par rapport à la longueur qu'à la largeur. Il continua donc ses recherches jusqu'à ce qu'enfin il apperçût le cœur. Le voyant revetu d'une enveloppe fort dure, tenu par de forts ligamens et couvert des poumons du coté où il avoit fait l'ouverture, il ~~se dit~~ dit en lui meme : si de l'autre coté il y a une partie semblable à celle que j'ai trouvée de celuici, cette partie ci est au milieu et sans doute celle que je cherche, d'autant plus que sa situation est convenable, que sa figure est belle et reguliere et qu'elle est enveloppée d'une membrane que je n'ai point observée dans aucune autre partie. Sur cela il se mit à chercher et trouvant de l'autre coté la meme membrane et les poumons dans la meme situation qu'il avoit remarquée du coté qu'il avoit ouvert le premier, il conclud que le cœur etoit la partie qu'il cherchoit.

XXIII. Il attaqua d'abord le pericarde. Apres plusieurs tentatives reiterées qui lui ~~causerent~~ donnerent beaucoup de peine, il vint à bout de le dechirer. Lors qu'il en eut separé le cœur et qu'il eut vu qu'il etoit solide de tout coté, il l'examina plus particulierement pour voir s'il y trouveroit quelque defaut. N'en trouvant point, il le pressa dans ses mains et s'apperçut qu'il etoit creux. Il l'ouvrit et y trouva deux cavités, l'une a droite et l'autre à gauche. Celle du coté

droit etoit pleine de Sang caillé, mais l'autre etoit vuide.
Sans doute, dit il alors, une de ces cavités doit etre le
receptacle de ce que je cherche. Celle qui est de ce coté
ne contient que du Sang caillé, mais ce Sang n'etoit surement
point tel avant que le corps fut dans l'etat ou il est
presentement. Car il avoit observé que le Sang qui coule
du corps se congele et que le Sang congelé ne differe
point de l'autre. C'est pourquoi, continua t il, cette matiere
ne peut etre ce que je cherche. Car ce que je voudrois
trouver est quelque chose de particulier à cet endroit, sans
quoi je ne puis subsister un instant. J'ai souvent perdu
du Sang dans mes combats avec les bêtes, sans en avoir eté
considerablement incommodé, et sans etre devenu incapable
de faire aucune des fonctions de la vie; ce que je cherche
n'est donc point dans cette cavité. Je trouve celle du coté
gauche entierement vuide. Je n'ai point de raison de croire
que cette cavité ait eté faite en vain. Je vois que chaque
partie du corps est destinée à quelque usage particulier.
Comment donc ce Ventricule du cœur qui me paroit d'une forme
si belle pourroit il avoir eté fait pour ne servir à aucun usage?
Je ne puis donc penser autre chose, sinon que ce que je cherche
residoit dans ce Ventricule, mais il a quitté le lieu de son sejour
et la laissé vuide. C'est l'absence de cette chose qui a occasionné
la privation de sentiment et la cessation de mouvement

dans ce corps. Quand il eut vu que l'être qui avoit résidé dans cette cavité avoit abandonné sa maison avant qu'elle tombât en ruines et qu'il l'avoit oubliée, quoi qu'elle demeurât encore en son entier, il en conclud que probablement il n'y reviendroit plus, surtout le lieu de son sejour aiant été ainsi coupée et dechiré.

XXIV. Le corps en son entier lui parut ne meriter aucune attention et n'etre rien en comparaison de l'être qu'il croioit l'avoir habité et qui l'avoit quitté depuis. Il se livra tout entier a la consideration de cet être. Il se demanda ce qu'il etoit, comment il subsistoit, qui est ce qui l'avoit uni au corps, ou il etoit allé en sortant du corps, quelle etoit la cause de son depart, s'il avoit eté forcé de quitter sa demeure, et dans le cas que sa separation eut eté volontaire, qui est ce qui avoit pu lui rendre le corps si desagreable, pour le lui faire oublier entierement? Son esprit s'embarrassant dans toutes ces questions, il se detacha du cadavre de la chèvre et le laissa. Car il conçut que sa mere qui l'avoit nourri si tendrement et qui l'avoit allaité devoit etre ce quelque chose qui n'y etoit plus et que c'etoit de cette chose que provenoient les soins que la chèvre avoit pris de lui et l'affection qu'elle lui avoit temoignée et non de ce corps sans action; que ce corps n'avoit eté qu'un instrument semblable au baton qu'il s'etoit fait lui meme dont il se servoit pour se defendre ou se battre contre les bêtes. Il cessa

donc de s'interesser au corps, et portant toutes ses vuës sur ce qui le gouverne et le meut par son pouvoir, il n'eut plus d'autre desir que de l'examiner.

XXV. Cependant le cadavre de la chevre commençoit à se corrompre et envoioit des exhalaisons infectes qui, augmentant l'aversion qu'il en avoit deja conçuë, firent qu'il ne se souciât plus de le voir. Peu de temps apres il apperçut deux corbeaux qui se battoient avec tant de furie que l'un tuât l'autre. Le vainqueur gratta la terre avec ses ~~griffes~~ ongles et fit un trou dans lequel il enterra le cadavre de son adversaire qu'il avoit tué. Notre Philosophe l'aiant observé dit en lui meme: Ce corbeau fait bien d'enterrer son semblable, quoi qu'il ait mal fait de le tuer. N'aurois je pas du avec plus de raison rendre ce devoir à ma mere? Il fit donc une fosse et y enterra la chèvre.[a]

XXVI. Il continua ses recherches pour decouvrir l'être qui gouverne le corps, mais il ne pouvoit concevoir ce que c'etoit. Quand il regardoit d'autres chèvres et qu'il voioit qu'elles avoient la meme forme et la meme figure que sa mere, il se persuadoit qu'il y avoit en elles quelque chose qui les gouvernoit et les faisoit agir semblable à ce qui avoit conduit sa mere et l'avoit fait agir. Cette ressemblance qu'il imaginoit les faisoit demeurer volontiers avec elles et leur temoigner de l'affection. Il demeura longtemps dans cet etat, examinant toutes les differentes especes d'animaux et de plantes

(a) Cain (disent les Arabes) apres avoir tué son frere Abel, et ne voulant point qu'Adam ni Eve eussent connoissance de son crime, envelopa son cadavre dans une peau, et le porta pendant quarante jours partout ou il alloit; mais comme la puanteur de ce cadavre l'incommodoit, il etoit obligé de s'en decharger de temps en temps, et alors les oiseaux carnaciers et les betes feroces s'en approchoient et en emportoient toujours quelque piece. Il apperçut un jour deux corbeaux qui se battoient en l'air, dont l'un etant mort, l'autre fit une fosse avec son bec et avec ses ongles, où il le mit et le couvrit de terre. Cain crut qu'il en devoit faire autant, et il apprit de cet oiseau ce qu'il falloit faire d'un corps mort. Dherbelot Bibliot. Orient. pag. 323.

plantes, et se promenant sur le bord de l'isle, pour voir s'il trouveroit quelque chose qui lui ressemblât; car il avoit observé que chaque individu d'animal ou de plante avoit plusieurs semblables, mais toutes ses recherches furent inutiles. Quand il faisoit reflexion que toute son isle etoit environnée de la mer, il s'imaginoit qu'il n'y avoit point d'autre terre dans le monde.

XXVII. Quelques branches seches d'un arbre s'etant entrechoquées, le feu y prit. Hai Ebn Yokdan en fut d'abord effraié, parce que c'etoit une chose nouvelle pour lui. Etrangement surpris il se tint d'abord à une grande distance, mais ensuite il s'approcha peu a peu attiré par l'eclat de la lumiere de ce feu et sa vertu de consumer tout ce qu'il touchoit et de le changer dans sa nature. L'admiration ou il etoit de ce phenomene nouveau jointe à sa hardiesse naturelle et au courage que Dieu lui avoit donné le fit approcher tout prés. Il porta les mains pour prendre de ce feu, mais s'etant brulé il vit bien que ce n'etoit pas la le moien d'en avoir. Il prit donc un tison que le feu n'avoit point entierement consumé. Le tenant par le bout que le feu n'avoit point endommagé, il eut facilement ce qu'il vouloit, et l'emporta dans sa cabane. Car il s'en etoit fait une dans un endroit convenable. Il y conserva ce feu et l'entretint en lui fournissant de la matiere. Il l'admiroit le jour et la nuit, mais plus particulierement encore la nuit, parce que sa lumiere et sa chaleur suppleoient l'absence

du Soleil. Il en etoit charmé et le regardoit comme la plus excellente de toutes les choses qu'il possedoit. aiant observé que ce feu dans son mouvement tendoit toujours en haut, il crut qu'il etoit une de ces substances celestes qu'il avoit vu briller dans le firmament. Il faisoit sans cesse des epreuves de sa vertu en y jettant diverses choses sur lesquelles il voioit qu'il agissoit, et qu'il les consumoit plus ou moins vite, selon qu'elles etoient plus ou moins combustibles.

XXVIII. Un jour entre autres il y jetta des poissons que la mer avoit apportés sur le bord de l'isle. aussitot qu'il en eut senti la vapeur, son appetit s'excita et il eut envie d'en manger. Il le fit et les trouva tres agreables au gout. Depuis ce temps il s'accoutuma à manger de la chair et s'adonna à la pesche et à la chasse ou il devint tres habile. Il admiroit son feu de plus en plus a cause qu'il lui procuroit differentes commodités dont il avoit eté privé jusqu'alors.

XXIX. Son attache a ce feu etant devenu extreme a cause de l'utilité qu'il en retiroit et du pouvoir extraordinaire qu'il y remarquoit, il pensa que la substance qui etoit sortie du cœur de la chevre sa mere etoit, sinon la meme, du moins tres semblable au feu. Il se confirma dans cette opinion parce qu'il avoit observé dans tous les animaux que tant qu'ils vivoient ils etoient toujours chauds et qu'aussitot aprés leur mort ils devenoient froids. Il trouva de plus

en lui meme que la chaleur etoit bien plus grande dans sa poitrine proche de l'endroit ou il avoit fait l'incision à la chevre. Ces observations lui firent croire que s'il dissequoit quelque animal vivant et regardoit dans le ventricule du cœur qu'il avoit trouvé vuide, lorsqu'il avoit ouvert la chêvre sa mere, il le trouveroit peut etre rempli de cette substance qui y residoit, et qu'il pourroit s'assurer par la si cette substance etoit semblable au feu et si elle avoit quelque lumiere et quelque chaleur ou non. Il prit à cet effet un animal et l'aiant lié de maniere qu'il ne pouvoit plus remuer, il l'ouvrit comme il avoit ouvert la chêvre, et parvint au cœur. Il attaqua d'abord le ventricule gauche, et l'aiant ouvert il s'apperçut qu'il etoit rempli d'une vapeur aërienne qui lui parut semblable à un petit nuage blanc. Il y mit son doigt et trouva la chaleur si grande qu'a peine pouvoit il l'endurer. L'animal mourut aussitot. Il conclut de la que cette vapeur humide etoit ce qui communiquoit le mouvement à cet animal, et qu'il y avoit dans chacun quelque chose de semblable dont la separation lui causoit la mort.

XXX. Il voulut ensuite examiner les autres parties des animaux pour connoitre leur situation, leurs qualités, ce qui les unit les unes aux autres, par quelles voies cette vapeur humide se communique pour les faire vivre, comment elle

se perpetue pendant qu'elle y demeure, ce qui l'entretient et comment elle conserve sa chaleur. Pour parvenir à ces connoissances, il dissequa toute sorte d'animaux morts et vivans. Il les examina avec une attention infatigable, et devint aussi habile dans l'anatomie que les plus sçavans naturalistes.

XXXI. Il conçut clairement que chaque animal particulier, quoi qu'il eut plusieurs membres, diverses sensations et differens mouvemens etoit neanmoins un par rapport à cet esprit qui reside dans un endroit, d'ou son influence se repand par tous les membres, que tous les membres dependent de cet esprit qui les anime et les soutient, que cet esprit se sert des membres comme un soldat fait de ses armes et un chasseur ou un pescheur de ses differens instrumens, suivant les differentes especes de bêtes ou de poissons qu'il a dessein de prendre. Les armes des soldats sont offensives ou defensives; des instrumens des chasseurs ou des pescheurs, les uns sont pour les animaux terrestres, les autres pour les poissons; des outils pour l'anatomie, les uns servent à couper et les autres à percer; de meme quoi que le corps soit un, cet esprit qui le gouverne s'en sert en differentes manieres suivant les usages respectifs de chaque membre, et selon les fins differentes qu'il se propose.

XXXII. Il connut ainsi qu'il n'y avoit dans tout le corps qu'un esprit animal dont l'action, lors qu'il faisoit

usage de ses yeux etoit la vuë, quand il se servoit de ses oreilles l'ouie, de son nez l'odorat, de sa langue le gout, de sa chair et de sa peau le touchet; que lors qu'il emploioit quelque membre, son operation etoit le mouvement; quand il faisoit usage du foie c'etoit la nutrition et la coction; que quoi qu'il y eut des membres destinés à chacun de ces usages, aucun ne pouvoit faire ses fonctions sans correspondance avec cet esprit par le moien de nerfs ~~arteres~~; que s'il arrivoit que ces conduits fussent rompus, ou qu'il s'y formât quelque obstruction, le membre auquel cet accident arrivoit devenoit entierement inutile. Or ces nerfs ~~arteres~~ tirent cet esprit du cerveau qui le tire lui même du cœur. Le cerveau etant divisé en grand nombre de parties contient une grande abondance d'esprits. De quelque maniere qu'il arrive qu'un membre soit privé de cet esprit, son action cesse et il ressemble à un outil usé qui n'est plus bon à rien. Si cet esprit se separe entierement du corps, s'il se consume ou se dissout de quelque maniere que ce soit, tout le corps est privé de mouvement et reduit à un etat de mort.

XXXIII. Ces observations le conduisirent à la fin de son troisieme septenaire, c'est à dire à l'age de vingt un ans. Il avoit alors quantité de belles inventions. Il s'etoit fait des habits et des souliers des peaux des bêtes qu'il avoit

dissequées. Le fil avec lequel il les avoit cousus etoit d'ecorce d'Althea, de chanvre ou d'autres plantes qui avoient de longs filaments. L'usage qu'il avoit fait auparavant de joncs lui avoit appris à faire cette sorte de fil. au lieu d'aiguilles ou plutot d'baleines il se servoit d'epines ou d'eclats de roseaux qu'il aiguisoit sur des cailloux. Il avoit appris l'art de batir en observant la maniere dont les hirondelles faisoient leurs nids, et il s'etoit fait un magazin et une paneterie. Il en avoit fait les portes de roseaux entrelassez pour empecher les bêtes d'y entrer en son absence. Il avoit pris des oiseaux de proie qu'il avoit dressés à la chasse, et avoit apprivoisé des poulles pour avoir leurs œufs et leurs poulets. Il avoit pris des cornes de buffles et les avoit attachés aux plus fortes cannes qu'il avoit pu trouver et à des batons de l'arbre Alzan ou d'autres qu'il avoit accommodés au feu et avec des cailloux aigus, de maniere qu'il pouvoit s'en servir comme de piques. Il s'etoit aussi fait un bouclier de peaux plicés les unes sur les autres. Il s'etoit donné toutes ces peines pour se pourvoir d'armes artificielles, puisque la nature ne lui en avoit point données.

XXXIV. Quand il vit que ses mains suppleoient si bien à tout ce qui lui manquoit, que non seulement aucune bête n'osoit tenir contre lui, qu'au contraire toutes le fuioient, mais qu'elles etoient trop agiles pour lui, il pensa comment il pourroit les attraper. Il imagina que le meilleur moien

etoit de choisir quelques unes des plus fortes et des plus agiles de l'isle, de les apprivoiser en leur donnant les alimens qui leur convenoient, jusqu'à ce qu'elles souffrissent qu'il les montât, et qu'alors il pourroit poursuivre les autres bêtes. Il y avoit dans cette isle des chevaux et des anes sauvages. Il prit des uns et des autres ceux qui lui parurent les plus propres à cet exercice, et les rendit si doux et si traitables qu'il en fut entierement le maitre. Lorsqu'il eut fait des selles et des brides de peaux de bêtes, il lui fut facile de prendre à la course les autres animaux qu'il n'auroit pu avoir autrement. Il fit toutes ces decouvertes dans le temps qu'il s'appliquoit à l'anatomie et à connoitre les differentes parties du corps, c'est à dire, avant l'age de vingt un ans.

XXXV. Il voulut ensuite examiner la nature de tous les corps de ce monde sublunaire, c'est à dire, les differentes especes d'animaux, de plantes et de mineraux, les differentes sortes de pierres, de terre et d'eau, les exhalaisons, la glace, la neige, la grêle, la fumée, la gelée blanche, la flamme et la chaleur. Il observa que toutes ces choses avoient differentes qualités et diverses actions, que leurs mouvemens semblables à quelques egards differoient à d'autres. En les considerant plus attentivement, il trouva que leurs qualités s'accordoient aussi en quelques choses, et qu'elles etoient differentes en d'autres. Quand il examina ce en quoi elles convenoient, il s'apperçut qu'elles etoient <u>une</u>, mais que par rapport à leurs differences elles

etoient en grand nombre, de sorte que venant à jetter les yeux sur les differences qui les distinguent les unes des autres, elles lui parurent se multiplier à un point qu'il lui etoit impossible de les comprendre, et meme en reflechissant sur ses propres membres qu'il voioit tous distingués par quelque fonction particuliere, il lui sembla qu'il y avoit pluralité dans sa propre essence, et regardant un membre en particulier, il trouva qu'il devoit y avoir pluralité non seulement dans son essence, mais aussi dans celle de tout autre.

XXXVI. Il entra dans une autre sorte de speculation qui lui fit comprendre que les parties de son corps, quoi que plusieurs en nombre, etoient cependant unies et liées ensemble de maniere qu'elles ne faisoient qu'un seul corps, que leurs differences ne consistoient que dans leurs actions et que cette diversité provenoit de cet esprit animal dont il avoit ci devant cherché et decouvert la nature. Or il sçavoit que cet esprit etoit un dans son essence, qu'il etoit reellement la substance de son être et que tous ses membres servoient à cet esprit comme ses instrumens. à cet egard il concevoit que son essence etoit une.

XXXVII. Il passa delà à la consideration de toutes les especes d'animaux et trouva que chaque espece etoit une. Il les considera ensuite dans leurs differentes especes, comme chevres, chevaux, ânes et toute sorte d'oiseaux. Il reconnut que tous les individus de chaque espece etoient parfaitement semblables par rapport à la figure de leurs parties interieures

et exterieures, qu'ils se ressembloient aussi dans leurs mouvemens et leurs inclinations, que les petites differences qui se remarquoient en eux ne meritoient point d'attention, eu egard à tant de choses dans lesquelles ils convenoient. Il en conclud que l'esprit qui faisoit agir chaque espece étoit un seul et meme esprit distribué dans autant de cœurs qu'il y a d'individus dans l'espece, de sorte que s'il etoit possible de rassembler dans un seul receptacle tout cet esprit distribué dans tant de cœurs, ce seroit la même chose que si l'on versoit une liqueur en differens vaisseaux et qu'ensuite on la rassemblât dans le même. Cette liqueur partagée ou rassemblée seroit toujours la même, on pourroit dire seulement eu egard à sa division qu'elle seroit multipliée. Ces reflexions le convainquirent que toute une espece est une seule et meme chose et que la pluralité des individus dans une meme espece est semblable à la pluralité des parties dans la meme personne; car cette pluralité ne multiplie point la personne qui est toujours une.

XXXVIII. Les differentes especes d'animaux se presenterent à son esprit. Il vit que la sensation, la nutrition, la faculté de se mouvoir librement qu'il s'étoit convaincu être des fonctions propres à l'esprit animal etoient communes à tous les animaux, et que les moindres choses dans lesquelles ils different, nonobstant leur accord dans les principales, ne sont point si propres à cet esprit. Il en conclud que c'est le meme esprit animal qui fait agir toutes les creatures vivantes quelles quelles soient quoiqu'il

y ait en lui quelque legere difference particuliere à chaque espece. Supposés par exemple que la même eau soit versée dans differens vaisseaux, celle qui est dans un vaisseau peut être plus chaude que celle qui est dans un autre. c'est cependant la même eau. Les differens degrés de chaleur ou de froid de cette eau dans les differens vaisseaux representent bien la difference specifique des animaux, et comme cette eau est une seule et même eau, de même l'esprit animal est un, quoi qu'à quelque egard il y ait en lui une sorte de multiplicité. En considerant sous cette notion toutes les creatures vivantes, il lui parut qu'il y avoit unité entre elles.

XXXIX. Contemplant ensuite les differentes especes de plantes, comme il avoit fait celles des animaux, il vit que les individus de chaque espece avoient des tiges, des feuilles et des fruits semblables, et que leur maniere de croitre etoit la même. En les comparant avec les animaux, il trouva qu'il devoit y avoir une même chose à laquelle elles participoient toutes, qui etoit par rapport à elles ce que l'esprit animal est aux creatures vivantes et qu'eu egard à cette chose elles devoient etre une. Parcourant ensuite toutes les especes de plantes, il conclud qu'à raison de la conformité de leurs actions, c'est à dire, de leur nutrition et de leur accroissement il y avoit unités entre elles.

XL. Il comprit sous une seule idée toutes les

especes d'animaux et de plantes et trouva que toutes etoient semblables dans leur nutrition et leur maniere de croitre, et que les animaux n'avoient au dessus des plantes que la sensation. Il avoit cependant observé quelque chose de semblable dans les plantes; car il avoit vu des fleurs se tourner vers le soleil et des plantes dont les racines se tournoient du coté d'où elles recevoient leur nourriture. La nutrition et l'accroissement qui sont propres aux plantes et aux animaux lui firent juger que les plantes et les animaux avoient une chose commune plus parfaite dans les uns et moins parfaite dans les autres. Il les compare à l'eau dont une partie est fluide, pendant que l'autre est gelée, ce qui n'empeche pas que ce ne soit une même eau, et il conclut qu'il y avoit unité entre les plantes et les animaux.

XLI. Des plantes il passa aux corps destitués de sentiment, de nutrition et d'accroissement, tels que les pierres, la terre, l'eau et le feu. Il trouva dans tous les trois dimensions de longueur, largeur et profondeur; que leur difference consistoit seulement en ce que les uns etoient colorés et que d'autres ne l'etoient point, que les uns etoient chauds et les autres froids et dans d'autres choses semblables. Il observa que les corps chauds devenoient froids et qu'au contraire ceux qui etoient froids s'echauffoient. Il vit que l'eau se rarefioit en vapeurs et que les vapeurs se condensoient en eau; que les choses qu'il bruloit se convertissoient en charbons, en

cendres, en flamme et en fumées, que si la fumée montante se trouvoit arretée par une voute de pierre ou quelque autre chose semblable, elle s'epaississoit et devenoit grossiere comme les autres substances terrestres, ce qui lui fit croire que toutes choses quoique multipliées et diversifiées à certains egards etoient une, comme les plantes et les animaux sont un.

XLII. Considerant ensuite quelle pouvoit etre cette chose commune dans laquelle consiste l'identité des plantes, des animaux et des autres corps, il se persuada qu'il devoit y avoir quelque corps semblable à ces corps, qui eut les trois dimensions de longueur, largeur et profondeur et qui soit qu'il fut froid ou chaud ressemblât à un de ces autres corps destitués de sentiment et de nutrition et qui ne differât d'eux que dans les operations qui naissent des parties organizées des plantes et des animaux; que vraisemblablement ces operations n'etoient point essentielles, mais derivoient de quelque autre principe, de sorte que si elles etoient communiquées a ces autres corps, ces autres corps leur deviendroient semblables. Considerant donc son corps abstractivement par rapport à son essence seulement, comme depouillé de ces operations qui d'abord lui paroissoient proceder de lui, il lui sembla que tous les corps ceux qui ont vie comme ceux qui en sont destitués, ceux qui se meuvent comme ceux qui restent en place etoient un; qu'il y avoit seulement dans quelques uns d'eux des actions

qui procedoient

qui procedoient de leurs parties organizées, desquelles actions il ne pouvoit dire, si elles etoient essentielles, ou si elles partoient d'un principe exterieur. Ne considerant ainsi que la nature des corps, il vit qu'il y avoit <u>identité</u> dans toutes les creatures dont le nombre a la premiere vüe lui avoit paru infini et incomprehensible.

XLIII. occupé longtemps de ces idées, il examina toutes les differentes sortes de corps dans lesquels il avoit trouvé dans un temps qu'il y avoit <u>unité</u> et dans un autre <u>multiplicité</u>. Il decouvrit que tous ces corps avoient une tendance soit en haut, comme la fumée, la flamme et l'air, lorsqu'il est retenu sous l'eau, ou en bas, comme l'eau, la terre et les parties des plantes et des animaux; qu'aucun de ces corps n'etoit exempt de l'une ou l'autre tendance; qu'ils y tendroient toujours s'ils n'etoient arretés par quelque autre corps et interrompus dans leur course. Une pierre par exemple est arretée dans sa chute par la solidité de la terre et sa dureté; sans cet obstacle elle continueroit toujours à descendre. De meme la fumée monte toujours, et si elle est arretée par une voute, elle se divise à droite et à gauche, et sitot qu'elle est libre, elle continue de monter et passe par l'air qui n'est point assez solide pour l'arreter. Ainsi quand une bouteille de cuir est pleine d'air et fermée, si vous la retenez sous l'eau, elle fait toujours effort pour monter jusqu'à ce qu'elle arrive à son lieu d'air, alors elle s'arrete et son

inclination à monter cesse.

XLIV. Il chercha s'il pourroit trouver quelque corps destitué de cette tendance, mais il ne le put parmi tous ceux qui l'environnoient. Il faisoit cette recherche, parce qu'il vouloit connoitre la nature du corps comme tel abstractivement des qualités qui forment la multiplicité des especes ou leur diversité; mais aiant trouvé cette tâche trop difficile pour lui, aprés avoir examiné les corps qui ont le moins de qualités, et n'en aïant pu trouver aucun qui ne fut pesant ou leger, il considera la nature de ces deux qualités. Il examina si elles appartenoient au corps comme corps, ou a quelque autre qualité ajoutée au corps. Il lui parut clairement que la pesanteur ou la legereté n'appartenoient point au corps entant que corps, parceque si cela etoit aucun corps ne pourroit subsister sans ces deux qualités. or on trouve des corps pesans destitués de toute legereté et des corps legers sans aucune pesanteur. cependant les uns et les autres sont des corps, dans chacun desquels il y a quelque chose de surajouté à la corporeïté qui les distingue l'un de l'autre et met la difference entre eux; autrement ils seroient une meme chose à tous egards. Il est donc evident que l'essence d'un corps pesant et d'un corps leger est composée de deux choses, l'une commune à tous les deux, et c'est la corporeïté, l'autre qui les distingue, scavoir la pesanteur dans l'un et la legereté dans l'autre qui sont surajoutées à l'essence de la corporeïté.

XLV. Il considera de meme les autres corps animés

et inanimés et il trouva que leur essence consistoit dans la corporeité et dans quelque chose surajoutée à la corporeité. Il s'éleva même jusqu'aux formes des corps et à leurs differences. Ce furent les premieres decouvertes qu'il fit dans le monde spirituel. Car ces formes ne sont point les objets des sens et ne peuvent etre conçuës que par l'intellect. Entre les decouvertes qu'il fit à cet egard, il lui parut que l'esprit animal qui est renfermé dans le cœur, comme nous l'avons dit ci dessus, devoit necessairement avoir quelque qualité surajoutée à sa corporeité qui le rendit capable de ces actions merveilleuses, des differentes sensations et des differentes sortes de mouvemens, et que cette qualité devoit etre la forme qui le distinguât des autres corps, ce qui est la même chose que ce que les Philosophes appellent l'ame sensitive. Il reconnut aussi dans les plantes que ce qui est en elles le même que l'humide radical dans les animaux est quelque chose qui leur est propre que les Philosophes appellent l'ame vegetative, qu'il y a aussi dans les choses inanimées, c'est adire, dans tous les corps autres que les animaux et les plantes, & qui sont dans ce monde sublunaire, quelque chose qui leur est particuliere, qui fait que chacun a telles actions qui lui sont propres, sçavoir differentes sortes de mouvemens et de qualités sensibles, que cette chose est la forme de chacun. C'est ce que les Philosophes appellent nature.

XLVI. Apres s'etre ainsi assuré que la veritable

essence de cet esprit animal à la connoissance duquel il
avoit apporté tant d'application, n'etoit qu'un composé
de corporeité et de quelque autre qualité surajoutée à cette
corporeité, que cette corporeité lui etoit commune avec les
autres corps, mais que cette autre qualité qui ~~lui etoit particuliere~~
etoit surajoutée lui etoit particuliere, il meprisa la
notion de corporeité pour ne s'attacher qu'a cette qualité
surajoutée que nous nommons ame, dont il souhaita vivement
de connoitre la nature. Il fixa toutes ses pensées à cet objet,
et commenca par considerer tous les corps, non comme corps,
mais comme revetus des formes d'ou coulent necessairement
ces proprietés qui les distinguent les uns des autres.

XLVII. En suivant cette notion et y appliquant son
esprit, il reconnut que tous les corps avoient une forme commune
d'ou procedoient une ou plusieurs actions; que quelques uns de
ces corps outre la forme commune dans laquelle ils conviennent
avec les autres ont une autre forme surajoutée d'ou procedent
quelques actions; qu'il y en a d'autres qui aiant ces deux formes
sont distinguées par une troisieme qui est aussi le principe de
quelques actions; par exemple, tous les corps terrestres, comme
la terre, les pierres, les mineraux, les plantes, les animaux et
tous les autres corps pesans sont _un_ et conviennent dans la meme
forme de descendre continuellement, tant que rien ne les arrete,
et toutes les fois qu'on les force de monter en haut, des qu'ils
sont laissés à eux memes, cette forme les oblige de tendre en bas.
Or de ces corps, il y en a quelques uns, comme les plantes et les

animaux qui outre cette forme commune à tous les corps ci dessus mentionnés ont une autre forme surajoutée, d'ou leur vient la nutrition et l'accroissement. On entend par nutrition l'action par la quelle le corps qui se nourrit substitue à la place des parties qui se consument et qu'il perd quelque autre chose de meme espece qu'il attire a lui et qu'il convertit dans sa propre substance. L'accroissement est un mouvement suivant les trois dimensions de longueur, largeur et profondeur qui se fait dans une proportion convenable. Ces deux actions sont communes aux plantes et aux animaux, et viennent sans doute de cette forme qui leur est commune que nous appellons l'ame vegetative. De ces memes corps il y en a une partie, sçavoir les animaux qui avec la premiere et la seconde forme qui leur est commune avec les autres, en ont une troisieme surajoutée d'ou naissent la sensation et le mouvement local. Hai Ebn Yokdan connut de plus que chaque espece particuliere d'animaux avoit quelque proprieté qui la distinguoit et la differencioit des autres; et que cette difference devoit provenir de quelque forme particuliere à cette espece et qui etoit surajoutée à la notion de cette forme qui lui est commune avec les autres animaux. Il trouva la meme chose dans les differentes especes de plantes.

XLVIII. Il lui parut evident que des essences des corps sensibles qui sont dans ce monde sublunaire, quelques unes avoient plus de qualités ajoutées à leur corporeïté et d'autres moins, et il comprit qu'il lui seroit plus facile de connoitre celles qui en avoient moins. Il tacha donc d'acquerir une

veritable notion de quelque chose singuliere dont l'essence fut plus simple et moins composée. L'essence des plantes et des animaux lui aiant paru consister dans un grand nombre de proprietés à cause de la grande varieté de leurs operations, il abandonna l'examen de leurs formes. Quant aux parties de la terre, il vit que quelques unes etoient plus simples que les autres, et il resolut de commencer son examen par les plus simples de toutes. Il trouva ainsi que l'essence de l'eau n'etoit point composée de plusieurs qualités, et ce qui lui fit porter ce jugement fut le peu d'actions qui naissent de sa forme. Il observa la meme chose dans le feu et l'air.

XLIX. Or il etoit deja prevenu que ces quatre elemens peuvent se changer l'un en l'autre, par consequent qu'il falloit qu'il y eut une chose commune à laquelle ils participassent, et que cette chose etoit la corporeïté. Il est necessaire, disoit il, que cette chose qui leur est commune à tous soit en meme temps exempte de ces qualités qui les distinguent les uns des autres, qu'elle ne soit ni pesante, ni legere, ni chaude, ni froide, ni humide, ni seche, puis qu'aucune de ces qualités n'est commune à tous les corps et par consequent ne peut appartenir au corps comme corps, et s'il etoit possible de trouver quelque corps qui n'eut point d'autre forme surajoutée à la corporeïté, ce corps n'auroit aucune de ces qualités, il n'en auroit point d'autres que celles qui sont communes à tous les corps de quelque forme qu'ils soient revetus. Il examina donc s'il pourroit

trouver quelque proprieté commune à tous les corps animés et inanimés, et il n'en trouva point d'autres que l'etendüe qu'il vit en effet dans tous, car ils ont tous longueur, largeur et profondeur; et il en conclud que cette proprieté appartenoit au corps comme corps. Son imagination cependant ne lui pouvoit representer aucun corps dans la nature qui n'eut que cette proprieté et qui fut exempt de toute autre forme; il voioit au contraire que chaque corps avoit d'autres qualités surajoutées à l'etendüe.

L. Il examina si cette triple etendüe etoit l'essence du corps ou non. Il trouva bientot qu'outre cette forme de l'etendüe il y en avoit une autre dans laquelle cette etendüe existoit, et que cette etendüe ne pouvoit subsister par elle même, de même que le corps qui est etendu ne peut subsister sans l'etendüe. Il se convainquit de cela par les experiences qu'il fit sur quelques-uns de ces corps sensibles qui sont revetus de formes. Il vit que lorsqu'il avoit fait avec de l'argile une certaine figure, par exemple spherique, cette argile avoit dans une certaine proportion longueur largeur et profondeur; mais que s'il prenoit le même morceau d'argile pour le reduire à une figure cubique ou ovale la dimension etoit changée; que l'argile ne gardoit plus la même proportion qu'auparavant; que cependant elle demeuroit toujours la même sans aucun changement, et qu'il etoit seulement necessaire à l'argile d'avoir longueur, largeur et profondeur dans telle ou telle proportion et de n'etre point privée de ces dimensions.

ces changemens successifs de ces qualités dans un même corps lui firent connoitre clairement qu'elles etoient distinctes de l'argile même et parceque l'argile ne pouvoit etre sans ces qualités, il jugea qu'elles appartenoient à son essence. Il lui parut ainsi pad cette experience que le corps consideré comme corps etoit composé de deux proprietés, l'une desquelles representoit l'argile dont la figure spherique etoit faite et l'autre la triple etendue, quand cette argile etoit disposé en sphere, en cube, ou dans quelque autre figure. Or le corps ne peut se concevoir que comme composé de ces deux proprietés dont l'une ne peut subsister sans l'autre. L'une, sçavoir l'etenduë sujette au changement et successivement susceptible de differentes figures represente la forme dans tous les corps qui ont des formes, et cette autre qui demeure toujours dans le meme etat, comme l'argile dans l'exemple ci-dessus, represente la corporeité qui est dans tous les corps de quelque forme qu'ils soient. Ce que nous appellons argile dans l'exemple precedent est ce que les Philosophes nomment matiere premiere ou ὕλη qui est entierement destituée de toutes sortes de formes.

LI. Quand ses reflexions l'eurent conduit jusques là et que placé à quelque distance des objets sensibles, il se vit sur les limites du monde intellectuel, il se defia de lui même et revint dans le monde sensible auquel il etoit plus accoutumé. Il abandonna la consideration du corps abstrait, trouvant que ses sens ne pouvoient en aucune maniere y atteindre ni le

comprendre. Il aima mieux s'appliquer à l'examen des corps sensibles les plus simples qu'il put trouver, c'est à dire, de ces quatre sur lesquels il s'etoit deja exercé. Il commença par l'eau, et il trouva qu'etant laissée à elle même dans l'etat que sa forme requiert, elle a deux choses, un froid sensible et un penchant à se mouvoir en bas; mais que si elle est echauffée par le feu ou le Soleil, elle perd sa froideur et conserve son penchant à se mouvoir en bas; qu'ensuitte lorsqu'elle vient à etre plus echauffée, elle perd cette tendance en bas et monte en haut; qu'elle est ainsi privée de ces deux proprietés qui constamment procedent d'elle et de sa forme. Il ne sçavoit rien de plus de sa forme, sinon que ces deux actions en procedent, que quand elles cessent la nature de la forme est alterée, que la forme aqueuse est otée de ce corps, puis qu'il y paroit des actions qui doivent proceder d'une autre forme; que par consequent l'eau doit avoir reçu une autre forme qui n'y etoit point auparavant, de laquelle naissent les actions qui n'avoient point coutume de se remarquer en elle, pendant qu'elle avoit l'autre forme.

LII. Il vit que tout ce qui etoit produit de nouveau devoit avoir un producteur. Cette reflexion fit naitre dans son esprit une ~~facile~~ sorte d'impression de l'auteur de cette forme, quoi que la notion qu'il en avoit fut generale et confuse. Il examina ensuite les unes apres les autres ces formes qu'il avoit auparavant connuës et il trouva qu'etant produites de

nouveau, elles devoient necessairement tenir à quelque cause efficiente. Considerant apres cela les essences des formes, il lui parut qu'elles n'etoient autre chose qu'une disposition de corps à produire telles ou telles actions; par exemple, l'eau quand elle est fort echauffée et disposée à s'elever en haut, cette disposition est sa forme. Car il n'y a rien de present dans ce mouvement que le corps et quelque chose que l'on observe naitre de lui et qui n'y etoit point auparavant (telles que les qualités et les mouvemens) et les causes efficientes qui les produisent. Il conclut la meme chose de toutes les autres formes, et il lui parut que les actions qui en naissent ne leur etoient point reellement dües, mais à la cause efficiente qui fait usage des formes pour produire ces actions qui sont attribuées aux formes. Cette idée qu'il se forma est exactement la meme que celle que l'Apotre de Dieu (Mahomet) a exprimée dans ces termes, lorsqu'il fait dire à Dieu: Je suis son oüie par lequel il entend et sa vüe par laquelle il voit. et dans le Coran: Ce n'est point vous qui les tuez, mais Dieu; quand vous lancez vos dards, c'est Dieu qui les lance et non point vous.

LIII. Parvenu à avoir de cet agent cette idée generale et confuse, il concut le desir de le connoitre distinctement; mais comme il n'etoit point encore degagé du monde sensible, il commenca la recherche de cet agent volontaire parmi les choses sensibles. Il ignoroit encore si cet agent etoit unique, ou s'il y en avoit plusieurs. Il examina donc attentivement tous les corps qui l'environnoient, c'est à dire, ceux qu'il avoit

deja considerés. Tous lui parurent sujets à la corruption et à la generation. Ceux meme qui ne souffrent point une corruption totale lui semblerent sujets à une corruption partielle, comme la terre et l'eau dont les parties sont consumées par le feu. Il s'apperçut de meme que l'air par l'excès du froid se changeoit en glace et ensuite en eau; et parmi tous les corps qui l'environnoient il n'en put trouver aucun qui n'eut son existence nouvellement et qui n'exigeât un agent volontaire pour lui donner l'être. Il laissa donc tous ces corps et transporta ses pensées à la consideration des corps celestes. Hai Ebn Yokdan avoit poussé jusques là ses reflexions vers la fin du quatrieme septenaire de sa vie, c'est à dire, vers l'age de vingt huit ans.

LIV. Il sçavoit bien que les cieux et tous les corps lumineux qui s'y trouvent sont des corps, parce qu'ils sont tous etendus suivant les trois dimensions de longueur, largeur et profondeur, sans aucune exception, et que tout ce qui est ainsi etendu est corps. Il considera ensuite s'ils etoient infiniment etendus, si leur longueur, largeur et profondeur etoient sans fin ou s'ils etoient restraints et bornés par quelques limites au delà desquelles il n'y eut point d'etendüe mais il s'arreta là pendant quelque temps comme dans une espece de surprise.

LV. Enfin par la force de son esprit et la sagacité de son entendement il decouvrit que l'idée d'un corps infini

etoit absurde, impossible et inintelligible. Il se confirma dans ce jugement par un grand nombre de preuves qui se presenterent à son esprit. Voici comment il raisonna: Je vois clairement que ce corps celeste est borné du coté qui est proche de moi. Le coté opposé dont je doute ne peut etre infini. Je le prouve ainsi: Je suppose deux lignes tirées de l'extremité de ce corps celeste du coté borné qui est vis a vis de moi, que ces lignes soient prolongées à l'infini selon toute l'etenduë de ce corps. Je retranche une longue partie de l'une de ces lignes que je coupe à l'extremité qui est vis-à vis de moi. Je tire le bout de cette ligne dont j'ai retranché une partie et je le mets avec le bout de la ligne dont je n'ai rien oté, de sorte que la ligne accourcie soit parallele à l'autre. Je les suppose le long de ce corps jusqu'à ce que j'arrive au coté que je suppose infini. Si je trouve que ces deux lignes sont infiniment etenduës, l'une ne peut etre plus courte que l'autre, et celle dont j'ai retranché une partie sera aussi longue que celle dont je n'ai rien oté, ce qui est absurde; ou bien la ligne qui a ete coupée ne sera pas si longue que l'autre et sera par consequent finie. C'est pourquoi si j'ajoute cette partie à ce qui en a ete retranché d'abord qui etoit fini le tout sera fini; cette ligne ne sera ni plus courte ni plus longue que celle dont il n'a ete rien retranché, elle lui sera egale. Or celle ci est finie, donc l'autre l'est aussi, donc

le corps dans lequel ces lignes ont eté tirées est fini; donc tous les corps dans les quels on en peut tirer de semblables sont finis. Or on en peut tirer de pareilles dans tous les corps; donc si je suppose un corps infini, je suppose une absurdité et une impossibilité.

LVI. Quand par la force singuliere de son esprit qu'il avoit appliqué à chercher cette demonstration, il se fut convaincu que le corps des cieux etoit fini, il voulut connoitre sa figure et comment il etoit borné par la superficie qui l'environne. Il observa d'abord le soleil, la lune et les etoiles et vit que toutes se levoient à l'orient et se couchoient à l'occident; que celles qui etoient directement sur sa tete decrivoient un grand cercle, et que celles qui etoient plus eloignées du point vertical au nord ou au midi en decrivoient un moindre, de sorte que les moindres cercles decrits par quelques unes de ces etoiles etoient les deux qui sont autour des deux poles le septentrion et le midi. Le dernier de ces cercles est celui de Sohail ou de Canopus, et le premier est de ces etoiles que l'on appelle en Arabe Alpher Kadani. Comme il vivoit sous la ligne equinoctiale, il ~~couvoit~~ trouvoit que ces cercles coupoient l'horison à angles droits, le nord et le midi lui paroissoient de meme et il pouvoit voir les deux etoiles polaires. Il observa que si une etoile se levoit dans un grand cercle et qu'une autre etoile se levât en meme temps dans un moindre cercle, elles se couchoient l'une et l'autre

ensemble, comme elles s'etoient levées ensemble. Il fit la meme observation sur toutes les etoiles et dans tous les temps, et il en conclud que le ciel avoit une figure spherique. Il fut confirmé dans cette opinion par les observations qu'il fit sur le retour du Soleil, de la lune et des etoiles à l'orient apres leur coucher. Ils lui paroissoent toujours de la meme grosseur à leur lever, au milieu de leur course et à leur coucher. Or si ces mouvemens n'eussent pas eté circulaires, ils auroient du etre plus pres de sa vüe dans un temps que dans un autre, et par consequent les dimensions auroient du paroitre proportionnellement plus grandes ou plus petites; mais comme elles paroissoient toujours les memes, il conclud que leur mouvement etoit circulaire. Il considera ensuite le mouvement de la lune et des planettes de l'occident à l'orient et il parvint à entendre une grande partie de l'astronomie. Il comprit aussi que leurs mouvemens se faisoient dans differentes spheres, et que ces differentes spheres etoient comprises dans une autre qui etoit au dessus d'elles et qui tournoit autour de toutes les autres dans l'espace d'un jour et d'une nuit; mais il seroit trop ennuieux d'expliquer en detail tout ce qu'il fit pour s'avancer dans cette science. Le tout est enseigné dans d'autres livres, et ce que nous en avons dit suffit à notre dessein.

LVII. Arrivé à ce degré de connoissance, il trouva que l'orbe des cieux et tout ce qu'il contient etoit un, que toutes ses parties etoient liées et unies ensemble, que tous les

corps qu'il avoit examinés jusqu'alors, comme la terre, l'eau, les animaux, les plantes et autres y etoient tellement contenus que jamais ils ne sortoient de ses limites, que le tout etoit semblable a un animal, ~~quel~~ dont les luminaires etoient comme les sens, les spheres unies et liées ensemble comme les membres et le monde sublunaire comme le ventre qui contient les humeurs et qui quelquefois nourrit des animaux de même que le grand monde.

LVIII. Tout ce monde ne lui paroissant donc qu'une substance dependante d'un agent volontaire et en ayant uni toutes les parties par la meme maniere de penser dont il avoit fait usage en considerant le monde sublunaire, il voulut examiner le monde en general. Il se proposa ces questions: si le monde avoit eu un commencement, s'il avoit eté produit de rien, ou s'il etoit de toute eternité sans aucune privation. Ces questions lui firent naitre de grands doutes sur lesquels rien ne le satisfaisoit. Quand il se proposoit l'eternité du monde, une foule d'objections se presentoit à son esprit. L'idée d'une existence infinie ne lui parroissoit pas renfermer moins de difficultés que celle d'une etendüe infinie. Il trouvoit qu'un être qui avoit des accidens produits de nouveau devoit etre luimême produit de nouveau, parce qu'on ne pouvoit point dire que cet être fut plus ancien que ces accidens, et que ce qui ne peut exister avant des accidens produits dans le temps doit necessairement

etre lui même produit dans le temps. D'un autre coté, s'il voulait croire que le monde avoit eté produit de nouveau, d'autres difficultés l'arretoient. Il lui paroissoit impossible de se former aucune idée de la production nouvelle du monde, sans supposer qu'il y avoit eu un temps avant le monde. Or comme le temps est une de ces choses qui appartiennent au monde et qui en sont inseparables, le monde ne peut etre supposé posterieur au temps. Il pensoit aussi qu'une chose créée devoit avoir un createur. Cela etant, il se demandoit pourquoi le createur avoit fait le monde dans un temps plutôt que dans un autre. Seroit ce, disoit il, parce qu'il lui seroit survenu quelque nouvel hazard? mais d'ou ce hazard auroit il pu survenir, puisque rien n'existoit que lui? Seroit ce à cause de quelque changement dans sa nature? mais qui auroit pu occasionner ce changement? Il passa plusieurs années à disputer ainsi pour et contre sur cette question. Nombre d'argumens se presentoient à lui des deux cotés sans qu'il put se determiner a un sentiment plutot qu'à l'autre.

LIX. Cette perplexité le porta à examiner les consequences de l'une et l'autre opinion qu'il se douta pouvoir etre les mêmes. Il vit que s'il tenoit que le monde a eté créé dans le temps et qu'il a commencé d'exister après une privation totale, il suivroit necessairement qu'il n'avoit pu exister de lui meme, sans le secours de quelque agent qui

l'eut produit

l'out produit, et que cet agent devoit etre d'une nature qui ne put etre apperceü par nos sens, parce que s'il etoit l'objet des sens, il seroit corps, que s'il etoit corps, il seroit une partie du monde et par consequent un etre cree qui auroit eu besoin de quelque cause pour le creer lui même; que si ce second createur etoit corps, il dependroit d'un troisieme, ce troisieme d'un quatrieme et ainsi à l'infini, ce qui est absurde. Puis donc que le monde a eu besoin d'un createur incorporel et que son createur est reellement incorporel, il nous est impossible de le concevoir par aucun de nos sens, c. a d. par les sens nous n'appercevons que les corps et que les accidens qui tiennent aux corps. Ce createur ne pouvant etre apperceu par les sens il est impossible de le concevoir par l'imagination. Car l'imagination ne nous represente que les formes des choses absentes que nous avons auparavant connües par nos sens. Ainsi le createur n'etant point corporel, nous ne devons lui attribuer aucune des proprietés des corps, dont la premiere est l'etendue, dont il est exempt, aussi bien que de toutes les autres proprietés corporelles qui en naissent. Ce createur etant l'auteur du monde a sans doute sur lui l'autorité souveraine. Ne connoitra-t-il point ce qu'il a creé? il est sage, il connoit tout.

LX. Il apperceut que d'un autre coté s'il se determinoit pour l'eternité du monde, et que s'il croioit qu'il a toujours eté tel qu'il est presentement, sans aucune privation

anterieure, il s'ensuivoit que son mouvement devoit etre aussi eternel, parce qu'il ne pouvoit point y avoir eu de repos anterieur apres lequel il eut pu commencer son mouvement. Or tout mouvement exige necessairement un moteur, et ce moteur doit etre une puissance repanduë par tout le corps qui est mu, ou par quelque autre corps hors de celui qui est mu, ou enfin une puissance qui ne soit ni repanduë ni dispersée dans aucun corps. Or toute puissance repanduë ou dispersée dans un corps se divise ou se double selon que le corps est divisé ou doublé; par exemple si vous divisés une pierre en deux parties, vous divisez en meme temps en deux parties la gravité qui la fait tendre en bas, et si vous ajoutez à cette pierre une autre pierre egale vous doublez sa gravité; s'il etoit possible d'ajouter des pierres à l'infini, vous augmenteriez aussi la gravité à l'infini. Si cette pierre pouvoit croitre en grosseur et parvenir à une etendue infinie, son poids croitroit en meme proportion. Si d'une autre coté cette meme pierre pouvoit croitre jusqu'a une certaine grosseur et s'arreter à ce point, sa gravité croitroit au meme point, sans aller plus loin. Or il est demontré que tout corps doit necessairement etre fini, par consequent que la puissance qui reside dans le corps doit l'etre aussi. Si donc nous pouvons trouver une puissance qui produise un effet infini, il est evident que cette puissance n'est point dans un corps. Or nous trouvons que le ciel est mu par un mouvement perpetuel, sans aucun repos; donc si

nous affirmons l'eternité du monde, il s'ensuit necessairement que la puissance qui le meut n'est point dans son corps ni dans un autre corps hors de lui, mais que cette puissance procede de quelque autre chose entierement degagée du corps et que l'on ne peut decrire par les proprietés corporelles. Or Hai Ebn Yokdan avoit appris par la contemplation du monde sublunaire que la veritable essence du corps consiste dans sa forme, c'est à dire, dans sa disposition à differentes sortes de mouvemens, et que cette partie de son essence qui consiste dans la matiere est si peu de chose qu'à peine peut on la concevoir, ce qui lui fit conclurre que l'essence de tout le monde consiste à etre mu par ce moteur degagé de la matiere, et des proprietés corporelles et exempt de tout ce que nous pouvons concevoir par les sens et à quoi nous pouvons atteindre par l'imagination, et que ce moteur etant la cause efficiente des mouvemens des cieux ou malgré leur diversité, l'on ne voit ni confusion, ni interruption, il doit avoir autorité sur le monde et le connoitre parfaitement.

LXI. Ainsi l'examen de ce sentiment le conduisit à la meme conclusion que celui du precedent, et ses doutes sur l'eternité du monde ou sur sa production dans le temps ne lui firent aucun tort. Car il lui parut evident qu'à quelque sentiment qu'il s'attachât il y avoit un être qui n'etoit point corps, ni uni au corps, ni separé du corps, ni dans un corps, ni hors d'un corps, parce qu'etre uni, etre separé, etre dedans

ou dehors sont des proprietés corporelles dont cet etre est entierement exempt. Et comme tous les corps ont besoin d'une forme jointe à leur matiere, parce qu'ils ne peuvent subsister sans elle, ni meme exister reellement, et que la forme elle meme ne peut exister que par cet agent volontaire, il lui parut que toutes choses devoient leur existence à cet agent, qu'aucune ne pouvoit subsister sans lui, par consequent qu'il est la cause et qu'elles sont les effets, soit qu'elles aient eté nouvellement creées apres une privation, ou qu'elles n'aient point eu de commencement, car c'est la meme chose par rapport à cet être; qu'elles sont ses creatures; qu'elles tiennent leur être de lui; qu'elles ne peuvent continuer d'etre s'il ne les conserve, ni exister sans son existence, ni avoir eté de toute eternité sans qu'il soit lui meme eternel; mais que cet être est parfaitement libre et independant d'elles. Comment en effet cela pourroit il etre autrement? puis qu'il est demontré que son pouvoir et sa puissance sont infinis et que tous les corps avec tout ce qui leur appartient sont finis; que par consequent tout le monde, les cieux, la terre, les etoiles, tout ce qui est entre, au dessus et au dessous sont son ouvrage, qu'il les a tous creés et qu'ils lui sont posterieurs, sinon par rapport au temps, du moins en nature. C'est comme si vous preniez un corps quel qu'il fut dans votre main et que vous remuassiez la main, le corps sans doute suivra le mouvement de votre main. Le mouvement de ~~votre~~ ce corps sera posterieur en nature à

celui de votre main, quoi qu'il ne le soit point à l'egard du temps, parce qu'ils ont commencé ensemble. Ainsi tout ce monde a eté fait et créé dans le temps par cet agent qui lors qu'il veut qu'une chose soit n'a qu'a dire : Sois et elle est.

LXII. Quand il se fut assuré que tout ce qui existe est son ouvrage, il considera de nouveau toutes choses en faisant attention au pouvoir de l'agent qui les a produites et il admira le merveilleux, la sagesse et la connoissance qui brilloient dans ses œuvres. Il apperçut dans les plus petites creatures encore plus que dans les grandes des traces si visibles de sagesse et tant de merveilles qu'il fut ravi d'admiration et pleinement convaincu que ces choses ne pouvoient proceder que d'un agent volontaire d'une perfection infinie au dessus meme de toute perfection, à qui le poids du moindre atome dans le ciel et sur la terre, ni aucune autre chose grande ou petite n'etoient inconnus.

LXIII. Il considera ensuite toutes les especes d'animaux, comment cet agent avoit donné un corps à chacun et leur avoit appris à s'en servir; car s'il ne les eut point dirigés à appliquer les membres qu'il leur a donnés aux fonctions respectives aux quelles ils sont destinés, ces membres leur seroient plus à charge qu'utiles. Il connut par la que le createur est souverainement bon et extremement gracieux. Quand parmi les creatures il en appercevoit quelqu'une qui avoit de la beauté, de la perfection ou quelque espece d'excellence, la reflexion lui faisoit aussitot connoitre que le tout provenoit de l'essence

et de l'operation de cet agent volontaire dont le nom soit loüés. Il vit aussi que ce que cet agent a de sa propre nature est plus grand, plus parfait, plus accompli, plus beau, plus glorieux et plus durable que tout ce qu'il pouvoit remarquer dans les creatures et qu'il n'y a point de proportion entre elles et lui. Il continua cette recherche jusqu'à ce qu'il eut parcouru tous les attributs de perfection et trouvé que tous ces attributs sont dans cet agent, qu'ils procedent tous de lui et qu'il merite qu'on les lui accorde tous preferablement aux creatures dans qui on les remarque. (a)

LXIV. Il examina de meme tous les attributs negatifs ou d'imperfection, et il vit que l'auteur du monde en etoit entierement exempt. Cela pourroit il etre autrement? puisque l'idée d'imperfection n'est qu'une privation ou une chose dependante d'une privation. Cet être qui est l'essence meme, qui existe necessairement, qui donne l'être à tout ce qui existe, hors lequel il n'y a point d'existence, pourroit il participer à quelque privation? Il est l'être: il est la perfection, la beauté, la gloire, le pouvoir, la connoissance. Il est celui qui est, et hors de lui tout est sujet à perir.

LXV. Ces reflexions le conduisirent à la fin du cinquieme septenaire de sa vie, c'est à dire, jusqu'à l'âge de trente cinq ans. La consideration de cet agent supreme s'enracina tellement dans son cœur qu'elle l'empechât de

(a) L'objet principal des disputes des Theologiens Scholastiques parmi les Mahometans sont les attributs de Dieu qu'ils divisent en deux classes, la premiere des attributs positifs qui comprend toutes les perfections qui conviennent au premier être; la seconde des attributs negatifs qui comprend toutes les imperfections dont ils soutiennent avec raison que Dieu est entierement exempt; mais ces differentes sortes d'attributs ont donné ~~a leu~~ lieu a leurs Docteurs de proposer et de traiter une infinité de questions plus subtiles les unes que les autres.

penser à toute autre chose. Il oublia tellement la consideration des creatures et l'examen de leur nature qu'aussitôt qu'il jettoit les yeux sur quelque chose que ce fut, il y appercevoit des vestiges de cet agent et dans l'instant ses pensées se detachoient de la creature et se portoient vers le createur. Il ne fut plus enflammé que du desir de le connoitre. Son cœur ne ~~peut plus~~ put plus s'occuper de ce monde inferieur qui renferme les objets sensibles. Il s'eleva entierement à la contemplation du superieur, c'est à dire, du monde intellectuel.

LXVI. Etant donc parvenu à la connoissance de cet être supreme, et de son existence permanente, et s'etant assuré que cet être n'a point de cause de sa propre existence, qu'il est au contraire la cause de tout ce qui existe, il voulut sçavoir par quelle voie il etoit arrivé à cette connoissance et par laquelle de ses facultés il avoit conçu cet être. Il examina d'abord tous ses sens l'oüie, la vüe, l'odorat, le toucher et le gout; mais il vit que ses sens ne connoissoient rien que le corps, ou que ce qui etoit dans le corps. Car l'oüie ne connoit que les sons et les sons naissent de l'ondulation de l'air, quand un corps est frappé contre un ~~corps~~ autre. La vüe connoit les couleurs, l'odorat les odeurs, le gout les saveurs et le toucher les dispositions des corps telles que la dureté, la mollesse, l'uni et le rude. L'imagination ne concoit rien que ce qui est longueur, largeur et profondeur. Or toutes ces choses ainsi connuës sont des proprietés des corps. Ces sens ne

peuvent connoitre autre chose ~~que le corps divisible~~.
~~Car puis~~ par ce que sont des facultés repandües dans le corps,
qui se divisent à proportion que les corps se divisent,
qui par consequent ne peuvent connoitre autre chose que
le corps divisible. Car puis que cette faculté est repandüe
par tout le corps, il est impossible, quelque chose qu'elle
connoisse, qu'elle ne soit divisée, comme la chose connüe
est elle meme divisée. C'est pourquoi il est egalement impossible
qu'aucune faculté qui a son siege dans le corps puisse
concevoir autre chose que ce qui est corps, ou qui est dans
un corps. Or nous avons deja montré que cet être existant
necessairement est entierement exempt des proprietés du
corps, ce qui fait qu'il ne peut etre connu que par
quel que chose qui ne soit point un corps, ni une faculté
inherente au corps, ni en quel que sorte que ce soit
dependante du corps; qui ne soit ni dans un corps, ni hors
d'un corps, ni unie à un corps, ni separée d'un corps.
Hai Ebn Yokdan conclut de ce raisonnement que c'etoit
par son essence qu'il etoit parvenu à avoir une connoissance
certaine de cet être; que cette essence etoit incorporelle
et exempte des proprietés du corps; que la partie exterieure
qu'il voioit en lui même n'etoit point reellement son
essence, parceque sa veritable essence etoit celle par
laquelle il avoit connu cet être absolu dont l'existence
est necessaire.

LXVII. Etant ainsi appris que son essence n'etoit point cette masse corporelle qu'il voioit par l'organe de ses sens et qui etoit revetüe de sa peau, il ne se soucia plus de son corps, et se mit à contempler l'etre noble par lequel il etoit parvenu à la connoissance de cet être infiniment excellent et necessairement existant. Il commença donc par examiner si cette noble essence pouvoit se detruire, mourir, ou etre aneantie, ou si sa durée devoit etre perpetuelle. Or il reconnut que la corruption et la dissolution etoient des proprietés du corps et qu'elles consistoient à oter une forme, pour en substituer une autre; comme, par exemple, lors que l'eau est changée en air et l'air en eau, ou quand les plantes se convertissent en terre ou en cendres, ou la terre en plantes. Car c'est la la veritable notion de la corruption. Or un etre incorporel qui ne depend point du corps et qui est en meme temps exempt des accidens qui sont propres aux corps ne peut etre supposé sujet à la corruption.

LXVIII. S'etant affermi par la dans la croiance que son essence reelle ne pouvoit etre detruite, il voulut connoitre quel seroit son etat, lors qu'elle auroit quitté le corps et qu'elle en seroit separée, ce qu'il se persuada ne pouvoir arriver que lors que le corps cesseroit d'etre un instrument propre à son usage. Il examina donc toutes ses facultés apprehensives et il observa que quelque fois elles concevoient en puissance et quelque fois en acte, comme

l'œil quand il est fermé ou détourné de l'objet voit en puissance, et quand il est ouvert et tourné vers l'objet il voit en acte ou actuellement. Car concevoir en puissance est ne point concevoir dans le temps present, mais pouvoir le faire dans le temps à venir, et concevoir en acte ou actuellement est concevoir dans l'instant present, car on appelle actuel ce qui est present. Il suit donc que chacune des facultés de son essence etoit tantôt en puissance et d'autres fois en acte; que si quelqu'une de ces facultés n'appercevoit point actuellement son objet propre, elle demeuroit en puissance, et qu'aussi longtemps qu'elle restoit en puissance, elle n'avoit point de desir pour quelque objet particulier, parce qu'elle ne le connoissoit point encore, comme un homme qui est né aveugle; que si elle connoissoit actuellement, et qu'ensuite elle fut reduite à la puissance, aussi long temps qu'elle demeureroit dans cet etat, elle desireroit connoitre en acte, parce qu'elle auroit été instruite de l'objet, qu'elle voudroit s'y appliquer, et qu'elle y aspireroit, comme un homme qui après avoir eu l'usage de ses yeux est devenu aveugle desire continuellement les objets visibles, et plus les objets qu'il a une fois vûs lui ont paru parfaits, beaux et brillans, plus le desir de voir ces objets croit en lui, plus la douleur de la perte de sa vüe lui est sensible. C'est pourquoi la peine de celui qui après avoir joüi de la

vuë en est privé est plus grande que celle de celui qui a perdu l'odorat, parceque les objets de la vuë sont plus parfaits et plus beaux que ceux de l'odorat. S'il y a quelque chose qui ait une perfection sans bornes, une beauté et une splendeur infinie, qui soit au dessus de toute splendeur et de toute beauté, et qu'il n'y ait ni splendeur, ni eclat, ni beauté, ni perfection qui ne procedent d'elle, celui qui est privé de la connoissance et de la vue de cette chose, apres en avoir une fois joüi, doit necessairement pendant tout le temps qu'il est dans cet etat souffrir une douleur inexprimable, comme au contraire celui qui l'a continuellement presente doit joüir d'un plaisir non interrompu, d'une felicité perpetuelle, d'une joie et d'une satisfaction infinie.

LXIX. Or Hai Ebn Yokdan avoit connu evidemment que tous les attributs de perfection appartiennent à cet être existant necessairement par lui meme et qu'il est exempt de toute espece d'imperfection. Il etoit aussi pleinement assuré que la faculté par laquelle il etoit parvenu à la connoissance de cet être n'etoit point semblable aux corps, ni sujette à corruption comme eux. Il lui parut de là que celui qui avoit une telle essence ou faculté capable de concevoir cet être sublime devoit au sortir de son corps au temps de la mort s'attendre à

un sort conforme à l'usage qu'il aura fait pendant sa vie de cette faculté. Si pendant que son essence a residé dans son corps il n'a eu aucune connoissance de cet être necessairement existant par lui même, s'il ne lui a jamais eté uni, s'il n'en a jamais rien entendu dire, après sa mort il ne souhaitera point de lui etre uni, il ne sera point affligé d'en etre separé, parceque toutes les facultés corporelles cessant quand le corps meurt, elles n'ont plus d'ardeur ni de desir pour leurs objets propres, elles sont sans peine et sans inquietude de leur absence, ce qui est la condition de toutes les betes brutes de quelque espece qu'elles soient. Si au contraire pendant qu'il avoit son corps il a connu cet être, s'il a eté instruits de ses perfections de sa grandeur et de sa puissance, mais qu'ensuite il se soit detourné de lui pour suivre ses inclinations vicieuses et que la mort l'ait enlevé dans cet etat, il sera privé de la vision de cet être, mais en même temps affligé du regret de ne pouvoir jöuir de ce qu'il ne pourra cesser de desirer. Il sera dans un etat de punition durable et de douleur inexprimable, soit qu'il doive etre delivré apres un long temps de sa misere et jöuir enfin de la vision qu'il desirera si ardemment, soit qu'il doive souffrir eternellement les memes tourmens selon ce qu'il aura merités pendant qu'il aura demeuré dans son corps.[a] Enfin si aiant connu cet etre necessairement

(a) Quoique Mahomet ait dit en termes generaux que ceux qui seront condamnés aux peines de l'enfer y demeurreront touj[ours] neanmoins la plus part des Docteurs Musulmans croient que la punition de ceux qui auront cru et professé l'unité d[e] Dieu ne sera point eternelle, et qu'il n'y aura que les infideles dont les supplices dureront toujours.

existant par lui meme il s'est appliqué à lui de toute l'etendüe de sa capacité, si toutes ses pensées ont été continuellement occupées de sa gloire, de sa splendeur et de sa beauté sans s'en etre jamais detourné ni l'avoir oublié, jusqu'à ce que la mort soit venu le surprendre dans la contemplation et la vision, lorsqu'il sera separé de son corps il jouira d'un plaisir eternel, il sera dans les delices et la joie à cause de la vision non interrompüe de cet être existant par lui même (6) et de son exemption totale de tout melange et de toute impureté, parceque toutes les choses sensibles qui sont les objets propres des facultés corporelles et qui au regard de l'etat dans lequel il sera alors ne valent pas mieux que les maux et les tourmens seront eloignées de lui.

LXX. Il se convainquit donc ainsi que la perfection et le bonheur de son propre être consistoit a etre actuellement et continuellement occupé de cet être necessairement existant par lui même et a ne s'en point detourner même un instant, afin que la mort put le trouver actuellement appliqué à cette vision et qu'ainsi son plaisir put continuer sans etre interrompu par aucune peine. C'etoit ce que vouloit exprimer le Docteur Al Jonaid Iman de la secte des Suphis, lors qu'à l'article de la mort il dit à ses amis qui etoient autour de lui: <u>Voici le temps auquel les hommes doivent glorifier Dieu et etre fervens dans leurs prieres.</u> Hai Ebn Yokdan chercha ensuite les moiens

(6) L'auteur de cette histoire etoit un de ces Musulmans dont l'esprit etoit trop rafiné pour entendre a la lettre les peintures grossieres et charnelles que Mahomet a faites du paradis. Il fait consister le bonheur dans la vision non interrompüe de Dieu. D'autres Docteurs Mahometans ne regardent toutes les descriptions de leur pretendu prophete que comme paraboliques, et ne veulent les recevoir que dans un sens allegorique et spirituel; mais le commun les prend dans le sens simple et litteral.

de continuer actuellement cette vision sans aucune interruption. Il demeura quelque temps très appliqué à la consideration de cet être, mais bientôt quelque objet sensible vint se presenter à lui, la voix de quelque animal frappa ses oreilles, son imagination lui representa quelque objet, il ressentit de la douleur dans quelques uns de ses membres, la faim et la soif l'obligerent de recourir aux alimens, le froid ou le chaud l'incommoderent, ou il fut contraint de soulager la nature, de sorte que sa contemplation fut interrompue et que son esprit fut obligé de sortir de cet etat. Il eut beaucoup de peine à s'y remettre et il craignit que la mort ne vint le surprendre dans le temps que ses pensées etoient detournées de cette vision, et de tomber ainsi dans la misere eternelle et la peine de la separation

LXXI. agité de ces inquietudes et n'y trouvant point de remede, il considera toutes les differentes especes d'animaux, il examina leurs actions et ce dont elles s'occupoient dans l'esperance d'en trouver quelqu'un parmi eux qui eut la connoissance de cet être, afin de l'imiter et d'apprendre de lui le moien d'etre sauvé; mais cette recherche ne lui reussit point, car il trouva que les animaux n'etoient occupés qu'a amasser des provisions, a satisfaire leurs besoins de manger et de boire, a s'unir, a chercher l'abri pendant la chaleur, à se mettre au soleil pendant le froid, que durant toute leur vie jour et nuit jusqu'a leur mort ils n'avoient d'autre

occupation et ne pensoient jamais à autre chose. Il en conclud que les animaux ne connoissoient rien de cet être, qu'ils n'en avoient aucun desir, qu'ils n'en etoient instruits en aucune maniere, enfin qu'ils tendoient à la privation ou à quelque chose de fort approchant. Aiant formé ce jugement sur les animaux il trouva qu'il etoit encore plus raisonnable de le former sur les vegetaux qui n'ont que peu de ces actions que l'on remarque dans les animaux, parceque si ceux dont les actions sont plus parfaites n'atteignent point à la connoissance de cet être, on doit l'attendre encore moins de ceux dont les actions sont moins parfaites, et sur tout quand on observe que toutes les actions des plantes se terminent à la nutrition et à la generation.

LXXII. Il porta ensuite sa vuë sur les etoiles et les spheres et vit que tous leurs mouvemens etoient reguliers, qu'elles marchoient dans un bel ordre en decrivant des cercles, qu'elles etoient lumineuses et brillantes et qu'elles etoient eloignés de tout ce qui approche du changement et de la dissolution. Il soupçonna qu'elles pouvoient avoir des essences intelligentes distinctes de leurs corps qui eussent connoissance de cette essence necessairement existante par elle même, et que ces essences intelligentes pouvoient être semblables à la sienne.[a] Pourquoi en effet n'auroit il pas pu supposer qu'elles avoient des essences incorporelles, puis que lui même malgré sa foiblesse et son

(a) Plusieurs anciens ont cru que les astres etoient animés et que Dieu leur avoit donné des intelligences qu'il avoit chargées de diriger leurs cours. Ce sentiment se trouve non seulement chez les Philosophes paiens, mais aussi chez les Docteurs Juifs tels que Philon et Maimonides. Les premiers Peres de l'Eglise n'ont point voulu decider la question; et S. Thomas Lib. 2. contra Gentes Cap. 70. dit assertivement que l'on peut soutenir que les astres sont animés, ou qu'ils ne le sont point, sans blesser la foi.

besoin des choses sensibles en avoit une ? comme il avoit un corps corruptible et que ce defaut ne l'empechoit point d'avoir une essence incorporelle et incorruptible, il lui paroissoit beaucoup plus vraisemblable que les corps celestes en avoient une, et il croioit qu'ils connoissoient l'etre existant par lui meme et qu'ils y etoient toujours attachés, parce qu'ils n'etoient point detournés par les obstacles naissans des choses sensibles qui l'empechoient de joüir de la vision continuelle.

LXXIII. Il commença dès lors à chercher pourquoi de toutes les autres creatures vivantes il etoit le seul qui eut une essence qui le rendoit semblable aux corps celestes. Il avoit auparavant connu la nature des elemens et comment l'un se changeoit dans un autre. Il sçavoit que rien sur la terre ne demeuroit toujours dans le meme etat, mais que la generation et la corruption se succedoient mutuellement, que la plus part des corps etoient mixtes et composés de choses contraires ; que pour cette raison ils etoient plus sujets à la dissolution ; que l'on n'en pouvoit trouver aucun parmi eux qui fut pur et exempt de melange ; que ceux qui approchoient le plus de la simplicité et qui avoient moins de melange, comme l'or et l'hyacinthe etoient d'une plus longue durée et moins sujets à la dissolution ; enfin que les corps celestes etoient les plus simples et les plus purs et pour cette raison plus

exempts

exempts de dissolution et non sujets aux formes successives.
Il avoit trouvé que l'essence reelle des corps du monde
sublunaire dans les uns consiste dans une simple notion
ajoutée à la corporeïté, comme dans les quatre elemens,
et dans les autres, comme les plantes et les animaux, qu'elle
est composée de plus de notions surajoutées; que ceux dont
l'essence consiste dans moins de formes ont moins d'actions et
sont plus eloignés de la vie, de sorte que s'il se trouvoit
quelque corps destitué de toute forme, il seroit impossible
qu'il reçût et il approcheroit fort du neant; que les choses
qui ont le plus de formes ont plus d'operations et une
disposition plus prochaine et plus facile à l'etat de vie,
que si cette forme est telle qu'il n'y ait aucun moien de la
separer de la matiere à laquelle elle appartient proprement,
sa vie sera manifeste, permanente et vigoureuse au plus
haut degré; qu'au contraire un corps quel qu'il soit destitué
de forme est une matiere, sans vie et presque une espece
de neant; que les quatre elemens subsistent avec une seule
forme, qu'ils tiennent le premier rang parmi les etres du
monde sublunaire, que tous les autres etres revetus de plus
de formes sont composés d'eux, que la vie des elemens est tres
foible, parce qu'ils n'ont point la varieté du mouvement,
qu'ils suivent toujours la meme voie et que chacun d'eux a

un adversaire qui s'oppose à sa tendance naturelle et tache de le priver de sa forme, ce qui fait que son essence est de courte durée et sa vie foible; mais que les plantes ont une vie plus forte et les animaux une vie encore plus manifeste que les plantes. La raison en est que s'il arrive que dans quelqu'un des corps composés la nature d'un element prevaille, cet element predominant detruit la nature et le pouvoir des autres, de sorte que les corps composés sont de meme nature que les elemens qui y predominent, et par consequent qu'ils n'ont qu'une petite portion de vie, parce que les elemens eux memes n'en ont que peu.

LXXIV. Au contraire si dans quelqu'un des corps composés la nature d'un element ne predomine point sur les autres, mais qu'ils soient toujours egalement melés, alors l'un d'eux n'abbattra point la force de l'autre, plus que sa force ne sera abbattuë par l'autre, ils agiront l'un sur l'autre avec un pouvoir egal, l'operation de l'un ne sera pas plus sensible que celle de l'autre. Ce corps bien loin de ressembler à quelqu'un des elemens sera comme s'il n'avoit rien de contraire à sa forme et par consequent plus disposé à la vie. Plus l'egalité de temperature sera grande, plus elle sera parfaite et moins portée à incliner d'un coté ou d'un autre; plus elle sera eloignée d'avoir quelque chose de contraire à elle, plus sa vie sera parfaite. Or puisque

l'esprit animal qui reside dans le cœur est de la temperature la plus exacte etant plus subtil que la terre et l'eau et plus grossier que l'air et le feu, puis qu'il a une nature mitoienne entre ces elemens et qu'il n'a point d'opposition manifeste à aucun d'eux, il est propre à devenir la forme qui constitue un animal. Hai Ebn Yokdan vit qu'il s'ensuivoit dela que les esprits animaux qui sont de la temperature la plus parfaite sont les mieux disposés à la vie la plus parfaite dans ce monde de generation et de corruption; que cet esprit n'aiant presque rien d'opposé à sa forme ressemble à cet egard aux corps celestes qui n'ont rien d'opposé à leurs formes, qu'il est par consequent l'esprit de l'animal, parce qu'il est mitoien entre tous les elemens, qu'il n'a point de tendance absoluë en haut ni en bas, mais que s'il etoit possible de le placer dans un espace mitoien entre le centre et l'extremité la plus eloignée de la region du feu et qu'il n'y fut pas detruit, il demeureroit dans la meme place sans se mouvoir ni en haut ni en bas, s'il se mouvoit localement il decriroit un cercle comme les corps celestes, et s'il se mouvoit dans son lieu ce seroit autour de son propre centre et il seroit de figure spherique, ce qui le rendroit tres semblable aux corps celestes.

LXXV. Apres avoir examiné toutes les proprietés des

animaux, n'en aïant pu trouver aucun parmi eux duquel il pût du moins soupçonner qu'il eut quelque connoissance de cet être existant necessairement par lui même, et voiant que sa propre essence le connoissoit, il conclud qu'il etoit un animal doüé d'un esprit d'une egale temperature comme tous les corps celestes, qu'il etoit d'une espece differente du reste des animaux et qu'il etoit creé pour une autre fin et destiné à quelque chose de plus grand que ce dont ils sont capables. Il ne lui en fallut point d'avantage pour le convaincre de la noblesse de sa nature, que sa plus vile partie, c'est a dire, la corporelle etoit tres semblable aux corps celestes qui sont hors de ce monde de generation et de corruption et exempte des accidens qui causent le changement et l'alteration, que sa noble partie, celle par la quelle il avoit atteint à la connoissance de cet être necessairement existant par lui même etoit quelque chose d'heroique et divin qui n'etoit point sujet au changement ni à la dissolution, qui ne se pouvoit decrire par aucune des proprietés du corps, qui ne pouvoit etre apperçuë par aucun des sens, ni connuë par l'imagination ni par aucune autre chose que par elle même, qui se connoissant elle même etoit en même temps connoissante et connoissance, chose connuë, faculté et objet, qu'il n'y avoit point de diversité en elle, parce que la diversité et la separation

ne conviennent qu'au corps, et que n'aiant rien de corporel, elle ne peut avoir aucune des proprietés des corps.

LXXVI. aiant reconnu comment l'être semblable aux corps celestes lui etoit particulier au dessus de toutes les autres especes d'animaux, il conçut que c'etoit pour lui un devoir indispensable de leur ressembler, d'imiter leurs actions et de se conformer à eux dans tout ce qu'il pourroit. Il vit aussi que cette noble partie par laquelle il avoit connu l'être necessairement existant par lui même etant comme cet être exempte des attributs du corps, lui ressembloit en quelque maniere, qu'il etoit par consequent de son devoir de prendre tous les moiens possibles pour s'approprier pour ainsi dire toutes les proprietés de cet être, de se revetir de ses qualités, d'imiter ses actions, de faire sa volonté, de se resigner totalement à lui, de se soumettre sincerement et de bon cœur à ses ordres et de se rejoüir en lui, quand même il affligeroit son corps et le detruiroit totalement. Il reconnut en même temps que sa plus vile partie qui appartenoit à ce monde de generation et de corruption, ce corps tenebreux et grossier qui excitoit en lui le desir de differens objets sensibles, le portoit a boire, a manger à s'unir, le rendoit semblable aux bêtes, que ce corps ne lui avoit point eté donné en vain, qu'il etoit obligé de le conserver et d'en prendre soin, ce qu'il ne pouvoit faire sans quelqu'une des actions communes aux autres animaux.

LXXVII. Ces differentes considerations le persuaderent

qu'il y avoit trois Sortes d'actions auxquelles il etoit obligé. I. celles qui le rendoient Semblable aux animaux destitués de raison. II. celles par lesquelles il ressembloit aux corps celestes III. Enfin celles qui lui donnoient quelque conformité avec l'être necessairement existant par lui même; qu'il etoit obligé aux premieres, comme aiant un corps grossier composé de differentes parties et de differentes facultés et Susceptible de divers mouvemens; aux Secondes parce qu'il avoit un esprit animal qui avoit Son Siege dans le cœur et qui etoit le premier principe du corps et de toutes ses facultés; aux troisiemes à cause de ce qu'il etoit, c'est à dire, à cause de cet être par lequel il avoit connu l'être necessairement existant par lui même. Il s'etoit auparavant bien convaincu qu'il ne pouvoit etre heureux et exempt de misere qu'autant qu'il s'occuperoit continuellement de la contemplation de cet être necessairement existant par lui même Sans s'en detourner même un clin d'œil.

LXXVIII. Il examina ensuite comment il pourroit rendre sa contemplation continuelle et le resultat de son examen fut qu'il devoit s'exercer Sans cesse dans ces trois Sortes de conformités. Il ne crut point cependant que la premiere lui put etre de quelque secours dans cette contemplation. au contraire les facultés du corps ne s'occupant que d'objets Sensibles et mettant entre l'être necessairement existant et nous une espece de voile, forment plutot un obstacle; mais comme le corps est

necessaire à la conservation de l'esprit animal dans lequel consiste la ressemblance de l'homme avec les corps celestes, les actions corporelles deviennent pour cette raison necessaires, quoique par elles memes elles soient des obstacles et des inconveniens. Quant à la seconde conformité, elle lui parut propre à le conduirre à la contemplation continuelle, quoique ce ne fut point sans melange. Car quiconque contemple de cette maniere, jette, comme nous le dirons ci après, un regard sur sa propre essence. à l'egard de la troisieme, il jugea que c'etoit par elle qu'il obtiendroit la vision pure et entiere de l'etre existant par lui meme, de maniere à en etre totalement occupé, sans pouvoir en etre detourné par quoique ce soit. Quiconque joüit de cette vision ne regarde plus autre chose. Il neglige sa propre essence qui s'evanoüit à ses yeux et s'aneantit avec les autres essences grandes ou petites. Il n'y a plus que l'essence de cet etre un, vrai, necessairement existant par lui même, sublime et puissant qui subsiste à sa vuë.

LXXIX. Quand il fut assuré que c'etoit à cette troisieme conformité que ses desirs les plus vifs devoient se porter, qu'il ne pouvoit y arriver sans s'etre longtemps exercé dans la seconde, et qu'il ne pouvoit s'y exercer dans la seconde aussi longtemps qu'il etoit necessaire que par le moien de la premiere, qui quelque necessaire qu'elle fut etoit un obstacle par elle même et un secours seulement par accident, il resolut de ne se permettre

des actions qui avoient rapport à cette premiere conformité que ce qui en etoit necessaire pour conserver la vie de l'esprit animal. Il trouva que ce dessein exigeoit deux choses de lui, la premiere de soutenir interieurement son corps en suppleant par la nourriture ce qui s'en consume, et la seconde de le defendre au dehors contre les extremités de la chaleur et du froid, la pluie, le soleil, les animaux nuisibles et autres semblables; mais il vit que s'il se permettoit d'user de ces choses quoique necessaires, il pourroit par inadvertance ou par hazard tomber dans l'excés et se faire à lui même un tort imprevu; c'est pourquoi il jugea que le moien le plus sur etoit de se prescrire une regle sur la nature, la quantité et la qualité des alimens et le temps de les prendre avec une ferme resolution de ne jamais s'en ecarter.

LXXX. Il examina d'abord les differentes especes d'alimens et il en trouva de trois sortes: Des plantes qui n'ont point encore atteint leur croissance et qui ne sont point parvenües à leur perfection, telles que des herbes bonnes à manger, les fruits des arbres entierement murs qui contiennent leur semence pour la production de la meme espece, comme les fruits fraichement ceuillis ou secs, enfin les creatures vivantes, c'est à dire, les animaux et les poissons. Il vit bien que toutes ces choses avoient eté créées par cet être necessairement existant par lui même à qui il souhaitoit de s'unir et de ressembler, persuadé que c'etoit en cela que consistoit son bonheur; mais qu'en en mangeant on les

empechoit d'arriver à leur perfection et on les privoit de la fin à la quelle elles sont destinées, ce qui etoit une opposition à l'œuvre de l'agent suprême, et que cette opposition seroit un obstacle à l'union et à la conformité qu'il vouloit avoir avec cet agent. Il jugea sur cela que le meilleur parti pour lui, seroit de s'abstenir entierement de manger s'il etoit possible, mais aiant reconnu que cela ne se pouvoit et qu'une telle abstinence tendoit à la destruction de son corps, ce qui etoit une opposition plus marquée à l'agent supreme que la premiere, puis qu'il etoit d'une nature plus excellente que les choses dont la destruction etoit la cause de sa conservation, de deux maux il choisit le moindre, c'est à dire celui qui marquoit le moins d'opposition au createur. Voici donc la regle qu'il se prescrivit: Lorsqu'il auroit differentes sortes d'alimens, il prefereroit toujours ceux dont l'usage auroit moins d'opposition à l'intention du createur; Lorsqu'il mangeroit des fruits charnus, murs et contenant les semences propres à en produire d'autres de la meme espece, il auroit soin d'en conserver les semences, de ne les point couper, de ne les point depouiller, ni jetter en des endroits qui ne seroient point propres à faire croitre des plantes, comme sur des pierres, dans de la terre salée ou autres lieux semblables; s'il ne pouvoit avoir des fruits de cette espece

telles que des poires, des pommes, des prunes &c. il prendroit ceux qui n'ont rien de bon à manger que la semence, comme des amandes, des chataignes, ou des noix, ou des herbes vertes jeunes et tendres, observant toujours de choisir ce qui etoit en plus grande abondance et qui montoit plus haut, de ne rien arracher par les racines et de ne point depouiller les semences. Quand il ne pourroit avoir aucune de ces choses, il prendroit quelque creature vivante, ou mangeroit des oeufs, et que lors qu'il prendroit quelque animal, il le choisiroit parmi ceux dont l'espece est la plus nombreuse, afin de ne la point detruire.

LXXXI. Telle fut la regle que Hai Ebn Yokdan se prescrivit par rapport au choix des alimens. Quant à la quantité, il se proposa de ne manger qu'autant qu'il faudroit pour appaiser la faim; à l'egard du temps de ses repas, il ne s'en fixa aucun, etant resolu de ne manger que lors qu'il sentiroit quelque foiblesse qui l'empecheroit de s'exercer dans la seconde conformité dont nous venons de parler. Il ne fut point embarrassé sur ce qui lui etoit necessaire pour se defendre des injures exterieures, car il avoit un habit de peau et une cabane capable de le mettre à couvert des incommodités du dehors. C'en etoit assez pour lui et il jugea qu'il seroit superflu

d'en vouloir avoir d'avantage. Il observa tres fidelement ces regles après se les être imposées.

LXXXII. Etant ainsi pourvu à tout ce qui etoit necessaire à la conservation de l'esprit animal, il passa à la seconde operation, c'est à dire, à l'imitation des corps celestes et il travailla à exprimer en lui les qualités qui leur sont propres. Après les avoir murement considerées elles lui parurent de trois sortes. Les premieres sont celles qui ont quelque relation aux corps inferieurs placés dans ce monde sublunaire, comme la chaleur qu'ils leur communiquent par leur nature et le froid par accident, la lumiere, la rarefaction, la condensation et toutes les autres qualités par lesquelles ils influent sur ces corps inferieurs, lorsque l'agent necessairement existant par lui meme les a disposés à recevoir des formes spirituelles. La seconde espece de qualités comprend toutes celles que les corps celestes ont par leur nature, comme d'être lumineux, brillans, exempts de toute matiere grossiere et de toute impureté, de se mouvoir circulairement, les uns autour de leur propre centre et les autres autour du centre d'autres planetes. Enfin le troisieme ordre de qualités est de celles qui ont relation à l'agent necessairement existant par lui même, comme

de lui etre toujours attachés sans interruption, de le desirer, de s'emploier à son service, de se mouvoir conformement à sa volonté, non autrement que comme il lui plait et par son pouvoir. Hai Ebn Yokdan travailla du mieux qu'il put à ressembler aux corps celestes dans ces trois sortes de qualités.

LXXXIII. Quant à la premiere conformité, son imitation consista à eloigner des animaux et des plantes toutes les choses nuisibles, lors qu'il le pouvoit. ainsi quand il voioit une plante privée du Soleil par l'interposition de quelque corps, ou qu'elle ne pouvoit croitre, parce qu'elle etoit embarrassée, ou trop voisine d'une autre plante, il otoit ce qui lui nuisoit. Si elle etoit en danger de secher faute d'humidité, il prenoit soin de l'arroser, Lors qu'il voioit une bete embarrassée ou blessée par une epine, ou que quelque chose lui etoit tombé dans les oreilles ou dans les yeux, il alloit à son secours et faisoit tout ce qu'il pouvoit pour oter ce qui l'incommodoit. Si elle avoit faim ou soif, il la soulageoit, quand le cours de l'eau etoit arreté par quelque pierre, ou qu'il y etoit tombé quelque chose qui nuisoit à quelque plante, ou qui empechoit quelque animal d'en approcher, il avoit soin de l'oter. Il s'appliqua à imiter de la sorte les corps celestes, jusqu'à ce qu'il fut arrivé au point de la perfection.

LXXXIV. Pour imiter la seconde espece de qualités qu'il avoit remarquées dans ces corps, il avoit attention à se

conservé pur de toute sorte de souillure et d'impureté. Il se lavoit souvent, tenoit ses ongles et ses dents nettes, de temps en temps se frottoit les parties secretes du corps avec des herbes douces et odoriferantes, nettoioit souvent ses habits et les parfumoit, de sorte qu'il etoit extremement pur et de bonne odeur.[a] Il faisoit outre cela plusieurs mouvemens circulaires. Tantot il faisoit le tour de l'isle, marchant sur ses bords les plus voisins de la mer, d'autresfois il marchoit et couroit plusieurs fois autour de sa cabane ou de quelque pierre, quelque fois aussi il tournoit en rond autour de lui meme si long temps qu'il en etoit etourdi. (b)

LXXXV. Il faisoit consister l'imitation de la troisieme sorte de proprietés des corps celestes à fixer toutes ses pensées à la contemplation de l'être necessairement existant par lui même. Pour cet effet il se detachoit de toutes les choses sensibles, fermoit les yeux, se bouchoit les oreilles, s'abstenoit autant qu'il lui etoit possible de suivre son imagination et faisoit tous ses efforts pour ne penser qu'à cet être et n'admettre aucun autre objet de contemplation. Pour se faciliter cet exercice, il tournoit en rond, et quand il l'avoit fait avec beaucoup de vitesse, toute sorte d'objets sensibles s'evanoüissoient pour lui, son imagination et les autres facultés qui font usage des organes du corps s'affoiblissoient, mais les operations de son essence qui ne dependoient point du corps n'en devenoient que plus fortes, de sorte que

(a) Les Docteurs Mahometans regardent la pureté du corps comme le fondement du culte religieux, la moitié de la foi et la clef de la priere, pretendans que sans elle on ne peut etre exaucé de Dieu.

(b) Ces courses en rond que fait Hai Ebn Yokdan autour de son isle et de sa cabane ressemblent à celles que les Pelerins de la Meque sont obligés de faire autour de la Caaba, Abu Jaafar paroit ne les avoir placées ici que pour justifier la ceremonie Musulmane ridicule en elle meme. Les Romains avoient quelque chose de semblable dans leur culte. Numa leur avoit recommandé le mouvement circulaire dans l'adoration de leurs Dieux, Plutarch. in vitâ Numæ.

sa contemplation etoit quelquefois pure et degagée de tout melange et qu'il ne tenoit plus qu'a l'être necessairement existant par lui même; mais ensuite les facultés corporelles reprenoient leurs fonctions, faisoient cesser sa meditation et le ramenoient au degré plus bas dans lequel il etoit auparavant. alors quand quelque besoin interrompoit son exercice, il prenoit quelque aliment, mais toujours en observant les regles ci dessus mentionnées, aprés quoi il revenoit à cet etat d'imitation des corps celestes sous les trois rapports dont nous avons parlé. Il continua quelque temps ces exercices, s'opposant à ses facultés corporelles et elles s'opposant à lui. Dans ce combat reciproque il avoit quelquefois l'avantage et ses pensées etoient pures de tout melange. alors il participoit en quelque chose à l'etat de ceux qui sont parvenus à la troisieme conformité.

ne plus — LXXXVI. Il commença à travailler à se procurer cette troisieme conformité, pour y réüssir il n'epargna aucune peine. Il considera premierement les attributs de l'être necessairement existant par lui même. Lors qu'il n'etoit encore occupé que de la theorie, avant d'être entré dans la pratique, il lui parut que cet être avoit deux sortes d'attributs, les affirmatifs, comme la connoissance, la puissance, la sagesse &c. et les negatifs telles que l'immaterialité, non seulement celle qui consiste à n'avoir

point de corps, mais aussi à être exempt de tout ce qui a la moindre relation au corps; c.à.d. c'est une condition requise dans les attributs affirmatifs comme dans les negatifs, qu'il ne s'y trouve aucune des proprietés du corps du nombre desquelles est la multiplicité. aussi ces attributs affirmatifs ne multiplient point l'essence divine, mais tous ensemble ne sont qu'une seule et meme chose, c'est à dire, l'essence reelle de l'être necessairement existant par lui même. Il considera donc comment il pourroit imiter ces deux sortes d'attributs

LXXXVII. Quant aux attributs affirmatifs aiant consideré qu'ils ne sont autre chose que l'essence reelle de l'être necessaire, qu'on ne peut aucunement dire d'eux qu'ils sont plusieurs, parceque la multiplicité est une proprieté des corps, et que la connoissance de sa propre essence n'est point une notion ajoutée à son essence, mais que son essence est la connoissance de son essence et la connoissance de son essence est son essence, il lui parut que s'il vouloit connoitre son être, cette connoissance par laquelle il connoissoit son être n'etoit point une notion chez ajoutée à son être, mais son être même, et il vit que le moien de se rendre semblable à lui quant aux attributs affirmatifs, etoit de le connoitre lui seul sans y admettre aucune des proprietés du corps.

LXXXVIII. Il s'y appliqua donc et à l'egard des attributs negatifs qui tous consistent dans l'exemption des choses corporelles, il travailla à se degager de toutes les proprietés du corps. Il avoit deja fait quelque progrés dans cet exercice, pendant qu'il etoit occupé de l'imitation des corps celestes, mais il lui restoit toujours de ces proprietés, comme son mouvement circulaire, le mouvement etant un des attributs les plus propres du corps, ses soins pour les animaux et pour les plantes, sa compassion pour eux, son attention à eloigner tout ce qui les incommodoit. Toutes ces choses appartenoient aux attributs corporels, car il ne pouvoit les voir que par les facultés de son corps et il etoit obligé de se servir de ces facultés pour les conserver. Il commença donc par eloigner et rejetter loin de lui toutes ces choses, comme ne pouvant se concilier avec l'etat auquel il aspiroit. Il s'enferma dans sa caverne, s'y tint la tete baissée et les yeux fermés pour se detacher de toutes les choses sensibles et des facultés corporelles, ne plus penser qu'a l'etre necessairement existant par lui meme, sans admettre dans son esprit autre chose que lui. Si quelque autre objet se presentoit à son imagination, il le rejettoit de tout son pouvoir. Il s'exerça de la sorte et poussa cet exercice jusqu'à ne point manger et ne

point remuer

point remuer plusieurs jours de suite. Pendant qu'il etoit ainsi occupé de cette contemplation, tout autre être excepté le sien sortoit de son esprit et n'avoit aucune part à ses pensées.

LXXXIX. Trouvant donc que son propre être occupoit encore ses pensées, lorsmeme qu'il etoit le plus profondement plongé dans la contemplation de l'être premier veritable et necessairement existant par lui même, il s'en attrista, parce qu'il sçavoit que c'etoit un melange dans la simple vision et admettre un objet etranger dans cette contemplation. Il tacha donc de se degager de lui meme et se livra tellement à la contemplation de cet être veritable qu'enfin il y parvint. alors le ciel, la terre et tout ce qui est entre l'un et l'autre, les formes spirituelles, les facultés corporelles, les puissances separées de la matiere, ces êtres qui connoissent l'être necessairement existant par lui même, tout disparut, s'evanoüit et fut comme s'il n'eut jamais eté. Son propre être disparut en même temps et il ne resta rien que cet être un, veritable, existant perpetuellement de lui même qui dans ce discours qui n'est point une notion surajoutée à son essence parle ainsi de luimeme: A qui appartient le roiaume? à ce Dieu unique tout puissant. Hai Ebn Yokdan

entendit ces mots, il entendit sa voix. Quoiqu'il ne fut pas encore familiarisé avec les termes, et qu'il ne sçut point parler, ce ne fut point un obstacle qui l'empechât d'entendre. Il se plongea donc profondement dans cet etat et vit ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu et qui n'est point entré dans le Cœur de l'homme peut le concevoir.

XC. N'attendez pas de moi que je vous explique ce que le cœur de l'homme ne peut concevoir. Car si parmi les choses que nous concevons, il y en a tant qui ne s'expliquent que difficilement, combien plus difficiles doivent etre celles que le cœur ne peut concevoir et qui ne sont point renfermées dans les bornes de ce monde. Quand je dis le cœur, je ne dis point sa substance, ni même cet esprit qui est contenu dans sa cavité; mais j'entends la forme de cet esprit qui est repandu par ses facultés dans tout le corps de l'homme. chacune de ces trois choses est quelquefois nommée le cœur. Or il est impossible que ce que j'entens soit compris par aucune des trois, et nous ne pouvons exprimer par des paroles ce qui n'a point eté premierement conçue dans le cœur. Quiconque demande qu'on le lui explique demande l'impossible. C'est comme si un homme vouloit gouter une couleur et pretendoit que le noir fut doux ou

amer. Je ne laisserai pas cependant de vous donner quelqu'idée des choses merveilleuses qu'il vit dans cet etat; mais ce ne sera qu'en termes figurés et en paraboles; Car je ne pretens point vous donner une description litterale de ce qu'il est impossible de connoitre, à moins qu'on ne l'ait vu soi même. Ouvrez donc les oreilles de votre Coeur et regardez attentivement des yeux de l'esprit ce que je vais vous montrer. Vous y trouverez peut etre assez de quoi vous conduirre dans la droite voie. Je fais avec vous cette convention que vous n'exigerez point de moi que je vous explique rien de vive voix et que vous vous contenterez de ce que je mettrai sur le papier. Car c'est une entreprise perilleuse de vouloir expliquer par des paroles ce qui de sa nature n'est point susceptible d'explication.

XCI. Je dis donc que lors qu'il se fut detaché de sa propre essence, et qu'il ne tint plus à rien dans la nature qu'à cet être unique, vivant et permanent, quand il eut vu ce qu'il vit, il revint à contempler d'autres choses. Revenu à lui meme de cet etat qui etoit une espece d'ivresse, il commença à penser que sa propre essence ne differoit point de l'essence de cet être veritable, mais qu'ils etoient tous deux une seule et meme chose; que ce qu'il avoit pris ci devant pour sa propre essence

distingué de cette essence veritable n'etoit réellement rien, et qu'il n'y avoit rien en lui que la veritable essence; qu'il en etoit comme de la lumiere du Soleil qui brille sur des corps solides, lors qu'elle y tombe; qui quoi qu'on l'attribuë et qu'elle puisse meme paroitre appartenir au corps sur lequel elle paroit, n'est reellement rien autre chose que la lumiere du Soleil; c.a.d. si l'on ote ce corps sa lumiere s'ote en meme temps, mais la lumiere du Soleil demeure toujours dans le meme etat. Cette lumiere n'est point augmentée par la presence de ce corps ni diminuée par son absence. S'il y a un corps disposé à la reception de cette lumiere, il la reçoit; si ce corps est absent, il ne se fait point de reception de lumiere et il n'y a rien en tout.

XCII. Il se confirma dans cette idée parce dont il s'etoit deja convaincu que cet etre veritable, puissant et glorieux n'est aucunement susceptible de multiplicité et que la connoissance de son essence est son essence meme. Il raisonna de la sorte:

Celui qui a la connoissance de cette essence a l'essence meme;

Or j'ai la connoissance de cette essence;

Donc j'ai l'essence meme.

Or cette essence ne peut etre presente en quelque lieu que par elle meme et sa presence en son essence; d'ou

il concluď qu'il etoit cette meme essence. à l'egard de
toutes les autres essences separées de la matiere qui connoissent
cette essence veritable, quoi qu'il les eut ci devant regardées
comme plusieurs en nombre, cette maniere de raisonneď
lui fit croire qu'il y avoit unité entre elles. cette idée
se seroit fortement enracinée dans son esprit, si Dieu
ne l'eut prevenu dans sa misericorde et redressé paď
sa bonté. il s'apperçut donc qu'elle naissoit de quelques
restes de cette obscurité naturelle au corps et de la
grossiereté des objets sensibles, parceque beaucoup ou
peu, unité, ou multiplicité, collection, ou separation
sont tous attributs du corps. or nous ne pouvons dire
de ces essences separées de la matiere qui connoissent
cet etre veritable, dont le nom soit loüé qu'elles sont
une ou plusieurs, à cause de leuď immaterialité. caď
la multiplicité nait de la distinction qui est entre un
être et un autre et il ne peut y avoir unité que paď
conjonction et l'on ne peut concevoiď aucune de ces choses
distinction et conjonction; sans qu'il y entre des notions
melées avec la matiere. de plus l'explication de ces
choses est tres difficile et tres embarrassante; caď si
vous voulez exprimeď ce qui regarde ces essences separées
de la matiere en vous servant de termes qui indiquent
la pluralité, vous donnez une idée de multiplicité

dont elles sont fort éloignées, ou si vous en parlés au singulier, vous presentez une idée d'unité qui ne leur convient point.

XCIII. Il me semble entendre une de ces chauve souris que la lumiere du soleil eblouit s'agiter dans l'excès de sa folie et me dire: Votre subtilité passe les bornes, vous avez renoncé à l'etat d'homme raisonnable, et vous changez la nature des choses intelligibles. Car c'est un axiome certain qu'une chose est une ou plus qu'une. Que celui qui fait cette objection contemple ce monde vil et sensible, comme a fait Hai Ebn Yokdan. Lorsqu'il le considera sous un rapport, il y trouva une telle multiplicité qu'elle lui fut incomprehensible; mais quand il l'eut regardé sous une autre face, il s'apperçut qu'il y avoit unité. Flottant ainsi entre l'un et l'autre, il ne sçut à quoi se determiner. S'il en est ainsi par rapport à ce monde sensible qui est le lieu propre de la singularité et de la multiplicité, où l'on entend leur veritable nature, dans lequel se trouvent la separation, l'union, la distinction, la division, la difference et la conformité, que pensez du monde divin duquel on ne peut dire Tout, ni quelque, ni exprimer aucune chose par des termes auxquels nos oreilles soient accoutumées, sans insinuer

quelque idée contraire à la verité de la chose que personne ne connoît que celui qui l'a vüe, et que personne n'entend que celui qui y est parvenu

XCIV. Quant au reproche que l'on me fait d'avoir renoncé à l'état d'homme raisonnable, de confondre et d'aneantir les choses intelligibles, j'en conviens et j'abandonne celui qui me fait ce reproche à son intelligence et à ses hommes intelligens. Car cette intelligence dont il se vante avec ses semblables n'est autre chose que la faculté raisonnable qui examine les individus des choses sensibles et acquiert par la une notion universelle, et les hommes intelligens dont il veut parler sont ceux qui font usage de cette sorte de speculations ; mais ce dont nous parlons presentement est d'un genre entierement different. Ainsi que celui qui ne connoît que les formes sensibles et leurs universaux bouche ses oreilles, qu'il se retire avec ses semblables qui ne connoissent que les cotés exterieurs des choses de ce monde et qui ne s'embarrassent point du monde spirituel. Pour vous si vous etes du nombre de ceux à qui les termes et les signes que nous emploions à faire la description du monde divin suffisent, et si vous ne donnez point à mes paroles le sens qu'elles ont dans l'usage ordinaire, je vous rendrai

compte dans un plus grand detail de ce que vit Hai Ebn Yokdan, lors qu'il fut dans l'etat de ceux qui ont atteint à la verité, dont nous avons parlé ci dessus.

XCV. Apres donc qu'il se fut entierement livré à la contemplation de ces choses et parfaitement degagé de tout autre objet, il vit que la plus haute sphere au delà de laquelle il n'y a point de corps avoit une essence exempte de matiere qui n'etoit point l'essence de cet etre unique et veritable, ni la sphere elle meme, ni cependant une chose differente des deux, mais semblable à l'image du Soleil qui paroit dans un miroir bien poli, qui n'est ni le Soleil, ni le miroir, ni quelque chose distinguée d'eux. Il vit dans l'essence de cette sphere tant de perfection, de splendeur et de beauté qu'il est impossible à aucune langue de l'exprimer et de trouver aucun terme qui puisse les faire connoitre. Il trouva que cette essence joüissoit des delices les plus parfaites, de la joie et du plaisir le plus complet, parce qu'elle contemploit cette essence veritable, dont la gloire soit exaltée.

XCVI. Il vit aussi que la sphere voisine qui est celle des etoiles fixes avoit une essence immaterielle qui n'etoit point l'essence de l'etre unique et veritable, ni l'essence de la sphere supreme, ni la sphere elle meme, qui cependant n'en etoit point differente

mais ressembloit à l'image du Soleil reflechie sur un miroir d'un autre miroir placé à l'opposite du Soleil. Il remarqua dans cette essence pareille splendeur, meme beauté et plaisir pareil à ce qu'il avoit observé dans l'essence de la sphere superieure. Il vit de meme que la sphere suivante qui est celle de Saturne avoit une essence immaterielle qui n'etoit aucune de ces essences qu'il avoit vües auparavant, ni cependant differente d'elles, mais qui etoit comme l'image du Soleil, lors qu'il paroit dans un miroir sur lequel il est reflechi par un autre miroir qui a lui meme reçu la reflexion d'un troisieme miroir placé à l'opposite du Soleil. Il vit dans cette essence la meme splendeur et les memes delices qu'il avoit observées dans la premiere. Il parcourut ainsi toutes les spheres et il y vit des essences immaterielles dont chacune n'etoit point celles qu'il avoit vües auparavant qui cependant n'en differoient point et etoient comme l'image du Soleil reflechie d'un miroir sur un autre suivant l'ordre des spheres. Il remarqua dans chacune de ces essences une beauté, une splendeur, un plaisir et une joie telles que l'œil n'a jamais vu, l'oreille entendu, ni le cœur conçu rien de pareil. Il vit les memes choses jusqu'à ce qu'il fut descendu dans ce bas monde sujet à

generation et à corruption qui comprend tout ce qui est contenu dans la sphere de la lune.

XCVII. Il apperçut qu'elle avoit une essence immaterielle comme les autres qui n'etoit aucune de celles qu'il avoit vuës auparavant, ni differente d'elles, que cette essence avoit soixante dix mille faces, chaque face soixante dix mille bouches, chaque bouche soixante dix mille langues avec lesquelles elle loüoit, sanctifioit et glorifioit incessamment l'essence de cet être unique et veritable. Il vit que cette essence dans laquelle il avoit supposé qu'il y avoit pluralité quoiqu'il n'y en eut point avoit la meme perfection et la meme joie qu'il avoit vuës dans les autres et qu'elle ressembloit à l'image du soleil qui paroit dans une eau flottante dans laquelle cette image étoit reflechie du dernier et du plus bas de ces miroirs à qui la reflexion venoit suivant l'ordre ci dessus mentionné du premier miroir placé vis a vis du soleil. Il apperçut ensuite que lui meme avoit une essence immaterielle que l'on pourroit appeller une partie de cette essence qui a soixante dix mille faces, si cette essence etoit susceptible de division. Si cette essence n'avoit point eté créée dans le temps on pourroit dire qu'elle est la même; si elle n'avoit point eté unie au corps aussitot apres sa production, on pourroit penser qu'elle n'auroit point eté créée.

Il vit dans cet ordre d'autres essences semblables à la sienne qui avoient necessairement existé cidevant, qui ensuite etoient detruites et depuis existoient necessairement avec lui. Elles etoient si nombreuses qu'on ne pouvoit les compter, si l'on peut dire qu'elles etoient plusieurs, et elles etoient une, si on peut les appeller une. Il decouvrit dans sa propre essence et dans les autres qui etoient dans le meme ordre que lui une beauté infinie, une splendeur et des delices que l'œil n'a point vuës, ni l'oreille entendues, ni le cœur de l'homme compris et que personne ne peut decrire ni entendre que ceux qui en ont joüi et qui le connoissent par experience.

XCVIII. Il vit ensuite un grand nombre d'autres essences immaterielles qui ressembloient à des miroirs rouillés et couverts d'ordures qui tournoient le dos à ces miroirs polis sur lesquels etoit emprainte l'image du Soleil et en detournoient leurs faces. Il remarqua dans ces essences des soüillures et des defauts auxquels il n'avoit jamais pensé. Il vit qu'elles souffroient des peines infinies qui leur faisoient verser des pleurs, et pousser des gemissemens continuels, qu'elles etoient entourées de tourmens, comme ceux qui sont dans un lit sont entourés de leurs rideaux, qu'elles etoient brulées par le voile ardent de la separation,

et qu'elles etoient dechirées, comme par des scies, par le desir qu'elles avoient de s'unir à l'etre veritable et par leur indignité qui les en eloignoit. Il vit encore d'autres essences qui etoient tourmentées qui paroissoient et ensuite disparoissoient, qui etoient unies et ensuite se detruisoient presque au meme instant. Il s'arreta là les examina avec attention et vit d'etranges terreurs, des choses importantes, une operation efficace, des choses qui s'applanissoient, d'autres qui s'elevoient, quelques unes qui etoient produites et d'autres qui etoient detruites. Peu de temps après il reprit ses sens et sortant de cet etat, comme d'une extase, il revint à la consideration de ce monde sensible et perdit de vüe le monde divin; car il ne les reünissoit point ensemble dans le meme etat. Ce monde dans lequel nous vivons et cet autre monde sont comme deux femmes qui appartiennent au meme mari. Si vous plaisés à l'une, vous deplaisés à l'autre.

XCIX. Si vous m'objectez qu'il paroit parce que j'ai dit de cette vision que ces essences immaterielles demeureront perpetuellement, si elles se trouvent dans des corps d'une durée perpetuelle, comme les corps celestes, mais que si elles se rencontrent dans des corps sujets à corruption tels que ceux qui nous appartiennent à nous creatures raisonnables, elles doivent aussi perir, ce qui

paroit par la comparaison des miroirs dont je me suis servi, ou l'image n'a d'autre durée que celle du miroir et ou elle cesse des que le miroir est cassé. Je vous repondrai que vous avez bientot oublié la convention que j'ai faite avec vous. Car ne vous ai je point dit cidevant qu'il etoit tres difficile de s'expliquer sur ce sujet, que les termes que l'on est obligé d'emploier donnent occasion de penser de la chose autrement qu'elle n'est dans la realité? Ce qui vous fait imaginer cette objection, c'est parceque vous croiez que la similitude doit repondre a tous egards à la chose representée. Mais comment ce qui n'a point lieu dans un discours commun, l'auroit il dans celui ci, ou le soleil, sa lumiere, ses images, les miroirs et les formes qui y sont emploiées, sont toutes choses inseparables du corps qui ne subsistent que par lui et dans lui, dont les essences par consequent dependent du corps et perissent avec lui? mais les essences divines et les esprits heroiques sont entierement exempts de corps et de qualités corporelles. Ils en sont eloignés à la plus grande distance, ils n'ont aucune connexion avec eux et n'en dependent aucunement. L'existence ou la non existence des corps leur est egale. Car ils ne tiennent qu'a cet etre unique veritable et necessaire qui est le premier d'entre eux, leur principe, la cause de leur existence, qui les perpetue et les fait toujours durer. Ils ne dependent

que de lui. Ils n'ont pas besoin du corps, mais le corps a besoin d'eux, car s'ils perissoient, les corps periroient, parce qu'ils sont les principes de ces corps, de meme que si l'on pouvoit supposer la privation de cet etre unique et veritable, tous ces etres cesseroient d'etre, les corps aussi et tout le monde sensible, parce que toutes ces choses ont une connexion mutuelle. car l'etre vient de lui et il n'y a de Dieu que lui.

C. Quoique le monde sensible suive le monde divin, comme l'ombre suit le corps, le monde divin n'a pas besoin du monde sensible, il en est totalement independant. il est neanmoins absurde de supposer ~~son~~ l'annihilation, ~~parce~~ de ce monde sensible, parce qu'il suit le monde divin. La corruption de ce monde ne consiste que dans son changement et non dans l'annihilation. C'est ce qu'enseigne ce livre precieux (le Coran) dans l'endroit où il est parlé de transporter les montagnes de maniere qu'elles deviennent semblables à la laine et que les hommes soient comme des pyrallides, de l'obscurcissement du soleil et de la lune, de l'eruption des mers au jour que la terre et les cieux seront changés. C'est la en substance ce que je puis vous dire presentement de ce que Hai Ebn Yokdan a vu dans cet etat glorieux. N'attendez point que je vous l'explique plus amplement, car

cela est impossible

CI. Mais je vous dirai, s'il plait à Dieu, la fin de son histoire. De retour dans le monde sensible, apres avoir eté ou nous avons dit, il conçut du degout pour cette vie et souhaita la vie future avec plus d'ardeur. Il tacha de retourner au meme etat par les memes voies qu'il avoit emploiées d'abord, il y parvint avec plus de facilité que la premiere fois, et il y demeura plus longtemps. Il revint encore au monde sensible et voulut apres reprendre sa meditation qu'il trouva plus facile que la premiere et la seconde fois et il y demeura plus long temps. Cet etat lui devint de jour en jour plus facile, et chaque fois qu'il y rentroit il y demeuroit plus longtemps, jusqu'a ce qu'enfin il put s'y mettre quand il vouloit et y rester autant de temps qu'il souhaitoit. Il demeuroit constamment dans cet etat et n'en sortoit que lorsque les besoins du corps se faisoient sentir; encore avoit il resserré ces besoins dans les bornes les plus etroites qu'il avoit pu. Dans ces exercices il souhaitoit que Dieu le delivrat de son corps qui l'en detournoit, afin de n'avoir rien autre chose à faire qu'a se livrer entierement aux delices qu'il y trouvoit et de ne plus ressentir cette peine qui l'affligeoit, toutes les fois qu'il etoit obligé de detourner son esprit de cet etat pour satisfaire aux besoins de la nature. Il vecut ainsi jusqu'au septieme septenaire,

c'est adire, jusqu'a l'age d'environ cinquante ans qu'il fit connoissance avec Azal. Je vais vous raconter avec la grace de Dieu la maniere dont ils se rencontrerent.

CII. On dit que proche de l'isle dans la quelle Hai Ebn Yokdan etoit né, il y en avoit une autre dans la quelle une de ces Sectes qui ont pour auteurs des anciens prophetes d'heureuse memoire s'etoit etablie.[a] Cette Secte discourt de toutes les choses de la nature en similitudes ou en paraboles. elle represente ainsi leurs images à l'imagination, et en fixe les impressions dans les esprits des hommes, comme on le fait ordinairement dans les discours addressés au vulgaire. Elle etoit devenuë si dominante dans cette isle que le Roi l'avoit embrassée et meme obligé ses sujets de l'embrasser avec lui.

CIII. Or il etoit né dans cette isle deux hommes avec des talens extraordinaires et amateurs de tout bien. L'un se nommoit Azal et l'autre Salaman. Tous les deux embrasserent cette Secte et s'obligerent à l'observance exacte de toutes ses loix et à l'exercice journalier de ce qui s'y pratiquoit. Ils se lierent pour cet effet d'amitié. Entre autres textes de la loi de cette Secte,[b] ils examinoient quelquefois ceux qui contiennent la description du Dieu tres haut et tres glorieux, de ses anges, de la resurrection, des recompenses et des peines de l'etat futur. Azal penetroit plus ordinairement l'interieur des choses et

(a) La Secte Mahometane qui a pour auteur Mahomet à qui ses Sectateurs donnent le titre de Prophete et d'apotre ou d'envoié de Dieu, que cet imposteur s'est attribué lui meme.

(b) La Loi de cette Secte est contenuë dans le Coran, c'estadire, dans le livre dont Mahomet faisoit acroire a ses disciples que Dieu lui reveloit et lui envoioit ~~les chapitres~~ en differentes occasions les Chapitres qui le composent.

des choses etudiant plus volontiers les sens et les interpretations mistiques, mais Salaman son ami s'attachoit plus volontiers au sens litteral, sans s'embarrasser de pareilles interpretations. Il s'abstenoit d'un examen trop curieux et d'une speculation trop abstraite des choses. Malgré cette difference de sentimens, ils etoient fideles à s'aquitter de toutes les ceremonies prescrites, à se rendre compte à eux memes de toutes leurs demarches, et à combattre leurs passions.

CIV. On trouve dans cette loi quelques textes qui semblent exhorter les hommes à la retraite et à la vie solitaire, mais il y en a d'autres qui paroissent les porter à demeurer ensemble et à entretenir la societé. Azal se livra tout entier à la retraite. Les textes qui la favoriserent firent plus d'impression sur lui, parce qu'il etoit naturellement porté à la contemplation et à la recherche des sens cachés et qu'il esperoit que la vie solitaire seroit pour lui un moien de les decouvrir plus facilement. Salaman au contraire prefera la vie commune. L'aversion naturelle qu'il avoit de la contemplation et des recherches subtiles du sens des choses contribuerent beaucoup à l'impression que firent sur lui les textes de cette loi favorables à la societé. Il se persuada que la conversation avec les hommes banniroit les mauvaises pensées et cette diversité d'opinions qui se presentoient à son esprit. En un mot leurs differens sentimens à cet egard occasionnerent leur separation.

CV. Azal avoit entendu parler de l'isle dans la quelle Hai Ebn Yokdan avoit eté nourri. Il connoissoit sa fertilité, la saine temperature de son air et toutes ses commodités, de sorte qu'il espera y trouver une retraite telle qu'il la souhaitoit. Il resolut donc d'y aller et de renoncer à la societé des hommes pour le reste de ses jours. Il vendit tout le bien qu'il avoit, d'une partie du prix il en acheta un vaisseau pour le conduirre dans cette isle et distribua le reste aux pauvres. aiant pris congé de son ami Salaman, il s'embarqua. Les matelots le conduisirent dans l'isle, l'y ~~mirent a bor~~ debarquerent et l'y laisserent. La il continua de servir Dieu, le louant, le sanctifiant et meditant sans cesse, sans etre aucunement detourné, sur ses noms et ses attributs glorieux. Quand il avoit faim il prenoit ce qui se presentoit des fruits de l'isle, ou il mangeoit de ce qu'il pouvoit chasser. Il demeura quelque temps dans cet etat jöuissant du plus grand plaisir que l'on puisse imaginer et de la plus parfaite tranquillité d'ame. Ce plaisir et cette tranquillité naissoient de la conversation et de la communication qu'il avoit avec son seigneur, dont il eprouvoit chaque jour les bienfaits et la providence qui lui procuroit sans peine tout ce dont il avoit besoin et qui etoit necessaire pour son soutien, ce qui confirmoit sa foi et lui etoit un puissant motif de consolation.

CVI. Hai Ebn Yokdan etoit cependant entierement plongé dans ses sublimes contemplations ne sortant qu'une

fois la Semaine de sa cabanne pour prendre les alimens qui se presentoient les premiers à sa main, ce qui fit qu'Azal ne le vit point d'abord. Il marcha dans l'isle et en fit le tour, sans appercevoir aucun homme, ni meme en decouvrir aucune trace. Il en fut charmé parceque cela favorisoit son dessein de mener la vie la plus retirée qu'il lui seroit possible. Enfin il arriva que Hai Ebn Yokdan etant sorti une fois pour venir prendre des alimens dans l'endroit meme ou Azal s'etoit retiré, ils s'apperceurent l'un l'autre. Azal ne douta point que ce ne fut quel qu'un qui par amour pour la vie solitaire s'etoit retiré comme lui dans cette isle. Il craignit que s'il approchoit et se faisoit connoitre à lui, il ne le detournât de sa contemplation et ne l'empechat d'arriver à la fin qu'il se proposoit; mais Hai Ebn Yokdan ne pouvoit s'imaginer ce que c'etoit. Car de toutes les creatures qu'il avoit jamais apperceuës, il n'en avoit vu aucune qui lui ressemblât. Azal avoit une tunique noire faite de poil et de laine que Hai Ebn Yokdan s'imagina etre naturelle. Il fut longtemps dans la surprise. Cependant Azal s'eloigna le plus qu'il pût dans la crainte d'etre detourné de sa meditation. Hai Ebn Yokdan curieux de sçavoir ce que c'etoit courut apres lui; mais quand il vit qu'Azal couroit trop fort, il se retira et se cacha. Azal se croiant hors de danger recommença ses prieres et ses lectures. Il invoqua

le Seigneur et le pria avec larmes et gemissemens jusqu'à ce qu'enfin il tomba en extase, de maniere qu'il ne pensa plus à autre chose.

CVII. Cependant Hai Ebn Yokdan s'approcha doucement de lui, sans qu'il s'en apperçut, jusqu'à ce qu'il fut assez près pour l'entendre lire et louer Dieu. Il observa son humble maintien et ses pleurs, et il entendit une voix agreable et des sons articulés que jusqu'alors il n'avoit entendu d'aucune espece d'animaux; il regarda sa figure et ses traits et s'apperçut qu'il avoit la meme forme que lui. Il vit que sa tunique n'etoit point une peau naturelle, mais un habit artificiel comme le sien. Quand il eut remarqué son maintien, ses prieres et ses pleurs, il ne douta point que ce ne fut une de ces essences qui connoissent l'être unique et veritable, ce qui lui fit souhaiter de faire connoissance avec lui, et de sçavoir ce dont il s'occupoit et quelle etoit la cause de ses larmes et de ses supplications. Il s'approcha donc de plus près. Azal s'en etant apperçu se mit à fuir, mais Hai Ebn Yokdan plus vigoureux le poursuivit de toutes ses forces, le joignit, se saisit de lui et le tint si ferme qu'il ne put lui echapper. Quand Azal le regardant le vit couvert d'une peau et que son poil etoit assez long pour couvrir une grande partie de son corps et qu'il fit reflexion à sa force et à son agilité, il fut saisi de frayeur. Il le caressa et le pria, mais Hai Ebn Yokdan

n'entendoit rien à ce qu'il lui disoit. Il s'apperceut seulement qu'il etoit effrayé et il tacha de le calmer en proferant quelqu'un de ces sons qu'il avoit appris des betes. Il lui toucha la tete et les deux cotés du nez, lui temoigna de la douceur et fit paroitre une grande joie, ce qui fit qu'Azal cessa de craindre et qu'il comprit qu'il ne lui vouloit point faire de mal. Azal longtemps auparavant par le desir de connoitre les sens cachés des choses avoit etudié plusieurs langues et les sçavoit bien. Il parla dans toutes ces langues à Hai Ebn Yokdan, il lui fit plusieurs questions sur sa maniere de vivre et fit tout ce qu'il put pour se faire entendre de lui ; mais toutes ses peines furent inutiles, car Hai Ebn Yokdan surpris de ce qu'il entendoit, ne sçavoit ce que cela signifioit. Il s'apperceut seulement qu'Azal avoit de la bonne volonté pour lui et lui temoignoit de l'affection. Ils etoient ainsi surpris l'un de l'autre.

CVIII. Azal avoit encore quelques restes des provisions qu'il avoit apportées avec lui de l'isle habitée d'où il etoit venu. Il en presenta à Hai Ebn Yokdan qui ne sçut ce qu'il en devoit faire, car il n'avoit jamais rien vu de pareil. Azal en mangea un peu et invita par signes Hai Ebn Yokdan à en manger aussi ; mais Hai Ebn Yokdan pensant aux regles qu'il s'etoit prescrites, ne connoissant point la nature de ce qu'on lui presentoit et ne sçachant s'il lui etoit permis d'en manger ou non le refusa. Azal continua de le presser et de l'inviter poliment, enfin Hai Ebn Yokdan qui desiroit fort de

connoitre. Azal craignant de l'aliener par un refus opiniatre accepta ce qu'il lui presentoit et en mangea un peu; mais à peine en eut il pris et gouté qu'il s'apperçut qu'il avoit mal fait de violer la regle qu'il s'etoit faite par rapport aux alimens. Il s'en repentit et eut envie de se separer d'Azal pour reprendre son premier etat de Contemplation.

CIX. La Vision ne s'etant point presentée à lui avec la meme facilité qu'auparavant, il resolut de demeurer avec Azal dans ce monde sensible, jusqu'à ce qu'il fut pleinement instruit de ce qui le concernoit, et lorsqu'il n'auroit plus rien à desirer à cet egard, de s'appliquer à la contemplation comme auparavant sans aucune interruption. Il resta donc avec Azal qui voiant qu'il ne pouvoit parler ne craignit point que sa compagnie lui fit aucun prejudice dans ses exercices religieux. Azal se flatta aussi de pouvoir lui apprendre à parler, l'instruire de la religion et par ce moien de s'approcher luimeme encore plus de Dieu et d'en obtenir une plus grande recompense. Il commença donc à lui enseigner à parler. Il lui montroit pour cet effet des choses particulieres, prononçoit leurs noms, les repetoit souvent et les lui faisoit repeter. Il continua cet exercice en appliquant chaque terme à la chose qu'il signifioit, jusqu'à ce qu'enfin il lui eut appris tous les mots. Il l'instruisit ainsi par degrés de maniere qu'en peu de temps il sçut parler.

CX. Alors Azal lui fit des questions sur sa maniere de vivre et lui demanda d'ou il etoit venu dans cette isle. Hai Ebn Yokdan lui repondit qu'il ne sçavoit rien de son origine et qu'il ignoroit s'il avoit eu un pere et une mere, mais seulement qu'il avoit eté nourri par une chevre. Il lui fit le detail de sa maniere de vivre depuis le commencement jusqu'a la fin et comment il s'etoit avancé dans la connoissance jusqu'à l'union avec Dieu. Azal entendant le compte qu'il lui rendoit de ces verités et de ces essences immaterielles du monde sensible qui connoissent l'être unique et veritable dont le nom soit loüé, de l'essence de cet etre unique et veritable, de la joie de ceux qui sont intimement unis à Dieu qu'il avoit ressentie, lorsqu'il avoit atteint à cette union et des peines de ceux qui sont separés de lui, il ne douta point que tout ce qui est contenu dans la loi de Dieu (Le Coran) touchant son commandement, ses anges, ses livres, le jour du jugement, le paradis et l'enfer ne fut une image de ce que Hai Ebn Yokdan avoit vu. Les yeux de son esprit s'ouvrirent et il trouva que l'original et la copie s'accordoient parfaitement. Les voies de l'interpretation mistique lui devinrent faciles, rien ne lui parut difficile dans les preceptes qu'il avoit reçus, Tout fut clair pour lui, aucune chose ne l'arreta, tout lui fut ouvert, il n'y eut plus rien de profond et qui ne devint aisé, sa faculté intellectuelle devint par ce moien forte et

vigoureuse. Il regarda Hai Ebn Yokdan avoit admiration, et se persuada qu'il etoit un des Saints de Dieu qui n'ont aucun sujet de craindre et qui ne souffriront point de peines. Il l'imita et se mit sous sa conduite pour l'accomplissement des œuvres qu'il avoit occasion de faire, c'est a dire de ces pratiques legales qu'il avoit apprises dans sa secte.

CXI. Hai Ebn Yokdan s'informa aussi de l'etat d'Azal et de sa maniere de vivre. Azal lui rendit compte de l'isle d'ou il etoit venu, du peuple qui l'habitoit, quelle vie ils menoient avant que la secte religieuse dont nous avons parlé fut etablie parmi eux et comment ils vivoient depuis son etablissement. Il l'instruisit aussi de ce qui etoit contenu dans la loi (le Coran) sur le monde divin, le paradis, l'enfer, la resurrection du genre humain, la réunion pour le jour du jugement, la balance et le chemin. Hai Ebn Yokdan entendit le tout et ne trouva rien d'opposé à ce qu'il avoit vu dans l'etat sublime de contemplation. Il connut que celui qui avoit dit toutes ces choses en avoit rendu un compte veritable et avoit eté envoié par son Seigneur. Il crut en lui, affirma sa veracité et rendit temoignage à sa mission.

CXII. Il l'interrogea ensuite sur les preceptes que l'envoié de Dieu (Mahomet) avoit proposés et les rits du culte qu'il avoit prescrits. Azal lui parla de la priere, du jeune, de l'aumone, du pelerinage et des autres pratiques

exterieures. Hai Ebn Yokdan s'y soumit et les pratiqua par obeissance au commandement de celui de la veracité duquel il etoit bien assuré. Deux choses seulement l'arreterent et le firent hesiter parce qu'il n'en comprenoit point la sagesse, l'une: Pourquoi l'Apotre de Dieu parlant de la pluspart des choses qui ont rapport au monde divin, ne le faisoit ordinairement qu'en paraboles et en similitudes, sans en donner l'explication, ce qui exposoit la plus part a tomber dans l'erreur, a attribuer à Dieu un corps et des choses dont il est absolument exempt, et pourquoi l'Apotre de Dieu s'etoit exprimé de meme sur les recompenses et les peines de l'autre vie.(a) L'autre chose qui lui faisoit de la peine etoit pourquoi il n'avoit pas porté ses preceptes et ses pratiques plus loin, pourquoi il avoit permis aux hommes d'amasser des richesses et leur avoit laissé a cet egard une liberté entiere comme aussi par rapport aux alimens, ce qui leur donnoit occasion de s'occuper de choses vaines et de se detourner de la verité, car il croioit que personne ne devoit manger que ce qui etoit absolument necessaire pour se conserver la vie, et à l'egard des richesses il n'en faisoit aucun cas. Quand il eut vu tout ce qui etoit prescrit dans la loi sur la santé, les aumônes, leur distribution, le trafic, l'usure, les amendes, et les peines, toutes ces choses lui parurent vaines et il les jugea toutes superfluës. Il dit que si les hommes avoient

(a) il paroit par cet endroit que l'auteur de cette histoire etoit un de ces Musulmans Mystiques qui ne veulent point que l'on prenne à la lettre tout ce que Mahomet a dit sur les peines et les recompenses de l'autre vie.

de l'intelligence ils renonceroient à toutes ces choses vaines, suivroient la verité, se passeroient de tout, qu'aucun ne s'attribueroit la proprieté des richesses et ne se mettroit dans un etat ou on put lui demander l'aumone, qu'il n'y en auroit point qui se fissent couper les mains pour avoir volé secretement, ni qui s'exposassent à perdre la vie pour voler ouvertement.

CXIII. Ce qui le faisoit penser ainsi etoit qu'il croioit que tous les hommes etoient d'un bon caractere et d'un esprit penetrant et constant. Il ignoroit qu'ils fussent grossiers, stupides, malavisés et inconstans dans leurs resolutions, et que semblables à des betes brutes ils sont toujours prets à s'ecarter de la voie. Plein de compassion pour les hommes il vouloit leur etre un instrument de salut. Il forma donc le dessein d'aller leur declarer et leur exposer la verité. Il communiqua cette resolution à Azal son ami et lui demanda s'il pourroit trouver quelque moien de l'executer. Azal lui fit connoitre le caractere des hommes, leur peu de droiture et leur opposition aux commandemens de Dieu, mais Hai Ebn Yokdan ne le pouvant comprendre demeura ferme dans sa resolution. Azal demanda à Dieu qu'il lui plut de conduire dans la droite voie quelques uns de sa connoissance qui etoient d'un meilleur caractere et qui avoient plus de sincerité, et il consentit d'aider Hai Ebn Yokdan dans l'execution de son dessein. Ils resolurent donc de se tenir sur le bord de la mer jour et nuit sans s'en eloigner jusqu'à

ce qu'il plut à Dieu de leur faire naître l'occasion de la passer. En l'attendant, ils ne cesserent de prier Dieu de les conduirre dans cette entreprise et de leur donner un heureux succès.

CXIV. Enfin, lorsque Dieu dont le nom soit loüé le voulut, un vaisseau qui s'étoit egaré dans sa course fut jetté par le vent sur la cote de cette isle. Lors qu'il fut proche de terre, ceux qui etoient dedans voians deux hommes sur le bord avancerent vers eux. Azal leur parla et les pria de les prendre lui et son compagnon dans leur vaisseau, ce qu'ils firent. Dieu leur envoia un bon vent et ils arriverent en peu de temps dans l'isle qu'ils vouloient. Ils debarquerent et allerent à la ville. Tous les amis d'Azal le vinrent voir et il leur dit qui etoit Hai Ebn Yokdan et quelle etoit sa maniere de vivre, ce qui fit que le peuple accourut à lui de tous cotés lui temoignant son admiration et son respect. Azal lui dit que ceux de cette secte etoient superieurs à tous les autres hommes en connoissance et en sagacité; que s'il ne pouvoit faire impression sur eux, il n'avoit point d'esperance de faire aucun bien parmi le vulgaire.

CXV. Salaman ami d'Azal qui, comme nous l'avons dit, avoit preferé la societé à la solitude et à la retraite qu'il jugeoit illegitime etoit le souverain de cette isle. Hai Ebn Yokdan commenca à precher et à expliquer les mysteres de la sagesse, mais aussitot qu'il eut un peu

elevé son discours au dessus des choses exterieures et qu'il leur eut proposé le contraire de ce qui avoit eté profondement enraciné dans leurs esprits, ils commencerent à se retirer ne pouvant supporter ce qu'il leur disoit. Quoi qu'ils le traitassent civilement à cause de sa qualité d'etranger et par consideration pour Azal leur ami, ils etoient cependant interieurement irrités contre lui. Hai Ebn Yokdan continua de leur parler jour et nuit avec douceur et de leur enseigner la verité en particulier et en public, mais leur aversion pour lui ne fit qu'augmenter. Ils eviterent sa compagnie, quoique d'ailleurs ils aimassent le bien et desirassent connoitre la verité, mais ils ne la cherchoient point de la bonne maniere et ne la saisissoient point, comme ils devoient. Ils ne la cherchoient que de la maniere ordinaire aux autres hommes. Hai Ebn Yokdan desespera de faire aucun bien parmi eux et de les corriger, parce qu'ils ne voulurent point recevoir ce qu'il leur enseignoit.

CXVI. Examinant ensuite les differentes classes des hommes, il vit que chacun placoit son bonheur dans les choses presentes, que leurs passions etoient leur Dieu, qu'ils se perdoient en amassant les plus petites choses du monde, que le desir d'amasser de plus en plus les occupoit jusqu'au tombeau; qu'aucun bon conseil ne se trouvoit parmi eux, et que la dispute avec eux ne servoit qu'à les rendre plus obstinés, enfin qu'ils n'avoient aucune

part à la Sagesse et qu'il n'y avoit point de moien pour eux d'y atteindre. Car ils etoient enfoncés dans la folie; ce qu'ils avoient cherché avoit couvert leurs Cœurs de bouë. Dieu avoit scellé leurs cœurs et leurs oreilles, leurs yeux etoient aveugles et ils n'avoient qu'un rude chatiment à attendre. Quand il les vit ainsi entourés des rideaux de la punition et couverts des tenebres du voile; que tous à la reserve d'un petit nombre ne pensoient à la religion que par rapport à ce monde; qu'ils negligeoient l'observance des pratiques religieuses, malgré leur facilité; qu'ils les abandonnoient pour un vil interêt; que leur marchandise et leur trafic les empechoient de penser à Dieu et qu'ils ne craignoient point ce jour auquel leurs cœurs et leurs yeux tourneront, il fut pleinement convaincu qu'il n'etoit point à propos de leur parler clairement et qu'il n'etoit point expedient de leur prescrire des œuvres au dela de cette mesure; que le plus grand bien qui revenoit au commun des hommes de la loi consistoit dans les choses de ce monde, à leur procurer une vie tolerable, à empecher qu'un homme ne s'empare du bien d'autrui, qu'il n'y avoit que celui qui dans ce monde s'occupoit de l'autre qui parvint au bonheur futur, que celui qui s'en occupoit continuellement etoit fidele, mais que l'enfer etoit le lieu destiné à celui qui s'ecartoit de la verité en lui preferant la vie de ce monde. Quelle peine

en effet peut etre plus grande et quelle misere plus complette que de celui qui travaille du matin au soir et ne fait rien que pour obtenir quelqu'une de ces choses viles et sensibles, pour amasser des richesses, jouïr du plaisir, contenter ses passions, satisfaire sa vengeance, ou accomplir quelque œuvre exterieure commandée par la loi, afin d'en faire une vaine parade ou sauver sa tete. Or toutes ces choses sont tenebres sur tenebres dans la profondeur de la mer. Il n'y a aucun de vous qui n'y entre, car tel est le decret immuable de Dieu.

CXVII. Connoissant ainsi l'etat du genre humain, et que la pluspart etoient comme des betes brutes, il comprit la sagesse et la prudence de ce que l'Apotre de Dieu avoit dit et de la loi qu'il avoit donnée, qu'il n'y avoit point d'autre voie et que l'on ne pouvoit y rien ajouter; qu'il y avoit des hommes destinés à chaque œuvre et que chacun etoit plus capable de faire ce à quoi la nature le destinoit; que c'etoit la conduite que Dieu avoit tenüe à l'egard de ceux qui avoient precedé et qu'il n'y avoit point de changement dans cette conduite. Sur cela retournant à Salaman et à ses amis, il leur demanda pardon de ce qu'il leur avoit dit et les pria de l'excuser. Il leur declara qu'il pensoit comme eux et marchoit dans la meme voie. Il les exhorta à demeurer fermes dans leur resolution à se renfermer dans les bornes de la loi et dans la pratique

devoirs exterieurs, à ne point trop examiner les choses
qui ne les regardoient point, à suspendre leur jugement
dans les causes douteuses, à s'abstenir des nouvelles
opinions, à combattre leurs passions, à suivre les
exemples de leurs pieux ancêtres, à mepriser les nouveautés
à eviter dans les pratiques religieuses la negligence que
l'on remarquoit dans les personnes du commun et à ne
point se livrer à l'amour du monde contre lequel
il les precautionna surtout. Car il vit et son ami Asal
le vit avec lui que cette sorte d'hommes traitables à
la verité mais defectueux n'avoient point d'autre moien
dans le monde pour se sauver; que s'ils s'elevoient
au dessus de cela à des speculations curieuses, ce seroit
encore pis pour eux; qu'ils n'etoient point capables
d'atteindre au degré des bienheureux, qu'ils deviendroient
flottans, seroient emportés tantot d'un coté tantot
d'un autre et qu'ils feroient une mauvaise fin; qu'au
contraire s'ils perseveroient dans l'etat ou ils etoient,
jusqu'à la mort, ils seroient heureux et placés à la
droite. Ils prirent ainsi leur congé, les quitterent et
chercherent une occasion de retourner dans leur isle,
jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de la leur procurer. Hai
Ebn Yokdan tacha de se remettre dans son etat par
les memes moiens qu'il avoit employés d'abord et il y

réüssit. Azal le suivit de près et peu s'en fallut qu'il ne parvint au meme etat. Ils continuerent ainsi de servir Dieu dans cette isle jusqu'a leur mort.

CXVIII. C'est la, (Dieu vous aide et nous aussi de son esprit) ce que nous avons appris de l'histoire de Hai Ebn Yokdan, d'Azal et de Salaman. Elle est racontée dans des termes qui ne se trouvent dans aucun autre livre et que l'on n'entend point dans le discours ordinaire. C'est une chose cachée qui ne peut etre sçuë que de ceux qui connoissent Dieu et qui est ignorée de ceux qui n'ont point sa connoissance. Nous avons suivi une methode contraire à celle de nos pieux ancêtres qui n'ont parlé de cette matiere qu'avec reserve et qui ont evité d'en discourir. Ce qui m'a determiné à divulguer plus facilement ce secret et à percer le voile a été de remedier aux idées fausses que quelques uns de ceux qui pretendent à la Philosophie ont semées et repandües en differens païs ou le mal est devenu Epidemique. Craignant donc que quelques uns des foibles qui rejettent la tradition des prophetes d'heureuse memoire et qui lui preferent ce qui leur est enseigné par des insensés ne s'imaginassent que ces opinions sont le secret qui doit être tenu caché à ceux qui n'en sont point dignes ou qui n'en sont point capables, et qu'ainsi leur desir de connoitre ces opinions n'augmentât

n'augmentât, j'ai cru qu'il etoit à propos de leur laisser entrevoir un petit raion de ce secret des secrets, pour les pouvoir conduirre dans le droit chemin et les detourner du mauvais. Je n'ai point cependant tellement developpé les secrets compris dans ce peu de pages que je n'y aie laissé un voile assez fin pour pouvoir etre aisement dechiré par ceux qui en sont dignes, et assez epais pour ne pouvoir etre percé par ceux qui n'en sont point dignes. Je prie ceux de mes freres qui liront ce discours de m'excuser d'avoir si facilement expliqué cette matiere et d'avoir decrit si librement cet etat. Je ne l'aurois point fait si je n'eusse eté elevé à un degré superieur à la viê humaine. J'ai voulu m'exprimer en termes faciles pour disposer les hommes à la droite voie et leur faire naitre le desir d'y entrer. Je demande pardon à Dieu et qu'il lui plaise nous accorder la connoissance veritable et certaine de lui meme, car il est bienfaisant et il accorde liberalement sa faveur. Que la paix soit sur vous, mon frere dont Dieu a decreté l'avancement. Que la misericorde et la benediction de Dieu soit sur vous.